B 17
7
113
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

LA SAXE GALANTE.

BIBLIOTECA NACIONAL

A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M DCC XXXIV.

BIBLI
CENT.

Fo. 17. 7. 113

LA SAXE GALANTE.

LA Magnificence & la Galanterie n'ont jamais paru en Allemagne avec tant d'éclat, qu'en Saxe; mais particulierement ſous les Regnes de *Jean-George IV* Electeur, & de *Frederic-Auguſte* élu Roi de Pologne. Ce dernier Prince étoit galant, bien fait, & amoureux;

& quoiqu'il eût eu diverſes Paſſions, il aimoit auſſi tendrement que ſi le plaiſir d'aimer eût été nouveau pour lui.

Jamais Cour n'a eu tant de belles perſonnes, & d'hommes bien faits; il ſembloit que la Nature eût pris plaiſir à placer ce qu'elle avoit de plus beau, dans ce qu'il y avoit de perſonnes les plus diſtinguées. Les Princes de la Maiſon Electorale ſurpaſſoient tous les autres, & les Princeſſes étoient les plus belles du Monde.

Jean-George IV ſucceda fort jeune à ſon Pere. Il étoit né avec des qualités qui l'euſſent rendu aimable, s'il ne ſe fût abandonné à la conduite d'une Maitreſſe impérieuſe, hautaine, vindicative, toujours irritée, & qui immolant tout à ſon ambition & à ſon interêt, n'avoit rien de ſacré. Telle étoit Mademoiſelle de *Neitſch*, qui avoit un empire ſi abſolu ſur ce Prince, que beaucoup de perſonnes

nes l'ont accuſée d'employer des moyens ſurnaturels.

Le Prince *Frederic-Auguſte* voyoit avec peine l'attachement de ſon Frere pour cette indigne Maitreſſe. Il ſe flatoit de lui en faire paſſer la fantaiſie, s'il pouvoit le porter à épouſer une Princeſſe. Et bien qu'il agît contre ſes propres interêts en exhortant ſon Frere à ſe marier, il eut la généroſité de le faire; préférant ainſi le bien de l'Etat, & la gloire de ſa Maiſon, à ſes avantages perſonels.

Quelque pouvoir qu'eût Mademoiſelle de *Neitſch* ſur l'eſprit de l'Electeur, elle n'oſa pas entreprendre de le détourner du mariage. Le conſeil de ſes Miniſtres lui fit choiſir *Eleonore de Saxe-Eiſenach*, Veuve du Margrave de *Brandebourg-Anſpach*; Princeſſe, que les belles qualités de ſon Ame rendoient reſpectable, & qui par les charmes de ſa perſonne s'attiroit l'admiration de

tous ceux qui la voyoient. Son Epoux ſeul ne put être touché de ſon mérite: bien qu'elle tâchât par ſa douceur, par ſa complaiſance, & par une patience infinie, de gagner ſon amitié, elle ne put jamais l'arracher au lien fatal qui le tenoit attaché à Mademoiſelle de *Neitſch*. Heureuſe, ſi cette altiere Maitreſſe ſe fût contentée de lui enlever un cœur qui lui appartenoit, & qu'elle n'eût point engagé l'Electeur à la maltraiter!

Les chagrins de l'Electrice touchoient ſenſiblement le Prince *Frederic-Auguſte*. Sa généroſité l'auroit porté à la plaindre, quand même elle n'auroit pas été ſa Belle-ſœur. Il la conſoloit ſouvent, & tâchoit de la mettre bien avec l'Electeur; mais ce Prince écoutoit peu ſes avis: il lui répondit même un jour, *qu'il le prioit de ne ſe point mêler de ſes démêlés avec l'Electrice.* „Si vous étiez marié,

„(lui

„(lui dit-il) je vous laiſſerois gou-
„verner votre Femme à votre
„mode; je vous prie donc de me
„laiſſer gouverner la mienne à
„ma fantaiſie ... Je ne ſaurois
„vous voir faire des injuſtices,
„(repliqua le Prince;) & je m'in-
„tereſſe trop à votre gloire, pour
„ne vous point repréſenter le tort
„que vous faites à votre réputa-
„tion, en maltraitant une Prin-
„ceſſe aimable, pour une Mai-
„treſſe ſi peu digne de vous. Je
„ne prétens point vous preſcri-
„re des loix, & je ſerois fâché
„de m'écarter du reſpect que je
„vous dois; mais je croi pou-
„voir vous dire, que vous avez
„une Femme que ſa naiſſance,
„ſa beauté, & ſes vertus, de-
„vroient du moins vous rendre
„reſpectable.„ L'Electeur, que ces reproches irritoient, & à qui Mademoiſelle de *Neitſch* avoit inſinué qu'il y avoit une intelligence ſecrete entre le Prince & l'E-

lectrice, regarda son Frere avec des yeux enflâmés de colere. „Ah! je vois (lui dit-il d'une voix „menaçante) votre passion pour „mon indigne Femme; mais je „saurai me délivrer & d'elle & „de vous.„ Il sortit d'un pas précipité, en achevant ces paroles, & courut vers l'Apartement de l'Electrice, où s'abandonnant à la rage qui s'étoit emparée de son cœur, il s'avanca vers le lit où étoit sa Femme, & l'auroit tuée de son épée, si heureusement le Prince, qui connoissoit sa violence & qui s'étoit douté de son dessein, ne l'eût suivi & ne l'eût desarmé. „Non, mon Frere, (lui „cria-t-il en lui arrachant des „mains l'épée) il ne sera pas dit „qu'un Electeur de Saxe ait été „le meurtrier de sa Femme.„ Et comme l'Electeur s'efforçoit de joindre cette Princesse, la menaçant de l'étrangler, le Prince se saisit de lui avec cette force

force qui le mettoit si fort au dessus des autres Hommes, & le porta dans sa chambre. L'Electeur, outré de colere, lui dit tout ce que son dépit lui inspira: mais le Prince, qui connoissoit la fougue de son temperament, & qui étoit assuré que son cœur démentiroit en peu ce que son emportement lui faisoit dire, lui laissa jetter tout son feu, & ne le quitta qu'après qu'il eut calmé son esprit.

Le Prince, au sortir de chez l'Electeur, alla chez la *Neitsch*. Il la trouva avec la Comtesse de *Rochlitz*, sa Mere & son indigne Confidente. „ Je suis bien-aise, „ Mesdames, (leur dit-il d'un air „ qui faisoit assez connoitre com- „ bien il les mépriſoit) de vous „ trouver ensemble, parce que „ j'ai à vous entretenir de choses „ qui vous touchent l'une & l'au- „ tre. L'Electeur vient de faire „ connoitre les effets des lâches „ maximes dont vous l'empoison-

„nez. Le reſpect que je lui dois „m'empêche d'en tirer vengean- „ce; outre que j'ai aſſez bonne „opinion de lui, pour croire qu'il „connoitra un jour les pièges que „vous lui tendez, & qu'il vous „punira de l'abus que vous faites „de ſa confiance. En atttendant, „je veux l'empêcher de commet- „tre une injuſtice, & vous ô- „ter, s'il ſe peut, les moyens de „calomnier la vertu de l'Electri- „ce. Pour cet effet, j'ai réſolu „de me retirer d'ici. Mais pen- „ſez, que tandis que je laiſſe le „champ libre à vos rapines, j'au- „rai l'œil ſur vos complots, & „que je ſaurai les reprimer. Je „vous avertis donc, que vous „me répondrez du ſort de l'E- „lectrice. J'exige de vous, qu'el- „le jouïſſe en repos du rang qu'el- „le tient ici. Si mon Frere s'ou- „blie aſſez pour la maltraiter pen- „dant mon abſence, je m'en „prendrai à vous, & vos têtes

„me

„me vengeront de ſes violences. „Vous me connoiſſez, (ajouta-t-„il d'une voix menaçante,) & „vous pouvez-être perſuadées que „je vous tiendrai parole.„ Il n'attendit point leur réponſe, & alla chez lui, donner les ordres pour ſon départ.

L'Electeur ayant appris la réſolution ou il étoit de quitter *Dresde*, en fut fâché. Il étoit revenu de ſon emportement, & la colere avoit cedé en lui à l'amitié qu'il avoit pour ſon Frere. Il le pria de ne le point quitter: mais le Prince le ſupplia ſi inſtamment de trouver bon qu'il s'éloignât pour quelque tems, que l'Electeur ne put lui refuſer ſon conſentement. Il lui fournit même tout le train qu'il lui faloit pour paroître dans les Païs Etrangers, avec la dignité convenable au Frere & à l'Héritier préſomptif d'un des plus puiſſans Electeurs de l'Empire.

L'Europe jouïſſoit alors d'une

profonde Paix, de ſorte que tous les Païs étoient ouverts à ſa curioſité. Il entreprit de voir les Etats & les Provinces les plus célèbres. Il fit admirer par-tout ſa bonne mine, ſa force, ſon adreſſe, ſa magnificence, & ſa politeſſe. Perſuadé que la Grandeur nuit quelquefois plus au plaiſir, qu'elle n'y contribue, il ſe détermina à garder l'*incognito*, & parut par-tout ſous le nom de *Comte de Miſnie*, qui le mettoit à l'abri d'un Cérémonial gênant, & qui ſuffiſoit pour le faire recevoir avec diſtinction. Il eut ſous ce nom pluſieurs Avantures, dont je rapporterai celles qui me paroiſſent pouvoir intereſſer le Public.

Après avoir parcouru les principales Cours de l'Allemagne, il paſſa en Hollande, de là en Angleterre, & enfin en France. Il eut dans tous ces divers Païs bien des Amourettes; mais comme elles n'ont été que les ſuites de feux paſ-

paſſagers, où le cœur avoit moins de part que cet eſprit de galanterie qui ne lui permettoit pas de demeurer oiſif, je croi devoir les paſſer ſous ſilence.

Ce fut cet eſprit de galanterie, qui lui fit entreprendre le Voyage d'Eſpagne. Tout ce qu'il avoit ouï dire de la beauté des Eſpagnoles, & de la maniere dont elles faiſoient l'amour, lui fit enviſager ce Païs comme un Théatre digne de lui. Il arriva à *Madrid*, la veille d'un grand Combat de Taureaux, que le Roi *Charles II.* donnoit à ſa nouvelle Epouſe *Marie-Anne de Neubourg*, Princeſſe Palatine. Comme il apprit en arrivant, que cette Fête ſe préparoit pour le lendemain. „Voici de„quoi nous ſignaler, (dit-il avec „cet air agréable qui accompa„gnoit ordinairement ſes diſ„cours, en adreſſant la parole „aux Seigneurs de ſa Suite.) Je „ſuis d'avis que nous faſſions un „peu

„peu parler de nous ici, & que „nous rompions demain quelques „lances & immolions quelques „Taureaux à l'honneur de nos „Maitreſſes. „ Les Courtiſans applaudirent à ce projet, & l'on ne penſa plus qu'à le mettre en exécution.

Le jour du Combat, le Prince & ſa Suite ſuperbement vêtus ſe rendirent à la Place *Majore*, une des plus grandes & des plus régulieres du Monde. On y avoit élevé tout autour des Echaffauts & des Amphithéatres, qui contenoient un nombre infini de perſonnes du ſecond rang. Les balcons, dont toutes les fenêtres qui aboutiſſent à cette Place ſont décorées, étoient ornés de riches tapis. On y voyoit un nombre infini de Dames, qui par leur beauté, & par la magnificence de leur parure, formoient un ſpectacle admirable.

Si le Prince de Saxe fut ſurpris de trouver là tant de belles perſon-

ſonnes, tous les ſpectateurs ne le furent pas moins de le voir. Comme il n'avoit rien épargné pour paroître avec éclat dans un jour ſi célèbre, la richeſſe de ſes habits, & l'air de nobleſſe avec lequel il ſe préſenta, fixerent ſur lui tous les regards. On ſe demandoit qui étoit cet Inconnu. A peine s'apperçut-on de l'arrivée du Roi & de la Reine. Leurs Majeſtés Catholiques ſe placerent ſur un balcon, tout éclatant de tapis & de carreaux en broderie d'or. Les Trompettes du Roi, les Fifres, les Hautbois & les Tambours donnerent le ſignal. Les Chevaliers parurent. Les Taureaux furent lâchés, & le Combat commença. Le Prince en fut quelques momens ſpectateur; c'étoit un ſpectacle nouveau pour lui: il étoit bien-aiſe de remarquer de quelle maniere ſe faiſoit ce Combat. Il en fut bien-tôt autant que tous ceux qui étoient dans la lice. Il quitta ſon bal-

balcon, monta à cheval, & ſe préſenta à la barriere, qui lui fut ouverte. Il entra dans la carriere, & y fit des prodiges d'adreſſe & de force. D'un Couteau de Chaſſe, il donna un ſi grand coup ſur la nuque du col d'un de ces furieux Animaux, qu'il lui abattit presque la tête, & le fit tomber mort. Les Eſpagnols ne pouvoient aſſez l'admirer, & ne comprenoient pas comment un homme qui n'étoit point Eſpagnol, pouvoit avoir tant de courage & d'adreſſe.

Le Roi en fut dans un étonnement extrême: il voulut ſavoir qui étoit ce merveilleux Etranger. La Reine ayant témoigné la même curioſité, Leurs Majeſtés ordonnerent au Marquis de *Los-Velez*, Gentilhomme de la Clef d'or, de s'en informer. Ce Seigneur crut ne pouvoir en être mieux inſtruit, qu'en s'adreſſant à l'Inconnu même. Il l'aborda avec beaucoup de politeſſe. „ Votre bon-

„ ne

„ne mine, Monſieur, (dit-il au „Prince) votre adreſſe, le cou„rage que vous venez de faire „paroître, vous ont attiré les ap„plaudiſſemens de tout le mon„de, & vous ont mérité l'atten„tion de Leurs Majeſtés. C'eſt „par leur commandement que je „prends la liberté de vous de„mander, qui eſt celui que nos „Chevaliers reconnoiſſent pour „leur Maitre, & que nous admi„rons.„ Le Prince répondit avec modeſtie: „Qu'il ne méri„toit pas les éloges dont on vou„loit bien l'honorer: Quant à ſon „nom, qu'il ne ſavoit pas ſi c'é„toit un lieu où il lui fût permis „de le faire connoitre à Leurs „Majeſtés; mais que puiſqu'el„les témoignoient vouloir en ê„tre informées, il les ſupplioit „très humblement de pardonner „au Prince de Saxe d'avoir oſé „paroitre en leur préſence, a„vant que d'avoir eu l'honneur

„de

„de les ſaluer.„ Le Marquis de *Los-Velez* ayant rapporté cette réponſe à Leurs Majeſtés Catholiques, elles furent extrêmement ſurpriſes qu'un Prince d'une ſi haute naiſſance eût hazardé de combattre des Taureaux. Elles lui en envoyerent faire compliment. Le Roi, à qui le Cérémonial ne permettoit pas de le voir e même jour, lui fit dire qu'il étoit le bienvenu dans ſes Etats & dans ſa Cour, & qu'il ſe faiſoit un plaiſir de le voir. La Reine, moins aſſujettie à l'Etiquette, le fit avertir qu'elle ſouhaitoit de l'entretenir le ſoir même, & qu'il ſeroit introduit chez elle par l'eſcalier dérobé.

Le Prince fut reçu à l'entrée de l'Apartement de la Reine, par la Comteſſe de *Berlips* Favorite de Sa Majeſté, qu'elle avoit amenée avec elle d'Allemagne. Cette Dame l'introduiſit dans la Chambre d'Audience. La Reine y étoit debout, adoſſée contre une table ſous un Dais.

Dais. A quelque distance de Sa Majesté étoit, sur la droite, sa Camerera-Major *Catherine de Monta-de-Arragon*, Epouse du Duc de *Fernandine*. Sur la gauche étoient les Dames du Palais; & un peu plus en arriere, les Cameristes. Le Prince étant près de la Reine, voulut suivre l'usage d'Espagne, mit un genou à terre, & demanda à baiser la main de Sa Majesté: mais elle ne le voulut point. Le Prince la supplia de trouver bon qu'il rendît cet hommage à son rang, & à sa beauté. La Reine lui présenta la main, qu'il baisa d'une maniere si respectueuse, que cette Princesse, qui avoit été charmée de son adresse & de son courage, le fut aussi de sa politesse. La joye qu'elle en reçut, les honneurs extraordinaires qu'elle fit au Prince, les marques de bienveillance & d'estime qu'elle lui donna, ne se peuvent exprimer.

Pendant qu'elle s'entretenoit

avec lui, toutes les Dames avoient les yeux attachés sur le Prince, & le regardoient avec autant d'admiration, que les Suivantes de *Statira* regarderent autrefois *Alexandre.*

Dans cette foule de Dames qui environnoient la Reine, le Prince en remarqua une qui lui parut surpasser en beauté toutes ses Compagnes. Il ne put s'empêcher de lui lancer quelques regards, qui furent remarqués de la Dame. Le Prince eut la satisfaction de rencontrer ses yeux, & de les lui voir baisser en rougissant. Le plaisir qu'il trouvoit à la voir, fut cause que sa visite passa toutes les bornes des visites ordinaires; elle fut d'une longueur horrible, & si la Reine n'y avoit mis fin en disant qu'il étoit tard, & que l'heure du souper du Roi approchoit, il y a apparence que le Prince l'eût fait durer davantage.

Quoiqu'il n'eût parlé qu'à la Rei-

Reine, il avoit ſalué ſi gracieuſement les Dames, qu'elles en demeurerent charmées; elles ne pouvoient ſe laſſer de l'admirer. La Reine trouva du plaiſir à entendre louer un Prince de ſa Nation, & ne pouvoit elle-même lui donner aſſez d'applaudiſſemens. „ Helas! (diſoit-elle à la Comteſſe „ de *Berlips*,) quelle difference „ de nos Princes à ces gens-ci!„ Peut-être parloit-elle du Roi ſon Epoux, qui petit de taille, fluet, toujours malade, & d'une humeur chagrine, n'étoit pas en effet un ſujet bien aimable. Pendant tout le ſouper, elle entretint le Roi du Prince de Saxe. „ Son „ eſprit, (diſoit-elle) & ſa politeſſe égalent ſa bonne mine; „ on ne peut que l'eſtimer. Mes „ Femmes en ſont toutes épriſes, „ & m'ont étourdie des louanges „ qu'elles lui donnent. Je ſoupçonne juſqu'à la Ducheſſe de „ *Fernandine* (continua-t-elle en

 „ riant,

„ riant, & en regardant cette Da-
„ me,) d'avoir pris pour lui des
„ ſentimens, qu'elle n'avoit peut-
„ être reſſentis juſqu'ici que pour
„ ſon Epoux..... A mon âge,
„ Madame, (reprit la Ducheſſe
„ avec un air grave, qui ne la
„ quittoit jamais,) on eſt au deſ-
„ ſus des ſoupçons; & je ſuis
„ perſuadée que Votre Majeſté
„ ne penſe qu'à ſe divertir, lors-
„ qu'elle m'accuſe de m'être
„ laiſſé ſurprendre au mérite du
„ Prince de Saxe. J'avoue néan-
„ moins à Votre Majeſté, que
„ je le trouve fait d'une façon à
„ pouvoir faire aiſément des pro-
„ grès ſur un cœur; & ſi nos jeu-
„ nes Dames veulent bien m'en
„ croire, elles éviteront ſa con-
„ noiſſance.„ La Ducheſſe, en diſant ces paroles, n'avoit ceſſé de regarder la jeune Marquiſe de *Manzera* ſa Fille, Dame du Palais, & la même que le Prince avoit regardée avec tant d'attention. Elle re-

remarqua que la Marquiſe levoit à peine les yeux, & que rencontrant les ſiens, elle les baiſſoit avec précipitation & changeoit de couleur. Il n'en falut pas davantage pour confirmer les ſoupçons de la Ducheſſe. Elle s'étoit doutée que le Prince de Saxe avoit fait impreſſion ſur le cœur de ſa Fille, par la maniere dont elle avoit vu qu'elle l'avoit regardé, & ſur ce qu'elle avoit été la ſeule qui ne lui avoit point donné de louanges. Elle réſolut d'obſerver ſa Fille, & de la garantir, s'il étoit poſſible, du précipice de l'Amour. Vains projets! cette Etoile fatale qui détermine quelquefois le cœur à prendre un engagement pour le reſte de la vie, agiſſoit ſi puiſſamment ſur la Marquiſe, qu'il lui fut impoſſible d'éviter ſa deſtinée, ni à la Ducheſſe de *Fernandine* de l'en préſerver.

Cependant le Prince de Saxe, eperdûment amoureux de la Mar-

quiſe de *Manzera*, ne penſoit qu'à ſavoir qui elle étoit, & aux moyens de lui faire connoître ſa paſſion. Par la place qu'il lui avoit vu tenir près de la Reine, il avoit jugé qu'elle étoit une des premieres Dames du Palais. Il ſut dès le lendemain, qu'il ne s'étoit point trompé; & ſur le portrait qu'il en fit à quelques jeunes Seigneurs qui vinrent le ſaluer, il apprit ſon nom, & qu'elle étoit ſous la dépendance d'un Mari jaloux, & d'une Mere ſévère; de ſorte qu'on la tenoit pour inacceſſible.

Ces nouvelles auroient étonné tout autre que le Prince de Saxe; mais il étoit auſſi intrépide dans les Avantures amoureuſes, qu'il l'a été dans la ſuite au milieu du carnage des Combats. Plus la Conquête de la Marquiſe étoit difficile, & plus elle lui parut digne de ſes ſoins.

Quelques jours ſe paſſerent, ſans

ſans qu'il pût parvenir à la voir. Le Roi s'étant trouvé mal la nuit qui avoit ſuivi le Combat de Taureaux, garda la chambre: la Reine ne le quittoit pas; & la jeune Marquiſe étant de ſervice, ne ſortit point de l'Antichambre, où le Prince n'oſoit paroitre, n'ayant point encore ſalué le Roi.

Dans cet intervalle, il apprit que la Marquiſe avoit une Femme de chambre en qui elle avoit beaucoup de confiance. Il ſut que c'étoit une vieille Fille qui avoit pluſieurs Nieces, qu'elle entretenoit des liberalités de ſa Maitreſſe. Il ne deſeſpera pas de gagner cette Fille, & de ſe ſervir d'elle pour ſe mettre bien avec la Marquiſe. La difficulté étoit de lui parler; il n'avoit aucun accès dans la maiſon de la Marquiſe, & il ne parloit point l'Eſpagnol. Il étoit à préſumer que celle qu'il vouloit pour Confidente, ne parloit point d'autre Langue. Mais quelles dif-

ficultés n'applanit pas l'Amour? Après avoir bien rêvé à l'exécution de ſon projet, il s'arrêta à faire confidence de ſa paſſion à un Frere Quêteur Recollet, Italien de Nation, & de ces Intrigans effrontés, que rien n'intimide. Il venoit tous les jours, moyennant quelques ſalades ou fleurs qu'il portoit, recueillir des effets de la liberalité du Prince. Ce fut à lui qu'il s'ouvrit: il le chargea de prendre langue dans la maiſon de la Marquiſe; & l'officieux Moine le fit avec tant de zèle, qu'il apprit que *Dona Lora* (c'étoit le nom de la Confidente de la Marquiſe) étoit d'une humeur ſi intereſſée, qu'elle ne réſiſteroit pas aux liberalités du Prince. Il lui vanta beaucoup celles qu'il en recevoit. „ Il me donne plus (lui diſoit-il) „ en un jour, que tous les Grands „ d'Eſpagne ne me donnent dans „ un mois.„ Il l'entretenoit enſuite de la bonne mine du Prince, &

& de ſa force, de laquelle il lui contoit tant de prodiges, qu'elle en demeuroit étonnée & charmée. La vieille *Lora* rapportoit toutes ces choſes à la jeune Marquiſe, qui l'écoutoit avec une attention & un plaiſir extrême. Lorsque Dona *Lora* n'avoit rien de nouveau à lui apprendre, elle lui diſoit d'un air chagrin: „ Eh quoi! „ n'as-tu rien à me dire du bel E- „ tranger? „ C'eſt le nom que les Dames de Madrid donnoient au Prince.

La ſanté du Roi étant rétablie, le Prince ſe rendit en public à la Cour. Il y parut ſous le nom de Comte de Miſnie, & y fut introduit par le Comte de *Benavente*. Il trouva dans l'Antichambre le Duc de *Montalte* & quantité de Seigneurs, qui l'attendoient. Le Roi reçut le Prince dans ſon Cabinet; il étoit debout & couvert, appuyé contre une table, & ayant un fauteuil à ſa droite. Il ôta ſon

chapeau a la ſeconde révérence que lui fit le Prince. Celui-ci lui parla Italien: le Roi lui répondit en Eſpagnol; mais dans la ſuite, il parla Italien. Il fit couvrir le Prince, & ordonna à ceux qui étoient préſens, & à tous les Officiers de la Cour, de lui rendre les mêmes honneurs qu'aux Princes du Sang. Il dit enſuite au Prince, d'aller baiſer la main de la Reine, qui l'attendoit avec impatience. Le Prince remercia le Roi des excès de ſa bonté, & le Comte de *Benavente* alla prévenir la Reine.

Tous les Seigneurs qui étoient dans l'Apartement du Roi, accompagnerent le Prince à celui de la Reine. Sa Majeſté le reçut avec les mêmes témoignages d'eſtime, dont elle l'avoit honoré la premiere fois. Le Prince, en parlant à la Reine, cherchoit des yeux la Marquiſe de *Manzera*. Il n'eut point de peine à la diſtinguer dans

la foule, & il eut la ſatisfaction de s'appercevoir qu'elle le regardoit avec attention. Mais ce fut le ſeul avantage qu'il put obtenir ce jour-là; il ne put parvenir à lui parler.

Au ſortir de chez la Reine, le Prince ſe rendit au Palais de la Reine-Mere *Marianne d'Autriche*, Veuve de *Philippe IV.* Il fut reçu de cette Princeſſe avec toutes les démonſtrations d'eſtime. Elle ſe ſouvenoit d'avoir connu à Vienne l'Electeur *Jean-George III*, & elle fut bien-aiſe de voir ſon Fils à Madrid.

Le lendemain que le Prince eut été à la Cour, la Reine regnante, qui étoit jeune & bien faite, & qui aimoit les plaiſirs, porta le Roi à donner un Bal. Le Prince de Saxe y fut invité. Il y parut dans un ajûſtement, qui relevoit infiniment ſa bonne mine. La Reine ouvrit le Bal avec lui, le Roi n'ayant pas voulu danſer; & le Prince en ramenant la Reine à

ſa

ſa place, lui demanda quelle Dame elle lui ordonnoit de prendre. Cette Princeſſe lui repliqua, qu'elle ne vouloit point le gêner, & qu'il pouvoit prendre la Dame qui lui paroiſſoit la plus belle. Le Prince ne répondit que par une profonde révérence, & ſans chercher longtems, il aborda la Marquiſe de *Manzera*, & la ſaluant eſpectueuſement ; „ La Reine „ m'a ordonné, Madame, de dan„ ſer avec la plus belle Dame de „ cette Aſſemblée, (lui dit-il.) „ Je ne doute pas que Sa Majeſté „ n'ait voulu me nommer la Mar„ quiſe de *Manzera*.... Je ne „ croi pas, Monſieur, (reprit la „ Marquiſe,) que la Reine ap„ prouve votre choix, & je crains „ bien que Sa Maj. ne ſoit fâ„ chée de ce que vous obeïſſez ſi „ mal à ſes commandemens.... „ La Reine a trop de diſcerne„ ment, Madame, (repliqua le „ Prince,) pour ne pas convenir

„ que

„ que vous êtes ce qu'il y a de „ plus parfait dans ſes Royaumes; „ & ſi elle n'avoit pas cette équi- „ té, cela ne m'empêcheroit pas „ de vous reconnoître pour la per- „ ſonne du monde la plus accom- „ plie, & qui mérite le plus d'être „ ſervie avec le même reſpect „ dont on ſert les Dieux.„ Quoique la Marquiſe feignît de ne point entendre le Prince, elle l'entendoit fort bien. Elle continuoit de marcher vers l'extrémité de la ſalle; & danſa enſuite avec tant de grace, que le Prince tranſporté d'admiration, & oubliant en quel lieu il étoit; „ Grand Dieu! „ (s'écria-t-il) eſt-il poſſible que „ vous ayez pu réunir tant de „ graces à tant de beauté!„ Ce tranſport fit rougir extrêmement la Marquiſe, & fut remarqué de la Ducheſſe de *Fernandine* ſa Mere. Cette Dame en fut affligée, parce qu'elle prévoyoit que ſi le Prince de Saxe s'arrêtoit quelque tems

tems à la Cour d'Eſpagne, ſa Fille ſeroit expoſée à ſes pourſuites. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux pour la Marquiſe, fut que ſon Mari avoit entendu l'exclamation du Prince. Il en conçut une extrême jalouſie, & s'approchant d'elle, il lui ordonna aſſez brusquement de ne plus danſer avec le Prince. La jeune Marquiſe, qui connoiſſoit la mauvaiſe humeur de ſon Mari, ne fut point ſurpriſe de cet ordre: elle y obeït, & fut ſe placer derriere le fauteuil de la Reine, d'où elle ne bougea de la ſoirée. Mais elle ne put ſe refuſer le plaiſir de regarder le Prince, d'une maniere qui lui fit connoître que ce qu'il lui avoit dit ne lui étoit pas desagréable. Il auroit voulu lui parler; mais elle l'évita avec tant de ſoin, qu'il ne put l'approcher.

Cependant, ce qu'il lui avoit dit avoit fait toute l'impreſſion qu'il pouvoit deſirer, & l'avoit en-

entierement perſuadée de ſa paſſion. Les actions du Prince s'accordoient trop bien avec ſes paroles, pour laiſſer quelque doute à la Marquiſe. Elle ne penſa pas à ne le point aimer; elle ſongea ſeulement à ne lui en donner jamais aucune marque. C'étoit une entrepriſe difficile, dont elle ne connoiſſoit point encore les peines; mais elle crut que le moyen ſûr pour y réuſſir, étoit d'éviter la préſence du Prince. Une légere maladie lui ſervit quelque tems de prétexte pour demeurer chez elle, & pour éviter d'aller dans tous les lieux où elle craignoit de le rencontrer. Elle fit plus: elle ordonna à Dona *Lora* de ne lui plus parler du Prince. „ C'eſt „ une idée (lui dit-elle) que je „ veux effacer de mon cœur.„ Mais Dona *Lora*, que les préſens du Prince avoient déja mis dans ſes interêts, ne jugea pas devoir lui obeïr; elle lui en parloit ſans ceſſe,

ceſſe, & la Marquiſe n'avoit pas la force de lui impoſer ſilence. Le Prince, informé de tout ce qui ſe paſſoit chez la Marquiſe, entreprit de lui écrire, & chargea le Frere Recollet de remettre ſa Lettre à Dona *Lora*. Cette Fille fit d'abord de grandes difficultés: elle dit qu'elle avoit des ordres trop précis de ſa Maitreſſe de ne lui point parler du Prince; & qu'elle n'oſoit, ſans risquer de perdre ſa fortune, lui rendre une Lettre. Le Moine vit de quoi il étoit queſtion: il fit briller aux yeux de Dona *Lora* un Diamant, dont elle fut tellement éblouïe, qu'elle ſe détermina à rendre le Billet.

Dès le ſoir même, elle apprit à Madame de *Manzera*, que ſa retraite & ſon ſilence ne pouvoient rebuter le Prince de l'adorer, & qu'il avoit gagné un Moine pour lui rendre une Lettre, dont elle s'étoit chargée. A ces mots, la Marquiſe changea de cou-

couleur. „Voulez-vous me per-
„dre, *Lora*, (lui dit-elle;) &
„voulez-vous me faire oublier
„ce que je dois à Mr. de *Man-*
„*zera?* N'enviſagez-vous pas à
„quels malheurs & à quels cha-
„grins je m'expoſerois, ſi j'entrois
„dans le commerce que vous me
„propoſez? Non, je ne veux avoir
„rien à me reprocher. Ne me
„parlez plus du Prince de Saxe;
„mon cœur (continua-t-elle en
„verſant quelques larmes) ne
„m'en parle que trop.... Quoi!
„Madame, (lui dit Dona *Lora*)
„vous refuſez ſa Lettre? ... Oui,
„je la refuſe, (repliqua-t-elle;)
„rendez-la à celui qui s'en eſt
„chargé, & lui ordonnez de ma
„part, de ſortir de ma maiſon,
„& de n'y revenir jamais.„ Do-
na *Lora* ne demeura pas médio-
crement ſurpriſe de cette réſolu-
tion. „Vous ſerez cauſe de la mort
„du Prince, (lui dit-elle;) ou
„bien il ſe portera à quelque ex-

„trémité, dont vous vous repen-
„tirez toute votre vie.... Laiſ-
„ſez-moi en repos, *Lora*, (re-
„prit la Marquiſe;) je me fais
„une violence qui me tue: mais
„je fais mon devoir, qui me tient
„lieu de tout.„ En achevant ces mots, ſes yeux ſe couvrirent de larmes. Dona *Lora* crut que c'étoit un moment heureux pour faire ouvrir la Lettre du Prince.
„ Madame, (lui dit-elle en ſe jet-
„tant à ſes pieds) ne refuſez point
„de lire ce Billet. Le Prince croi-
„ra que vous le mépriſez; de
„quelle maniere un homme de
„ſon rang pourra-t-il digerer un
„traitement ſi dur? Hé! que
„m'importe? (s'écria-t-elle:)
„qu'il me laiſſe en repos, c'eſt
„tout ce que je lui demande.„ Son cœur alors, preſſé de douleur, ne pouvoit plus retenir ſes ſoupirs. *Lora* étudioit tous les mouvemens de ſa Maîtreſſe. Elle continua de la preſſer, & de lui dire mille raiſons

ſons pour l'engager à ouvrir cette Lettre. La Marquiſe, voyant qu'elle ne ceſſoit de la tourmenter, ſe leva avec précipitation, & alla s'enfermer dans ſon Cabinet. Dona *Lora*, qui avoit promis de faire accepter le Billet, voulut tenir ſa promeſſe; & ne pouvant obtenir de le faire recevoir par la Marquiſe, elle l'ouvrit, en ôta l'envelope, & le mit entre des Cartons de Deſſeins, auxquels la Marquiſe avoit accoutumé de travailler les après-dînées. Ce ſtratagême lui réuſſit. Au bout de quelques heures, la Marquiſe étant venue pour achever un Bouquet de fleurs qu'elle avoit commencé, trouva cette Lettre. Elle ne put s'empêcher de la lire. Dona *Lora* la ſurprit dans cette occupation; elle continua de la preſſer d'y répondre: mais la Marquiſe refuſa conſtamment de le faire.

Dona *Lora* rendit compte au

Frere *Stephano*, de la ſcène qui s'étoit paſſée. Il trouva de la vertu & de la tendreſſe dans le procedé de Madame de *Manzera:* il ne put s'empêcher de la plaindre, & il auroit bien voulu que le Prince s'en fût détaché, ou qu'il eût choiſi un autre Commiſſionnaire. Il ne laiſſa pas de prier Dona *Lora* de faire de nouvelles tentatives pour obtenir quelques lignes de ſa main. Elle employa de nouveau, raiſons, prieres; mais la Marquiſe, fâchée de ſes importunités, la menaça de dire à ſon Mari les perſecutions qu'elle lui faiſoit: de ſorte qu'il n'y eut point d'autre parti à prendre pour le Frere Quêteur, que de s'en retourner. Le Prince étoit à la fenêtre; il le reconnut de loin, & n'eut pas la patience de l'attendre: il courut au-devant de lui, & lui demanda la réponſe de Madame de *Manzera.* Mais le Frere, qui n'en apportoit point, le ſupplia d'écou-

ter

ter ce qu'il avoit à lui dire.

Ce récit le jetta dans une profonde mélancolie. Il ſe crut beaucoup plus malheureux qu'il ne l'étoit. Il penſa que Dona *Lora*, par des motifs d'interêt, avoit compoſé tous les endroits flateurs de la converſation qu'elle diſoit avoir eue avec ſa Maitreſſe; mais qu'il étoit vrai qu'elle ne ſentoit pour lui que de l'indifference, puiſqu'elle ne lui avoit point écrit. Cette opinion s'empara ſi vivement de ſon cœur, que ſa douleur devint extrême.

Il paſſa ainſi trois jours, voulant tantôt une choſe, & tantôt une autre. Enfin il ſe détermina à renvoyer le Frere *Stephano* chez la Marquiſe, & à lui écrire des plaintes ſi reſpectueuſes, qu'elle en pût être touchée. Le Recollet lui repréſenta inutilement, qu'il ne réuſſiroit pas mieux dans ſa ſeconde Ambaſſade, qu'il avoit fait dans la premiere. Le Prince lui repro-

cha ſon peu d'affection & ſon ingratitude, & l'obligea de lui obeïr. Cent piſtoles, qu'il remit de la part du Prince à Dona *Lora*, lui donnerent une nouvelle vivacité: elle préſenta la ſeconde Lettre à la Marquiſe, qui eut pour cette fois la foibleſſe de la lire. Dona *Lora* devint alors fort éloquente, pour perſuader à ſa Maitreſſe qu'elle ne pouvoit avec juſtice refuſer ſa pitié à une perſonne qui l'adoroit. Elle éleva le mérite du Prince juſqu'au Ciel. „Je veux mou„rir, (diſoit-elle) s'il y a une „Femme au monde, excepté vous, „qui ne ſe crût heureuſe d'être „aimée d'un tel Homme.„ Enfin, cette dangereuſe Confidente ſe tourmenta tant, & laiſſa ſi peu de repos à la Marquiſe, que malgré la réſolution qu'elle avoit priſe de ne point écrire, elle l'obligea de faire réponſe. Le Prince n'ayant jamais laiſſé ſortir cette Lettre de ſes mains, ni communi-

muniqué à perſonne celle qu'il écrivit à la Marquiſe, le Lecteur eſt privé de les trouver ici. Tout ce qu'on a pu ſavoir d'un des Confidens du Prince, eſt que la Marquiſe lui répondit alors: „Qu'el„le étoit ſenſible à ſon Amour: „Qu'elle vouloit bien lui avouer „qu'elle l'aimoit, & qu'elle l'ai„meroit toute ſa vie; mais que „c'étoit tout ce quelle pouvoit „faire pour lui: Qu'elle le prioit „de s'en contenter; & qu'il ne „penſât pas à lui parler, puis„qu'il ne le pourroit faire ſans les „expoſer l'un & l'autre aux plus „grands dangers.

Cette Lettre avoit donné de trop grandes eſperances au Prince, pour en demeurer là. Le danger ne l'épouvantoit point, & n'étoit pas un motif qui pût l'arrêter. Il ſe flatoit d'ailleurs de l'éviter, par les meſures qu'il prendroit. Il eut un entretien à ce ſujet avec Dona *Lora*, qui ſe rendit pour

cet effet, ſous prétexte de prendre l'air, à la *Caſa del Campo*, Maiſon Royale, dont les Jardins donnent ſur la Riviere du Mançanares. Le Prince étoit accompagné du Frere *Stephano*, & paſſoit pour un Italien des amis de ce Frere. Il avoit mis ſes cheveux bruns-chatains ſous une perruque blonde, ce qui le déguiſoit parfaitement. Dona *Lora* étoit avec une de ſes Nieces: il ne lui fut pas difficile de la laiſſer ſeule avec le Frere *Stephano*, tandis qu'elle ſe détourna dans une Allée avec le Prince. Lorſqu'il fut ſeul avec elle, il vuida ſes poches remplies de pieces d'or, & la pria galamment de les accepter comme des témoignages de ſa reconnoiſſance, l'aſſurant qu'il n'en demeureroit pas là, & que ſi elle continuoit de lui être favorable, il feroit ſa fortune & celle de ſes Nieces. Il la conjura enſuite, de lui procurer l'occaſion d'entretenir la Marquiſe. Quoiqu'il

qu'il dît toutes ces choſes dans un Eſpagnol peu intelligible, Dona *Lora* le comprit parfaitement. Elle fit d'abord de grandes difficultés: mais une Montre d'or qu'il lui donna pour ſa Niece, la rendit plus traitable. „Plût à Dieu, (lui „dit-elle) que je fuſſe la Marquiſe! vous me verriez, dûſſai-je „en mourir le moment d'après.„ Le Prince la remercia de la bonne volonté qu'elle lui témoignoit, & continua de la prier d'imaginer quelque moyen pour qu'il pût entretenir la Marquiſe. Après bien des projets, ils convinrent que ſi la Marquiſe s'obſtinoit à ne le pas vouloir recevoir, Dona *Lora* l'introduiroit dans ſa chambre. „Vous „vous jetterez à ſes pieds, (diſoit *Lora*;) vous lui demande„rez pardon; & je ſuis presque „aſſurée qu'elle vous l'accordera. „Mais vous ne la quitterez point, „(ajouta-t-elle) que lorſqu'elle „vous aura promis de me pardon-

„ner la ſupercherie que je lui au-
„rai faite.„ Ces points ainſi réglés, ils furent jurés de part & d'autre; & le Prince, en quittant ſa Confidente, la conjura d'en hâter l'exécution. Dona *Lora* étant de retour auprès de ſa Maitreſſe, lui dit qu'elle avoit été à la *Caſa del Campo;* qu'elle y avoit vu le Prince, qui lui avoit d'abord fait pitié, tant elle l'avoit trouvé changé. „ Mais (ajouta-t-elle)
„je n'ai pu m'empêcher de pleu-
„rer, lorsqu'il m'a dit que c'étoit
„l'amour qu'il avoit pour vous,
„ qui le faiſoit mourir. Il s'eſt
„ jetté à mes pieds, & m'a con-
„jurée de lui procurer les moyens
„ de vous entretenir un moment.
„ Je me ſuis vue contrainte de lui
„promettre de vous en faire la
„propoſition; & en vérité, Ma-
„dame, vous êtes obligée en con-
„ſcience de lui parler, pour lui
„ſauver la vie. Voyez-le, pour
„lui déclarer que ſes eſperances
„ſont

„ſont mal fondées... Ah! que me „conſeillez-vous, *Lora*, (répon- „dit-elle) vous qui connoiſſez „le déplorable état de mon cœur? „& quel moyen de le guérir!... „Mais, Madame, (repliqua cette „dangereuſe Fille) pouvez-vous „vous réſoudre à le voir mourir? „Car enfin, ſi vous perſiſtez à „le refuſer, je ne vous répons „point qu'il ne ſe tue. De la „maniere qu'il m'a parlé, tout eſt „à craindre de ſon deſeſpoir. „Quel mal y aura-t-il ſi vous le „faites venir pour lui dire qu'il „ſe flate d'eſperances inutiles, „& qu'il ne peut travailler trop „tôt à ſa guériſon? Quand il ne „penſera plus à vous, je doute „que vous penſiez à lui.... Plût „au Ciel! (s'écria la Marquiſe „en verſant des larmes:) mais „je crains bien le contraire. Ce- „pendant, (continua-t-elle) afin „que vous n'ayez rien à me re- „procher, j'y conſens: ménagez

„un

„un quart-d'heure où je puiſſe „l'entretenir.„ Ce fut ſur cette permiſſion, que Dona *Lora* manda au Prince qu'il pouvoit venir à la minuit ſuivante.

Le Prince, tout tranſporté de joye à cette nouvelle, s'habilla avec ſoin; & à l'heure marquée, s'étant envelopé d'un manteau, il prit Mr. de *Fitztuhm* Gentilhomme de ſa Chambre, qui étoit accoutumé de longue main à ſes galanteries nocturnes; & ſe rendit à la petite porte du Jardin de l'Hôtel de *Manzera*, comme il en étoit convenu avec Dona *Lora*.

Ce qu'il faiſoit étoit ſi téméraire, qu'il n'oſoit y réflechir. Il s'agiſſoit de n'être pas découvert d'un Mari jaloux, & d'une Mere ſurveillante. Il avoit tout à craindre de leur reſſentiment, au cas qu'il fût découvert; & rien n'étoit plus facile: le Marquis de *Manzera*, & la Ducheſſe de *Fernandine*, logeoient dans la même maiſon,

ſon, & les fenêtres de leurs apartemens donnoient ſur le Jardin. Il pouvoit arriver mille contretems imprévus, tout auſſi fâcheux les uns que les autres. Cependant ſon intrépidité naturelle, & ſon amour, ne lui permirent d'enviſager le péril que pour le braver; il y courut, ſans héſiter un moment.

Tout étoit ſi heureuſement préparé, qu'il trouva la porte du Jardin ouverte, & l'officieuſe *Lora* qui l'attendoit. Il ordonna à Mr. de *Fitztuhm* de l'attendre, & ſuivit Dona *Lora*, qui le conduiſit par un petit eſcalier à l'apartement de la Marquiſe. Je ne dépeins point ici la ſatisfaction qu'eurent ces deux Amans de ſe voir, ni ne rapporte ce qu'ils ſe dirent; l'un eſt plus aiſé à imaginer, qu'à décrire; l'autre eſt un myſtere, qu'ils n'ont révélé à perſonne. Cependant, il y a apparence qu'ils ne s'ennuyerent point, car ils demeurerent trois heures enſemble; & mal-

malgré la réſolution où avoit été la Marquiſe de ne voir le Prince que pour le congédier, elle ne put la tenir. Ils convinrent de ſe revoir, & ils ſe virent pluſieurs fois de la même maniere.

Une maladie, qu'eut Mr. de *Manzera*, favoriſa quelque tems nos deux Amans. Ce Seigneur ne ſortoit point de ſa chambre, & ne vouloit point que Madame de *Manzera* y couchât. Mais la même circonſtance qui les avoit favoriſés, fut auſſi cauſe de leur malheur. Mr. de *Manzera* avoit de grandes inſomnies; il ſe levoit presque toutes les nuits, & ſe promenoit dans une Gallerie qui donnoit ſur le Jardin. Une nuit que la chaleur exceſſive lui avoit fait ouvrir une fenêtre où il prenoit le frais, il apperçut au clair de la Lune un Homme conduit par une Femme, qui venoit du côté de Madame de *Manzera*, & qui, après avoir traverſé le Jardin, ſortit par

par une porte qui donnoit ſur la petite rue. Il vit retourner la Femme, & reconnut Dona *Lora*. Comme elle n'étoit plus dans un âge à avoir des Galands, il ne douta pas que celui qu'il avoit vu ne fût un Amant de ſa Femme; & s'étant rappellé dans le moment l'exclamation du Prince au Bal, ſes ſoupçons tomberent ſur lui.

Il n'y eut jamais d'homme plus au deſeſpoir, que le fut alors le Marquis. L'infidelité d'une perſonne qu'il aimoit comme une Maitreſſe, & la honte d'être trompé par une Femme, le mirent dans un ſi grand trouble, qu'il en perdit presque la Raiſon. Il fut longtems ſans pouvoir ſe déterminer ſur ce qu'il devoit faire. Son premier mouvement le portoit à aller poignarder ſa Femme & Dona *Lora*: puis réfléchiſſant, que par cette violence il rendroit ſa honte publique, ſans punir celui qui en étoit l'Auteur, il ſe propoſa de l'im-

l'immoler premierement à ſa vengeance, & puis de tirer raiſon de l'infidelité de ſa Femme, pour laquelle tous les ſupplices lui paroiſſoient trop doux.

Le jour le ſurprit dans ſon deſeſpoir. Il ne voulut point en rendre ſes gens témoins; il ſe coucha, & feignant de ſe trouver plus mal, il dit qu'il ne vouloit voir perſonne, pas même la Marquiſe ſa Femme, qui depuis ſa maladie paſſoit avec la Ducheſſe de *Fernandine* les après-dînées dans ſa chambre. Un ſeul Domeſtique demeura avec lui; c'étoit un Valet de chambre de confiance. Le Marquis lui ouvrit ſon cœur, & le conſulta ſur la maniere dont il devoit ſe venger. La mort du Prince de Saxe, ou de l'Amant de la Marquiſe quel qu'il pût être, fut réſolue dans ce Conſeil d'iniquité. Le Valet de chambre ſe chargea de l'exécution, & promit de trouver trois Hommes, qui, ſans

ſans ſavoir à qui il en vouloit, lui aideroient à donner la mort à tout Homme qui oſeroit ſe préſenter de nuit à la petite porte du Jardin.

Pendant que le Marquis faiſoit ce complot, nos deux Amans, uniquement occupés de leurs amours, étoient fort éloignés de penſer au malheur qu'on leur préparoit. La Marquiſe s'étoit préſentée à la porte de la chambre de ſon Mari, & le refus qu'il avoit fait de la voir ne l'avoit pas ſurpriſe, parce qu'il n'étoit pas nouveau: le Marquis étoit ſujet à de violentes migraines, & lorſqu'il en étoit tourmenté, il s'enfermoit, & il n'y avoit qu'un Valet de chambre qui osât l'approcher. Elle ne douta pas que le même mal ne le tînt encore, & que ce ne fût pour cela qu'il vouloit être ſeul.

Deux jours ſe paſſerent ſans que le Valet de chambre pût remplir le nombre des Aſſaſſins. Le troi-

ſieme jour, il avertit le Marquis que tout étoit prêt, & qu'il ne manquoit plus que la Victime pour faire le Sacrifice. Le Marquis ne doutant point que l'objet de ſa haine ne ſe préſentât dès la même nuit, ne voulut pas differer ſa vengeance. Il donna ſes ordres pour qu'à l'entrée de la nuit les Aſſaſſins euſſent à occuper la ruelle où donnoit la petite porte du Jardin, & que là ils portaſſent leurs coups ſur tout Homme qui s'y préſenteroit. La choſe fut exécutée, comme elle avoit été projettée. Les quatre Aſſaſſins, (car le Valet de chambre s'étoit mis à leur tête) n'attendirent pas longtems dans la petite rue. Ils virent arriver un Homme enveloppé dans un manteau, qui s'avança vers la porte du Jardin de *Manzera*, & qui avec une clef ſe mit en devoir de l'ouvrir. Ils l'aſſaillirent, & lui porterent quelques coups, avant que le Prince

(car

(car c'étoit lui) pût se mettre en défense. Mais ayant tiré les pistolets de poche dont il étoit pourvu, il en cassa la tête à celui qui paroissoit le plus empressé à lui ôter la vie. Le coup fit accourir *Fitztuhm*, qui s'étoit arrêté au bout de la rue. Il trouva le Prince l'épée à la main contre trois Hommes. Il se joignit à lui: le combat devint opiniâtre: un des Assassins y perdit encore la vie, & un troisieme y fut mortellement blessé. Le quatrieme prit la fuite, sans que le Prince ni *Fitztuhm* daignassent l'arrêter.

Le Prince, content d'être échapé au péril, malgré la douleur que lui causoient ses blessures, se hâta de gagner son Hôtel. Cette diligence le garantit de l'affront d'être arrêté par l'Alcalde & les Alguazils du Quartier, que le coup tiré fit accourir au lieu d'où il étoit parti. Ces Officiers de la Justice enleverent les morts & le blessé.

Ce dernier demanda un Confeſſeur: ce fut pour lui déclarer, en préſence de l'Alcalde & d'autres Témoins, que c'étoit le Marquis de *Manzera* qui l'avoit engagé dans un Aſſaſſinat; & il mourut quelques momens après.

Cependant, le Prince étant rentré chez lui, fit viſiter ſes playes. Elles ne ſe trouverent point mortelles, & ſon premier Chirurgien l'aſſura, que moyennant qu'il voulût garder le lit trois ou quatre jours, il ſeroit bien-tôt en état de ſortir. Le Prince lui ordonna de ne point dire qu'il fût bleſſé, & commanda à *Fitztuhm* de ne point parler de cette Avanture. Il vouloit ménager la réputation de la Marquiſe, dont le ſort l'inquiétoit beaucoup plus que ſes bleſſures. Il ne pouvoit douter que l'état dans lequel il étoit, ne fût l'ouvrage du Marquis de *Manzera*. Il ſe la repréſentoit abandonnée aux fureurs de ce Jaloux, & ſon cœur étoit plein de

de triſtes preſſentimens. Il diſoit à *Fitztuhm*, qu'il pardonnoit au Marquis d'en avoir voulu à ſes jours; mais qu'il ne lui pardonneroit jamais s'il oſoit attenter à ceux de ſa Femme; & que s'il étoit aſſez malheureux pour le faire, il l'en puniroit de maniere que toute l'Eſpagne en parleroit.

Tandis qu'il s'affligeoit ainſi, l'Hôtel de *Manzera* étoit plein de confuſion, de triſteſſe, & d'horreur. Le Marquis, informé que le Prince de Saxe étoit échapé à ſa vengeance, & que la Juſtice avoit connoiſſance de l'Aſſaſſinat par la déclaration du bleſſé, ſe crut perdu: mais il ne voulut point périr ſans avoir ſatisfait ſa fureur. Il ſe ſaiſit d'un poignard, & prit de l'autre main un gobelet de vermeil dans lequel il y avoit du poiſon. Avec ces funeſtes armes, il courut vers l'apartement de ſa Femme, qu'il trouva avec Dona *Lora*, tremblante & ſaiſie d'effroi.

Elles avoient entendu le coup de piſtolet, & n'ayant point vu arriver le Prince, elles s'étoient doutées de ce qui étoit arrivé. Dès le moment; elles avoient jugé que leur mort étoit certaine. Cette effrayante idée les avoit tellement ſaiſies, qu'elles n'avoient pas même penſé à fermer la porte de la chambre.

L'air dont le Marquis y entra; le poignard & le gobelet qu'il tenoit dans ſes mains, leur firent aſſez connoitre ce qu'elles avoient à attendre. Dona *Lora* en fut tellement effrayée, qu'elle tomba en foibleſſe. „Ah! Monſtre d'i-„niquité, (lui cria-t-il) tu dois „mourir; mais c'eſt de ma main.“ Il lui plongea en même tems le poignard dans le ſein. Se tournant enſuite vers la Marquiſe, & lui jettant un regard furieux, il lui dit de choiſir, ou du fer, ou du poiſon. „Eh! Monſieur, (s'é-„cria-t-elle en levant les mains

„au

„ au Ciel) ayez pitié d'une mal-
„ heureuſe, qui n'eſt pas ſi crimi-
„ nelle que vous le penſez. Accor-
„ dez-moi du moins quelques mo-
„ mens, pour recommander mon
„ ame à Dieu.„

L'impitoyable Mari ne témoigna pas la moindre émotion. „Vo-
„ tre Arrêt eſt prononcé, (lui
„ répondit-il avec une voix terri-
„ ble:) il faut que vous mouriez.
„ Je vous laiſſe le choix, ou du
„ fer, ou du poiſon; c'eſt plus que
„ vous ne méritez.„ La Marquiſe voyant que rien ne pouvoit attendrir ſon Mari, ſe détermina pour le poiſon. Le Marquis le lui vit prendre, ſans détourner la tête: il demeura auprès d'elle, l'accablant de reproches, juſqu'à ce qu'il crût que le poiſon avoit fait aſſez d'effet pour que tout ſecours lui fût inutile; & la laiſſa ſeule, avec Dona *Lora* mourante, à ſes pieds.

La Marquiſe, dès qu'il fut ſorti, voulut appeller ſes Femmes;

mais elle n'en eut pas la force. Elle tomba dans un fauteuil, & elle y ſeroit morte à l'inſu de tout autre que de ſon barbare Epoux, ſi le hazard n'eût voulu qu'un petit Chien qu'elle aimoit beaucoup, ſe mit à gratter à la porte d'une Garderobe. Une Femme de chambre, qui lui ouvrit, apperçut la Marquiſe aſſiſe, & Dona *Lora* par terre. Elle appella ſes Compagnes, & fit avertir la Ducheſſe de *Fernandine* de l'état pitoyable où étoit ſa Fille. Cette Mere affligée vint au ſecours de la Marquiſe. Elle la trouva aſſiſe dans un fauteuil. Ses grands yeux, autrefois pleins de feu, n'avoient plus de vivacité; ſa pâleur étoit extrême; elle ne parloit point, & ne faiſoit que ſoupirer. Quelquefois elle s'écrioit, *Je ſuis empoiſonnée!* Toutes ſes Femmes pleuroient. La Ducheſſe ſe deſeſperoit; elle conjuroit ſa Fille de lui dire ce qui lui étoit arrivé, quoiqu'elle ne s'en doutât

que

que trop. Dona *Lora* ſans vie, ſa Fille mourante, & Mr. de *Manzera* qu'on avoit appellé & qui ne paroiſſoit point, lui diſoient aſſez que c'étoit lui qui étoit l'auteur du mal. Elle envoya chercher des Medecins; ils déclarerent que la Marquiſe n'avoit plus que très peu d'heures à vivre. On ne pouvoit la ſoulager, parce qu'elle ne vouloit prendre aucun remede; & elle expira entre les bras de ſa Mere.

Pendant que cette triſte ſcène ſe paſſoit dans l'apartement de l'infortunée Marquiſe, Mr. de *Manzera* éprouvoit dans le ſien les tourmens les plus affreux. Il n'y eut peut-être jamais un deſeſpoir plus violent; il ſe faiſoit horreur à lui-même, il appelloit la mort à ſon ſecours; & enfin ne pouvant réſiſter à l'accablement où il ſe trouvoit, la fievre lui prit le jour-même, & avec de ſi grands accidens, que dès ce moment ſa maladie fut reconnue pour mortelle. Se voyant

près de ſa fin, il fit prier la Ducheſſe de *Fernandine* de ne lui point refuſer la conſolation de la voir. Elle paſſa ſur le champ dans ſon apartement. Le Marquis en la voyant, lui fit ſigne de s'aſſeoir près de ſon lit, & avec une voix lente & lugubre que la Ducheſſe eut de la peine à entendre, il lui fit le récit de tout ce que lui avoit fait commettre ſa jalouſe fureur. Il lui en témoigna tant de douleur, de remords, & de repentir, & lui demanda ſi inſtamment pardon, que la Ducheſſe ne put s'empêcher de le plaindre.

La préſence de la Ducheſſe avoit cauſé tant d'émotion à Mr. de *Manzera*, il fit un ſi furieux effort pour lui parler, & le ſouvenir de tout ce qu'il avoit fait lui cauſa un ſi terrible ſaiſiſſement, qu'en achevant de parler il tomba dans une foibleſſe, qui lui fit perdre l'uſage de ſes ſens; & l'on vit qu'il touchoit à ſon dernier moment.

ment. La Ducheſſe voulant s'épargner un ſi triſte ſpectacle, le laiſſa au milieu de ſes Domeſtiques, dans les bras deſquels il expira un moment après.

La qualité du Marquis, & l'amitié dont le Roi l'honoroit, firent que la Juſtice n'agit pas contre lui pendant ſa vie; & le Roi apprenant qu'il étoit mort, défendit qu'on flétrît ſa mémoire: de ſorte qu'on auroit peut-être ignoré toutes ces circonſtances, ſi la Ducheſſe de *Fernandine* n'en eût fait le récit à une Niece de Dona *Lora*, qui le fit ſavoir au Prince par le Frere *Stephano*.

Le Prince fut extrêmement touché, en apprenant toutes ces triſtes cataſtrophes. On lui a entendu dire ſouvent, même ſur la fin de ſa vie, qu'il n'avoit jamais aimé aucune Femme plus tendrement que Madame de *Manzera*, & que jamais il n'avoit reſſenti d'affliction pareille à celle que lui cauſa ſa perte. Ce-

Cependant le Prince, entierement guéri de ſes bleſſures, trouva Madrid un ſéjour affreux, depuis la mort de Madame de *Manzera*. Il donna ſes ordres pour ſon départ, & fut enſuite à la Cour, prendre congé de Leurs Majeſtés. Il en fut reçu avec toutes les marques d'eſtime & de bienveillance qu'il pouvoit deſirer. Elles le prierent de reſter encore quelque tems avec elles: mais il s'en excuſa, diſant, que des affaires de conſéquence le rappelloient en Saxe. Le Roi lui donna quatre chevaux de ſelle, huit mulets, & une épée garnie de diamans. La Reine lui donna deux tentures de Tapiſſerie d'un goût & d'une propreté admirable, quantité de choſes rares des Indes; & par deſſus tout cela, ſon Portrait enrichi de diamans. Enfin, s'il n'avoit pas été affligé de la mort de ſa chere Marquiſe, il ſeroit parti fort ſatisfait des honneurs qu'on lui avoit rendus, & des manie-

nieres obligeantes des Eſpagnols.

Il prit ſa route par le Royaume de Valence & la Catalogne, & s'arrêta quelques jours à Barcelone, où le Comte de *Corzane*, Gouverneur de la Place, lui rendit des honneurs extraordinaires. C'eſt ce même Seigneur qui, quelques années après, ſoutint avec beaucoup de gloire un Siège de deux mois contre le Duc de *Vendôme*, à qui enfin il fut contraint de rendre la Place, ſe voyant abandonné par Mr. de *Velaſco*, Gouverneur de la Principauté.

De Barcelone, le Prince alla à Perpignan, Capitale du Rouſſillon. Il y conſidera avec admiration, les fortifications immenſes dont *Louis XIV* avoit fait revêtir cette Ville. Il traverſa enſuite le Languedoc & la Provence, & enfin il entra dans l'Italie. Comme le tems avoit rallenti ſa douleur, & qu'il étoit né avec toutes les diſpoſitions imaginables pour la

Galan-

Galanterie, & toutes les qualités qui ſont propres à y donner des ſuccès heureux, il y eut pluſieurs nouvelles Amourettes, qui lui firent enfin oublier entierement l'infortunée Marquiſe de *Manzera*.

Veniſe & Rome ayant été de tout tems les Villes les plus célèbres, & pour la Politique & pour la Galanterie, ce furent auſſi les deux Villes où le Prince fit le plus de ſéjour. Le Sénat de Veniſe ſe relâchant, pour lui faire honneur, de la ſévère loi qui interdit aux Nobles de pratiquer les Etrangers, leur permit de le voir. Il nomma trois Nobles pour ſervir le Prince, & lui faire voir les Curioſités de Veniſe. Enfin, le même Sénat permit aux Dames de faire uſage de leurs diamans, & de porter des habits de couleur, tout le tems que le Prince ſeroit à Veniſe. Depuis *Henri III*, Roi de France & de Pologne, aucun Prince n'avoit reçu de plus grands hon-

honneurs de la République.

Chaque Noble en particulier s'empreſſoit de régaler le Prince de Saxe. C'étoient tous les jours, Bals, Feſtins, Concerts, Promenades, & autres plaiſirs : ce qui, joint à la Cérémonie des Epouſailles de la Mer, qui ſe fit peu de tems après l'arrivée du Prince à Veniſe, y attiroit un concours prodigieux d'Etrangers. Jamais Veniſe ne fut plus brillant.

Le Doge fit la Cérémonie d'épouſer la Mer, un de ces beaux jours où le Soleil eſt caché, ſans qu'on reſſente ni vent ni chaleur; ce qui fit que le nombre des Gondoles & des Piottes fut prodigieux. Elles étoient remplies d'un nombre infini de Maſques, des deux Sexes. Le Prince étoit dans une Piotte, avec ſes Gentilshommes & pluſieurs jeunes Seigneurs Allemands, tous habillés à l'Eſpagnole. Comme il étoit extrêmement bien fait, cet habillement lui étoit

des

des plus avantageux; auſſi lui attira-t-il une grêle de dragées, que les Dames lui jettoient en ſigne d'applaudiſſement. Il remarqua, que de tous les Maſques il n'y en avoit que deux qui ne lui faiſoient pas cet honneur. C'étoient deux Femmes habillées en Eſpagnolettes, & qui ſe tenant tranquilles dans leur Gondole, ſembloient être là plutôt pour prendre l'air, que pour participer à la Fête. L'une paroiſſoit extrêmement bien faite; ſa gorge étoit d'une blancheur à éblouïr, & faiſoit aiſément croire que ce qui étoit couvert par le maſque, n'étoit pas moins admirable. Son habit étoit ſimple, mais d'une propreté parfaite, & le bon-goût regnoit ſur toute ſa perſonne. Le Prince, à qui elle parut charmante, n'ayant pu apprendre de ſes Mariniers qui elle étoit, leur ordonna de ſuivre la Gondole des deux Eſpagnolettes. Elles furent débarquer à la Place S. Marc,

S. Marc, où tous les Masques se rassemblent le jour de cette Fête.

Le Prince sortit de sa Piotte, presque en même tems que les deux Dames sortirent de leur Gondole. Il les suivit pour les aborder & leur parler, quoiqu'il ne les connût pas; lorsqu'il fut abordé lui-même par le Noble *Mocenigo*. „ Votre Alteſſe veut bien „ me permettre (lui dit ce Veniti- „ en) que j'aye l'honneur de lui „ préſenter ma Femme. Elle eſt „ revenue hier d'un Pélerinage „ qu'elle a été faire à Lorette, de „ ſorte qu'elle n'a pu encore „ avoir l'honneur de vous ſaluer." Le Prince, qui dans tout autre tems auroit été charmé de faire la connoiſſance d'une Dame de la qualité de Madame de *Mocenigo*, cherchoit alors une excuſe pour s'en diſpenſer: mais Mr. de *Mocenigo* ne lui donnant pas le tems de répondre, cria, Madame, Madame! Le Prince, qui n'avoit point

détourné les yeux des deux Eſpagnolettes, il vit qu'elles tournerent la tête à la voix de Mr. de *Mocenigo*, & qu'elles retournoient ſur leurs pas. Lorſqu'elles ſe furent approchées: „ Venez, Ma„ dame, (dit ce Noble à celle „ que le Prince avoit remarquée,) „ venez ſaluer Monſieur le Prin„ ce de Saxe, & aidez-moi à m'ac„ quitter, s'il ſe peut, envers lui, „ des honneurs dont j'ai été com„ blé à Dresde par l'Electeur ſon „ Pere.„ Madame de *Mocenigo* quitta le bras de Madame de *Cornaro*, avec qui elle étoit, & ayant ôté ſon masque, elle s'avança vers le Prince, qui s'étant démasqué la prévint & l'aborda avec cet air de politeſſe & de noble fierté, qui caracteriſe les Perſonnes de ſon rang. Madame de *Mocenigo* le ſalua à ſon tour avec un air de modeſtie & de douceur, qui ne plut pas moins au Prince que l'extrême beauté qu'il lui remarqua. Elle

le lui dit beaucoup de choſes obligeantes, ſur la ſatisfaction que tout Veniſe reſſentoit de le voir dans ſes murs, & ſur le bien qu'elle avoit ouï dire de lui. Le Prince lui répondit avec tant de politeſſe & d'eſprit, que Madame de *Mocenigo* reconnut que ſon mérite ſurpaſſoit tout ce qu'on lui en avoit dit. Après les premiers complimens, elle lui préſenta Madame *Cornaro*, une des plus belles Femmes de Veniſe. Le Prince la ſalua, avec toute l'attention qui étoit dûe à une Dame de ſa naiſſance.

Les deux Dames, le Prince, & Mr. de *Mocenigo* ayant remis leurs masques, ſe promenerent enſemble. Le Prince leur diſoit cent jolies choſes, & la converſation fut des plus agréables & des mieux ſoutenues. Ils y trouverent tant de plaiſir, qu'ils étoient presque les ſeuls Masques qui ſe promenoient encore. Madame de *Cornaro* fut

la premiere à s'en appercevoir ; elle dit qu'il étoit tems de se retirer. Monsieur de *Mocenigo* prenant la parole, dit au Prince, que sa Femme & lui avoient invité quelques Amis à dîner : qu'il n'osoit prendre la liberté de le supplier d'honorer la compagnie de sa présence : mais que s'il vouloit leur faire cette faveur, il seroit reçu chez lui avec tout le respect qui lui étoit dû. Madame de *Mocenigo* interrompit son Mari pour lui dire qu'il n'y pensoit pas, d'oser inviter le Prince à un aussi mauvais dîner que le leur. Mais il lui répondit, „ qu'il prenoit la liberté „ d'offrir son dîner à tout hazard „ au Prince ; qu'il esperoit de sa „ bonté, qu'il lui pardonneroit „ s'il n'étoit pas servi comme il „ devoit l'être ; & qu'il tâcheroit „ de reparer ce qu'il y auroit de „ défectueux à son dîner, par un „ repas qu'il supplieroit Son Al- „ tesse de prendre chez lui : que

„ ce

„ ce jour-là, il le traiteroit en „ Comte de Misnie, mais qu'un „ autre jour il lui donneroit à „ connoître ſon reſpect pour le „ Prince de Saxe." Le Prince le remercia, & lui dit „ qu'il étoit „ ſon ſerviteur; & que comme „ Comte de Misnie, & comme „ Prince de Saxe, il lui demandoit ſon amitié, & l'aſſuroit de „ toute ſon eſtime: qu'il prenoit „ pour faveur, la maniere obligeante dont il en agiſſoit avec „ lui; & que s'il ſavoit que ſa „ préſence ne fût point desagréable à Madame de *Mocenigo*, il „ accepteroit avec reconnoiſſance „ ce l'offre qu'il lui faiſoit." Madame de *Mocenigo* répondit, „ qu'elle ſeroit charmée de le „ voir chez elle; & que ſi elle „ s'étoit d'abord oppoſée à ſon „ Mari, ce n'avoit été que par la „ crainte que ſon dîner ne fût pas „ aſſez bon." Le Prince reprit galamment, „ que l'honneur d'être

„ auprès d'elle, lui tenoit lieu de „ tout „ Il lui préſenta la main, & la mit dans ſa Gondole, où Madame de *Cornaro* entra avec elle. Il ſuivit avec Mr. de *Mocenigo*, dans une ſeconde Gondole.

Il trouva au Palais *Mocenigo*, Mesdames de *Foſcarini*, *Peſero*, & *Nani*, avec les Nobles *Juſtiniani*, & *Grimani*. Toutes ces perſonnes étoient parentes, & formoient entre eux une Coterie, où peu d'autres étoient admis. Ils furent tous fort ſurpris de voir arriver le Prince de Saxe, cette maniere aiſée d'inviter à dîner, dont s'étoit ſervi Mr. de *Mocenigo*, n'étant pas en uſage en Italie ; & bien qu'ils euſſent banni la contrainte de leur Société, ils n'étoient point encore aſſez revenus des préjugés de leur éducation, pour croire qu'un Etranger dût être traité avec familiarité. Le Prince leur fit un compliment ſi civil ſur ce qu'il venoit ſe mêler dans leur partie, & les

les pria si poliment de vouloir bien le mettre au même niveau avec eux, qu'ils furent tous gré à Mr. de *Mocenigo* de l'avoir conduit chez lui. On bannit la contrainte importune, & peut être ne s'étoit-il point encore fait de repas à Venise, où la joye eût été aussi généralement répandue.

Après le dîner, toute cette compagnie alla se promener en Piotte sur le grand Canal de Murena; ensuite elle se rendit à la Place S. Marc, & de là à l'Opera. On revint souper chez Mr. de *Mocenigo*, & l'on ne se sépara que le lendemain, lorsque le jour commençoit à paroitre.

La présence de Mr. de *Mocenigo* avoit été un obstacle pour le Prince, qui l'avoit empêché de déclarer ouvertement à sa Femme l'impression qu'elle avoit fait sur son cœur. Mais il lui en avoit assez dit pour se faire entendre, & elle l'avoit très bien compris.

Madame de *Mocenigo* pouvoit être regardée, par rapport à ſon caractere, pour la premiere perſonne du Monde. Elle s'étoit apperçue aiſément des ſentimens du Prince, & ils lui faiſoient de la peine. Elle aimoit ſon Mari, elle l'eſtimoit; & depuis cinq ans qu'elle étoit mariée, elle n'avoit jamais eu le moindre differend avec lui. Elle appréhendoit que le Prince ne vînt mettre la desunion entre eux. Mais elle réſolut de ſe conduire avec lui, d'une maniere qui lui ôteroit toute eſperance, & qui lui conſerveroit ſon repos. Ce ne fut pas en évitant le Prince; elle étoit du ſentiment, que les difficultés que trouve un Amant nouvellement épris, ne ſervent qu'à l'enflâmer davantage. Ainſi, ſans le fuir ni le chercher, elle ſe propoſoit de continuer ſa maniere de vivre ordinaire.

Le Prince, tout plein d'impatience de lui faire connoitre l'état de

de ſon cœur, fut à ſa porte dès qu'il crut qu'elle pourroit être viſible. Quoique Madame de *Mocenigo* fût ſeule quand il envoya demander à la voir, elle ne balança pas à le recevoir. La converſation fut d'abord aſſez indifferente; elle roula ſur ce qui s'étoit fait & dit la veille: mais enfin le Prince ſut la faire tomber ſur ce qui le regardoit. Il fit une déclaration d'amour ſi galante & ſi pleine d'eſprit, que toute autre que Madame de *Mocenigo* en auroit peut-être été touchée. Elle l'écouta tranquillement, & lui laiſſant dire fort à ſon aiſe tout ce que ſa paſſion naiſſante lui inſpiroit, elle ne lui répondit que lorsqu'il eut achevé de parler. „ J'ai écouté attenti-
„ vement toutes les belles choſes
„ qu'il vous a plu de me dire, (lui
„ dit-elle avec un air de gayeté
„ charmant,) & je ne vous cèle
„ point que le tour que vous y
„ avez donné, & la maniere ai-

„ ſée dont vous vous êtes expri-
„ mé dans notre Langue, m'ont
„ fait plaiſir. Je vous ſuis de
„ plus obligée, au-delà de toute
„ expreſſion, des ſentimens que
„ vous avez pour moi. Mais
„ comme je ne puis, ni ne veux
„ y répondre, je vous prie de les
„ changer en eſtime ; & je vous
„ aſſure qu'alors je ne ſerai point
„ ingrate .... Ah! Madame, (s'é-
„ cria le Prince) vous méritez
„ d'autres ſentimens, &.... Point
„ d'interruption, Prince, (reprit-
„ elle ;) je vous ai laiſſé dire tout
„ ce que vous avez voulu, per-
„ mettez-moi de parler à mon
„ tour. Juſqu'ici, graces au Ciel,
„ ma Vertu n'a pas été combattue.
„ Beaucoup d'Hommes m'ont dit
„ qu'ils m'aimoient: leurs diſcours
„ ne m'ont ni touchée, ni fâchée;
„ perſuadée comme je le ſuis,
„ qu'on peut être vertueuſe ſans
„ être farouche. Je n'ai point ré-
„ poſé du á leurs prétendus ſenti-

„ mens,

„ mens,& ils ont ceſſé de faire les
„ amoureux. Comme je ſuis ré-
„ ſolue d'en agir de même avec
„ vous, j'eſpere que vous ferez
„ comme les autres ont fait ; &
„ c'eſt la preuve la plus éclatante
„ que vous puiſſiez me donner de
„ votre eſtime. J'oſe dire que
„ c'eſt même le ſeul parti que vous
„ devez prendre ; car après tout,
„ que pouvez-vous prétendre? Je
„ ne ſuis point libre ; & ſi je l'é-
„ tois, je ſens trop bien que ma
„ fortune n'eſt pas aſſez bonne
„ pour me promettre de pouvoir
„ être Souveraine ; je ſens encore
„ mieux, que ma Vertu eſt trop
„ fiére pour que je vouluſſe être
„ votre Maitreſſe. Jugez donc,
„ Prince, ſi maintenant que je
„ ſuis mariée à un des plus hon-
„ nêtes hommes de cet Etat, que
„ j'aime, que j'eſtime, & qui a
„ pour moi l'amitié la plus ten-
„ dre, je pourrois, ſans me cou-
„ vrir de confuſion, bruler d'une

flâme

„ flâme étrangere. Non, Prin-
„ ce, rien ne me fera manquer à
„ ce que je dois à mon Epoux,
„ & à moi-même. Je veux, ſi je
„ puis, mériter votre eſtime; &
„ je ne puis le faire, qu'en con-
„ ſervant ma Vertu. Je vous croi
„ trop de délicateſſe, pour pou-
„ voir aimer une perſonne que
„ vous ne pourriez point eſtimer
„ Que me reviendroit-il donc, de
„ répondre à vos ſentimens? Je
„ me rendrois criminelle envers
„ le meilleur des Maris, je perdrois
„ votre eſtime, & par conſé-
„ quent peu de tems après votre
„ amour; & je demeurerois avec
„ la honte d'avoir ſuccombé à ma
„ foibleſſe. Je dis (continua-t-
„ elle) à Votre Alteſſe, ce qu'une
„ autre ne lui diroit peut-être
„ qu'au bout de quelques années;
„ mais j'aurai au moins la ſatis-
„ faction de ne vous point cha-
„ griner par des eſperances trom-
„ pées. Croyez moi, (ajouta-t-el-

„ le

„ le en riant) ne perdez pas vo-
„ tre tems: il y a ici nombre de
„ Dames plus belles que moi, &
„ qui ne ſeront peut-être point
„ fâchées de vous voir attaché à
„ elles. Vous pouvez y trouver
„ une deſtinée plus heureuſe."

Le Prince avoit écouté Madame de *Mocenigo* avec une impatience extrême. Le reſpect qu'il avoit pour elle, lui avoit impoſé ſilence. Lorsqu'elle eut fini de parler, il ſe mit en devoir de combattre ſes raiſons. Il lui dit tout ce qu'il crut pouvoir la toucher: enfin, il ſe jetta à ſes pieds.

„ C'en eſt trop, Prince, (lui dit
„ Madame de *Mocenigo* en le re-
„ levant:) juſqu'ici j'ai pris tout
„ ce que vous m'avez dit pour
„ de pures galanteries; mais je
„ vois bien que la choſe devient
„ ſérieuſe, & qu'il faut que je
„ vous parle ſérieuſement. Je
„ vous prie donc (continua-t-el-
„ le) de vouloir ceſſer de me

„ par-

„ parler d'amour, ſi vous ne vou-
„ lez pas m'obliger à vous laiſſer
„ ſeul ici. Encore un coup, adreſ-
„ ſez-vous ailleurs ; car pour
„ moi, je ne puis, ni ne veux
„ vous écouter. Si vous êtes in-
„ corrigible, vous me donnerez le
„ chagrin de me retirer dans le
„ fond d'un Village, pour tout le
„ tems que vous ſerez ici. Cela
„ fera infiniment de peine à Mr.
„ de *Mocenigo*; & j'oſe dire que le
„ reſpect, & le tendre attache-
„ ment qu'il a pour Votre Alteſ-
„ ſe, méritent bien qu'elle lui
„ épargne ce chagrin. „

Ce diſcours, tenu avec une noble fierté, faillit à démonter toute la galanterie du Prince. Il vit bien qu'il ne devoit rien eſperer; mais il ne put ſe réſoudre à renoncer ſi aiſément à une Conquéte dont il s'étoit flaté. Il voulut continuer de pouſſer les beaux ſentimens: mais Madame de *Mocenigo* fit ſemblant de ne le point enten-

entendre; elle lui fit deux ou trois queſtions, qui acheverent de le déconcerter. Heureuſement pour lui, il arriva compagnie, ce qui lui donna le tems de ſe remettre. On lui propoſa une partie de *Milchiade*; il l'accepta: mais il joua avec tant de diſtraction, qu'il ne ſavoit ce qu'il faiſoit; tandis que Madame de *Mocenigo* étoit de la meilleure humeur du monde. C'eſt ce qui le deſeſperoit. Lorsque la partie fut finie, Mr. de *Mocenigo*, qui étoit rentré pendant qu'on avoit joué, voulut le retenir à ſouper; mais il dit qu'il avoit des Lettres à expédier, qui l'obligeoient d'aller chez lui.

En ſortant de ſa Gondole, ſon premier Gondolier lui préſenta un Billet. Le Prince ſe douta de ce que ce pouvoit être: il le prit, & le lut au pied de ſon eſcalier. C'étoit un rendez-vous qu'on lui donnoit pour minuit: on l'invitoit à venir ſeul, & on lui mandoit,

doit, que ſon Gondolier lui apprendroit tout ce qu'il avoit à faire pour parvenir entre les bras d'une perſonne qui oſoit ſe croire digne de lui. Le Prince, pour qui ces ſortes d'Avantures avoient des charmes, & qui vouloit paſſer le chagrin de ſa mauvaiſe réuſſite auprès de Madame de *Mocenigo*, ne balança pas à entreprendre celle qui lui étoit offerte: il s'abandonna à la conduite de ſon Gondolier, de la fidelité duquel un des principaux Banquiers de Veniſe lui avoit répondu. Il étoit près de minuit, il n'y avoit pas de tems à perdre. Il s'envelopa dans un manteau, ſe pourvut de piſtolets de poche, & ſe mit ainſi dans ſa Gondole, ſans ſavoir où on le menoit. Le Gondolier qui lui avoit donné le Billet, abandonnant la conduite de la Gondole à ſon Camarade, vint ſe placer auprès de lui. „ Votre „ Alteſſe eſt un beau Prince (lui „ dit

„ dit cet homme,) & qui méri-
„ te une jolie Maitreſſe. Je vais
„ vous en procurer une qui eſt
„ une Dame de grande naiſſance,
„ & qui n'a point ſa pareille en
„ beauté. Elle n'a que dix huit
„ ans, & n'a jamais aimé que
„ vous." Le Prince rit de ce préambule; il s'informa avec empreſſement du nom de la Dame, de quelle maniere le Billet qu'elle lui avoit écrit étoit tombé entre les mains du Gondolier; enfin, d'où lui Gondolier la connoiſſoit. Cet homme ſatisfit aſſez mal ſa curioſité. " Quant au nom de
„ la Dame, (répondit-il) il m'a
„ été défendu de le dire, & rien
„ au monde ne peut me faire ré-
„ véler un ſecret qui m'a été con-
„ fié. Le billet m'a été donné
„ ce matin dans l'Egliſe où j'ai
„ entendu la Meſſe. Une vieille
„ Femme, couverte d'une lon-
„ gue Mante, s'eſt approchée de
„ moi; elle m'a fait ſigne, je l'ai

„ ſuivie; elle m'a conduit dans
„ une rue écartée, & là, en me
„ remettant le Billet que je vous
„ ai rendu, elle m'a dit que ſa
„ Maitreſſe vous aimoit, &
„ qu'elle vouloit vous parler. Je
„ ſuis convenu avec elle, que je
„ vous conduirai à minuit ſous
„ les fenêtres de la maiſon de
„ la Dame; qu'elle s'y tiendra
„ pour y attacher une échelle de
„ corde que je lui jetterai; que
„ vous monterez par cette échel-
„ le; qu'elle vous introduira
„ dans la chambre de ſa Maitreſſe;
„ & que lorsque vous ſerez entré,
„ je me retirerai avec ma Gondo-
„ le; qu'à trois heures du matin,
„ je viendrai vous reprendre; que
„ vous deſcendrez par l'échelle,
„ & rentrerez dans la Gondole,
„ & que je vous ramenerai chez
„ vous. „

Le Prince trouva cet arrangement, fait à ſon inſu, fort plaiſant: mais il lui parut un peu dan-

dangereux à exécuter. Il ſe rappella ſon Avanture de Madrid; & elle l'intimida d'abord aſſez, pour le faire penſer quelques momens s'il tenteroit l'Avanture, ou s'il retourneroit chez lui. Le Gondolier remarquant ſon incertitude, reprit la parole, & lui dit de ne rien craindre; qu'il lui étoit caution qu'il ne lui arriveroit rien de fâcheux; qu'il pouvoit ſe fier à lui, qu'il étoit galant-homme, & incapable de tromper perſonne. Le Prince, qui ignoroit ce que c'étoit que la crainte, fut ſur le point de ſe fâcher contre ſon Gondolier, de ce qu'il oſoit l'en ſoupçonner. Il lui dit, que ce n'étoit point la peur qui l'empêchoit de tenter l'Avanture; mais qu'il appréhendoit que la Dame n'en valût pas la peine. Le Gondolier ſe donna au Diable, que c'étoit la plus belle perſonne de Veniſe. Enfin le Prince, touché des raiſons qu'il lui alleguoit, &

d'ailleurs peu accoutumé à ſe laiſſer beaucoup prier, lui ordonna de le conduire au rendez-vous.

Après bien des tours & détours, la Gondole s'arrêta dans un Canal étroit. Les meſures étoient ſi bien priſes, que l'échelle fut appointée dans un moment. Le Prince la monta, & étant entré par la fenêtre, il ſe ſentit prendre par la main, & entendit quelqu'un qui lui dit: „ Ne craignez rien, beau Cava„ lier: vous êtes ici en ſureté. „ Suivez moi; je vais vous ren„ dre heureux. „ Il reconnut que c'étoit une Femme qui lui parloit. Elle le fit paſſer par pluſieurs chambres où il n'y avoit point de lumiere; mais enfin il arriva à une porte, qui lui ſervit d'entrée dans un grand & magnifique ſallon fort éclairé. Il traverſa enſuite une chambre ſuperbement meublée, & enfin il parvint à un cabinet, qui ne le cedoit point en magnificence au reſte de l'a-

par-

partement. Sa Conductrice lui dit, qu'elle le prioit de trouver bon qu'elle le laissât quelques momens seul, pour aller avertir sa Maitresse. Elle le quitta; & un instant après, il vit arriver une Dame, dont la beauté, le maintien noble, & l'extraordinaire magnificence, le frapperent. Il se crut au tems des Fées. „ Il „ est impossible, (se disoit-il) que „ ceci ne soit une personne de „ naissance: son air est trop no- „ ble, & trop d'éclat l'environ- „ ne.„ Il la salua respectueusement. La Dame le prenant par la main, & le conduisant vers un Sopha, l'invita à s'y asseoir. „ Ce „ que je fais pour vous, (luidit-el- „ le en baissant modestement les „ yeux) vous déclare assez mes „ sentimens: épargnez-moi donc „ l'aveu d'une passion, que je „ combats vainement depuis un „ mois; & ayez pitié d'une mal- „ heureuse, qui meurt de honte

„ de ce qu'elle fait, mais qui ſe-
„ roit morte ſi elle s'étoit refuſé
„ plus longtems le plaiſir de vous
„ entretenir.„ Le Prince lui prenant la main, la baiſa avec transport,& l'ayant remerciée des bontés qu'elle lui témoignoit, il lui dit qu'il compteroit cette nuit pour la plus belle de ſa vie, & qu'il croyoit être le plus heureux des hommes.

Il le penſoit dans ce moment, tout comme il le diſoit: la Belle inconnue lui ayant fait oublier Madame de *Mocenigo*, elle lui paroiſſoit charmante. Il ne comprenoit pas comment elle avoit pu être cachée pour lui depuis trois mois qu'il étoit à Veniſe, ni comment il étoit aſſez heureux pour qu'elle eût pris des ſentimens pour lui.La Dame lui expliqua ces myſteres. Elle lui fit un abregé de ſa vie. Elle lui dit „ que ſes
„ Parens l'avoient mariée fort
„ jeune, & contre ſon gré, au No-
„ ble

„ ble N .... qui étoit un Vieillard
„ ſuranné, qui l'avoit tenue dans
„ la contrainte & la gêne pendant
„ ſix ans; qu'enfin il étoit mort
„ depuis deux mois, & l'avoit
„ laiſſée maitreſſe d'un très gros
„ bien; mais ce qu'elle eſtimoit
„ plus que toutes les richeſſes, é-
„ toit qu'elle ſe voyoit maitreſſe
„ auſſi d'elle-même. Que l'uſage
„ qui interdiſoit aux Veuves de
„ paroître en public les trois pre-
„ miers mois de leur Veuvage, l'
„ avoit obligée de garder la mai-
„ ſon; qu'ainſi elle n'avoit pu ſe
„ trouver dans les Aſſemblées. Je
„ ne ſors, (diſoit-elle) que pour
„ aller à l'Egliſe. C'eſt là que je
„ vous ai vu pour la premiere
„ fois, il y a un mois. Depuis
„ ce tems-là, votre image eſt
„ ſans ceſſe préſente à mes yeux.
„ Je n'ai pu me refuſer le plaiſir
„ de vous voir, & je me ſuis dé-
„ terminée à vous écrire, pour
„ vous prier de m'accorder cet-

„ te ſatisfaction. Au reſte, par-
„ donnez-moi (continua-t-elle)
„ les précautions dont je me ſuis
„ ſervie pour vous introduire
„ chez moi. J'ai prétendu vous ca-
„ cher mon nom, & même ma
„ demeure, juſqu'à ce que je fuſ-
„ ſe aſſurée que ma perſonne ne
„ vous ſeroit pas desagréable. Je
„ vois que je ſuis aſſez heureuſe
„ pour oſer me flater de quelque
„ retour de votre part : ainſi tou-
„ tes ces précautions ne ſeront
„ plus néceſſaires, & vous ſerez
„ le maitre de venir ici toutes les
„ fois que vous le jugerez à pro-
„ pos.„ Le Prince remercia la belle Veuve, de tout ce qu'il y avoit d'obligeant pour lui dans ce qu'elle venoit de dire ; il lui jura qu'il y étoit très ſenſible, & qu'il l'aimeroit éternellement. La Veuve le crut, parce qu'on croit aiſément ce qu'on ſouhaite ; & le Prince ſut profiter de ſa crédulité. Il refuſa de s'en aller, lorsque la Con-

Confidente vint l'avertir que ſes Gondoliers l'attendoient, & ſupplia la belle Veuve de trouver bon qu'il remplît la place du Défunt. Elle fit d'abord quelque difficulté: mais ſon Amour l'emportant ſur ſa Raiſon & ſur ſa Vertu, elle y conſentit. La Vieille renvoya les Gondoliers, & leur dit de ne point revenir. Cette précaution ne fut point inutile; nos deux Amans trouverent tant de charmes à s'entretenir, qu'ils demeurerent trois jours enſemble. La Vieille leur portoit à manger, & le linge du Défunt ſervoit au Prince.

Tandis qu'il s'abandonnoit au plaiſir, ſes Gens étoient d'une inquiétude mortelle ſur ce qu'il étoit devenu. Mr. de *Fitztuhm* vouloit faire arrêter les Gondoliers, pour ſavoir d'eux où ils l'avoient conduit. Le premier Gondolier, qui avoit fait le Mercure, lui dit qu'il ne devoit pas être inquiet du ſort du Prince, qu'il étoit en bon

lieu. Il offrit de demeurer prisonnier dans le Palais, & consentit qu'on le livrât à la Justice, si le Prince ne paroissoit pas le même soir. C'étoit le lendemain du jour qu'il avoit disparu. Mr. de *Fitztuhm* le prit au mot. D'abord, le Gondolier ne fit que rire, chanter, & boire: mais lorsqu'il vit que ce jour s'étoit passé sans que le Prince fût de retour, il se troubla au point de perdre presque la Raison. Il s'écrioit sans cesse, *Io sono ingannato, Io sono tradito,* Je suis trompé, je suis trahi! Enfin, heureusement pour lui, dans le tems que Mr. de *Fitztuhm* pensoit sérieusement à le faire arrêter, le Prince parut. Le Gondolier en fut si transporté de joye, que ne se possedant pas, il sauta au cou du Prince & l'étouffoit de ses caresses. Le Prince lui fit donner dix Sequins, qui furent pour lui un puissant lénitif contre l'inquiétude que lui avoit causé son absence.

Le

Le Prince vit depuis publiquement la Veuve. Tout Veniſe fut informé de ſa paſſion pour elle Me. de *Mocenigo* fut charmée de voir qu'il eût pris des engagemens ailleurs. Elle le plaiſantoit quelquefois ſur ſon inconſtance. Le Prince lui diſoit, qu'il n'étoit pas ſi volage qu'elle le penſoit; qu'il l'adoroit toujours, & qu'il ne voyoit la Veuve que comme une Confidente à qui il épanchoit ſon cœur de tous les ſentimens qu'il avoit pour elle. „ Je conſens, Prince, „ (répondit Madame de *Mocenigo*) „ que vous m'aimiez toute votre „ vie de la maniere que vous faites, pourvu que vous vous contentiez de faire connoître votre „ paſſion à votre Confidente.

Cependant le Prince aimoit tout de bon la Veuve, & il s'en croyoit aimé. Mais que les Femmes ſont impénétrables! Tandis qu'elle témoignoit au Prince l'amour le plus vif & le plus tendre, elle

le le trompoit. Un jour, le Prince alla chez elle à une heure qu'il n'avoit point accoutumé d'y aller. Les Domeſtiques, qui le regardoient comme le Maitre de la maiſon, ne l'annoncerent pas; de ſorte qu'il monta droit à l'apartement de la Veuve. Il rencontra ſur l'escalier la vieille Femme de chambre, qui interdite de le voir, le pria de ne point entrer dans la chambre de ſa Maitreſſe, parce que ſe ſentant incommodée, elle repoſoit. Le trouble de la Vieille fut un indice pour le Prince, de l'infidelité de la Veuve; il ſe hâta de la ſurprendre. Mais quel ſpectacle pour lui! il la trouva entre les bras d'un Moine Dominicain. Les deux Amans étoient ſi occupés, que le Prince étoit près d'eux avant qu'ils s'apperçuſſent qu'il fût entré. La Veuve le vit la premiere: elle fit un grand cri, qui joint aux efforts qu'elle fit pour ſe débaraſſer

ser du Moine, le fit tomber à bas d'un lit de repos sur lequel ils étoient couchés. La Dame en se levant eut le malheur de s'embarasser un pied dans sa robe, & de tomber par dessus le Moine. Cet accident augmenta leur embaras. Pendant qu'ils étoient occupés à se relever, le Prince accabloit la Veuve de reproches. Le Moine, content d'attraper son chapeau & son manteau, sortit en tenant des deux mains ses chausses. Le Prince le suivit, & le régala de quelques coups de canne. Le Moine lui crioit, *qu'il étoit Prêtre, & qu'il seroit excommunié s'il le battoit.* Plus il crioit, plus le Prince frappoit. Le pauvre Béat ne trouvant point de Gondole où se jetter, & saisi de frayeur, sauta dans le Canal, où il se seroit infailliblement noyé, si un des Domestiques de la Dame ne l'eût secouru.

Par cette Scène, digne du Théatre Italien, finit le commerce

merce du Prince avec la Veuve. Elle eut tant de honte & de confuſion de ſon Avanture, que peu de jours après elle ſe retira dans un Couvent, d'où elle n'eſt plus ſortie depuis. Elle y a vêcu en odeur de ſainteté, & y eſt morte il y a peu d'années.

Le Prince, dans le chagrin que lui cauſoit l'infidelité de ſa Maitreſſe, fit connoiſſance avec la *Trompettina*, célèbre Courtiſane. Il ſoupoit ordinairement chez elle, avec tout ce qu'il y avoit de brillante Jeuneſſe à Veniſe. On y pouſſoit la débauche auſſi loin qu'elle pouvoit aller. Ces Jeunes-gens en furent tous incommodés; lui ſeul demeura d'une ſanté inalterable. Mais quoiqu'il y fît, comme il le diſoit lui-même; le Don Quichotte en Galanterie, il n'eut aucune bonne fortune dans ces deux Villes. Il recevoit pluſieurs Billets qui lui indiquoient des rendez-vous; il y alloit: mais

il

il trouvoit que c'étoient des Courtiſanes, à qui deux doigts de rouge & de blanc cachoient le viſage, & qui n'en vouloient qu'à ſa bourſe.

Etant de retour à Veniſe, il donna pendant quelque tems dans la Bourgeoiſe. Son fidele Gondolier lui fut d'un grand ſecours; c'étoit lui qui lui ménageoit toutes ſes bonnes fortunes. Un jour cet Homme lui porta un Billet: il étoit véritablement écrit en ſtile de Clelie. On y prioit le Prince de venir au ſecours d'une infortunée, qui ſe mouroit d'amour pour lui. La perſonne lui marquoit, „ qu'on „ ne deſiroit de lui parler, que „ pour lui dire qu'on l'adoroit; „ que c'étoit l'unique foibleſſe dont „ étoit capable celle qui l'atten„ doit, ſi tant eſt qu'on pût appel„ ler foibleſſe d'adorer un Dieu.„ Le ſtile romanesque de ce Billet donna la curioſité au Prince de connoitre celle qui l'avoit écrit.

Il répondit, qu'il ſe rendroit au Lieu marqué. Il apprit de ſon Gondolier, que c'étoit la Femme d'un Marchand nommé *Mathei*, qui l'attendoit; qu'elle demeuroit dans la rue des Merciers, & qu'il n'y avoit point de fenêtre pour cette fois à eſcalader. La Belle étoit convenue avec le Gondolier, que la porte de ſa maiſon ſeroit ouverte, & qu'elle y recevroit Son Alteſſe. Mais toutes ces meſures manquerent. Le Signor *Mathei*, qui avoit dû aller à Padoue, avoit été retenu par quelque affaire à Veniſe: de ſorte que la porte de la maiſon ſe trouva fermée. La Signora *Mathei* étoit à une fenêtre: elle fit de grandes excuſes au Prince, de ce qu'elle ne pouvoit tenir ſa promeſſe; & promit que dès que ſon Mari ſeroit parti, elle le feroit ſavoir à Son Alteſſe. Le Prince fut obligé de s'en retourner, bien mortifié de s'être donné inutilement tant de peines.

Quel-

Quelques jours se passerent, sans qu'il entendît parler de Madame *Mathei*. Un matin étant encore dans son lit, on lui annonça une Femme, qui ne vouloit pas dire son nom, & qui avoit le visage couvert d'une coiffe. Il donna ordre qu'on la fît entrer, & dit à ses Gens de le laisser seul avec elle. L'Inconnue étant entrée, le Prince lui fit des excuses de ce qu'il la recevoit si librement; il la pria de s'asseoir, & de lui dire en quoi il pourroit lui être utile. La Dame s'étant assise, se mit à soupirer; puis elle dit d'une voix basse: „ Votre Alteſſe s'eſt donné la peine de venir chez moi, „ il y a quelques jours; je n'ai „ pu avoir l'honneur de la recevoir: je viens lui en faire mes „ excuſes, & reparer, s'il ſe peut, „ cette incivilité. „ A ce compliment, le Prince reconnut Madame *Mathei*. Il lui témoigna ſa ſatisfaction & ſa reconnoiſſance

de la faveur qu'elle lui faiſoit, & la pria d'ôter ſes coiffes, & de ne lui point refuſer le plaiſir de la voir. Mais il fut bien ſurpris lorsque Madame *Mathei* lui dit, que rien au monde ne l'obligeroit d'ôter ſes coiffes; qu'il n'étoit pas de la bienſéance de paroître à viſage découvert, dans la chambre d'un homme qui étoit au lit; qu'il la verroit chez elle après qu'elle ſeroit convaincue qu'il l'aimoit, mais qu'il falloit plus d'un jour pour cela. Le Prince eut beau la prier, il n'en put tirer d'autre réponſe. Elle demeura deux heures avec lui, à lui citer des paſſages du *Taſſe*; & le quitta enfin, après être convenue que le Prince iroit chez elle la nuit ſuivante.

Il la trouva le viſage voilé, de même qu'elle avoit été chez lui. Elle le conduiſit dans une ſalle baſſe, ornée de beaux Tableaux, où il y avoit une collation ſervie avec

avec beaucoup de propreté. La Signora *Mathei* témoigna une grande joye de le voir: elle lui récita un Sonnet, qu'elle disoit avoir fait pour lui. Mais le Prince ne put obtenir de lui faire ôter son voile. Cette maniere de faire l'amour n'étant pas de son goût, & soupçonnant que cette obstination de la Belle à se cacher renfermoit quelque mystere, qui n'étoit peut-être point à l'avantage de la Signora *Mathei*, il conçut une froideur, dont elle s'apperçut. Elle en frémit: „ Je le vois „ bien, (dit-elle d'une voix lan„ guissante) il faut ceder à vos „ volontés. Eh bien, regardez„ moi, (continua-t-elle en levant „ ses coiffes) & décidez main„ tenant de ma vie où de ma „ mort. „ Le Prince fut surpris de la beauté de la Signora *Mathei*, & ne cacha point son étonnement. Elle vit avec plaisir l'effet de ses charmes, & n'étant

plus maitreſſe d'elle-même, elle ſe jetta au cou du Prince, & l'appella ſon *Caro*, ſon *Angelo*; enfin elle finit le Roman bien plutôt qu'elle ne ſe l'étoit propoſé, & que le Prince ne l'avoit eſperé.

Il continua de la voir pendant deux mois que le Mari demeura en Terre-ferme: mais les difficultés qu'il trouva dans la ſuite, & ſon inconſtance naturelle, le porterent à renoncer à ce commerce, & à ſacrifier la Signora *Mathei* à une Religieuſe du Couvent de . . . . . où l'on ne reçoit que des Filles de Nobles, qui jouïſſent de très grandes libertés. Le Prince ſe vit réduit à faire l'amour dans les règles: cette Dame lui fit parcourir toute la Carte de *Tendre*, avant que de le conduire à la Capitale *Jouïſſance*. Pendant le cours de cette intrigue, il paſſoit des journées entieres dans l'Egliſe de . . . . . à la porte du Parloir. Tout Veniſe le crut dès-lors Catholi-

tholique, & les Moines parloient de ſa converſion comme d'une choſe averée, & miraculeuſe. Les Dévots admiroient la bonté de la Providence, d'avoir ainſi ramené au giron de l'Egliſe une Brebis égarée. Peu s'en falloit qu'ils ne déclaraſſent la Religieuſe Sainte. Les gens du Monde, qui ne penſoient pas comme le Vulgaire, ſurent à quoi s'en tenir. Le Prince ſe mettoit peu en peine de ce qu'on diſoit; il pourſuivoit ſon chemin, & ne penſoit qu'à ſatisfaire ſon panchant pour le plaiſir. Il paſſa ainſi dix-huit mois à Veniſe, aimé, eſtimé, & reſpecté de tout le monde. L'excès de la Galanterie n'y eſt point regardé comme un vice, & on l'excuſoit de plus dans le Prince, à cauſe de ſa jeûneſſe.

Il partit enfin de cette Ville, pour faire le tour de l'Italie. La premiere Ville où il fit quelque ſéjour, fut Bologne. La No-

bleſſe, qui eſt toujours empreſſée à faire civilité aux Etrangers, lui fit des honneurs extraordinaires. Le Légat, qui étoit le Cardinal *Buoncompagno*, * lui donna une Féte ſuperbe. Mais malgré toutes ces civilités, le Prince ſéjourna peu à Bologne. Il ſe rendit à Florence, où il vit le Grand-Duc *Cosme* III, & lia une étroite amitié avec le Grand-Prince, qui avoit épouſé la Sœur des défunts Electeurs de Baviere & de Cologne. Le Prince fut charmé de voir cette Princeſſe : elle étoit l'ornement de la Cour de Toſcane, & ſa politeſſe, ſa douceur & ſa modeſtie la rendoient l'admiration de l'Italie.

Elle

* Ce Cardinal étoit Oncle du Cardinal *Buoncompagno* Archevêque de Bologne, entre les mains duquel le Prince Electoral de Saxe, aujourd'hui Electeur & qui vient d'être couronné Roi de Pologne, a fait ſa profeſſion de Foi de la Religion Catholique.

Elle aimoit les plaiſirs & la magnificence : ſon Epoux & elle s'empreſſerent à procurer au Prince de Saxe tous les divertiſſemens où il pût faire paroitre ſon adreſſe, & où eux-mêmes puſſent faire éclater leur magnificence. On exécuta d'abord tout ce qui ſe pouvoit faire de plus grand pour des Balets, & des Comédies: mais le Grand-Duc trouva ces divertiſſemens trop particuliers, & il en voulut d'un plus grand éclat. Il réſolut de faire un Carouſel, où tout ce qu'il y avoit d'hommes de naiſſance à Florence ſeroient reçus, & dont le Peuple pourroit être ſpectateur. Le Prince, qui avoit peu de pareils dans ces ſortes d'Exercices, entra avec joye dans le deſſein du Grand-Duc, & il fut réſolu qu'il y auroit quatre Quadrilles, qui repréſenteroient les quatre Monarchies, dont le Prince de Saxe, le Grand-Prince, les Ducs

de *Mantoue*, & de *Guaſtalla*, ſeroient les Chefs: Qu'il y auroit quatre Maitres du Camp, pour donner les ordres; & que ceux des Chevaliers qui auroient le mieux fait, recevroient un Prix, dont la valeur ſeroit à la diſcretion des Juges: Que tous les Chevaliers, tant Florentins qu'Etrangers, ſeroient obligés de faire preuve de Nobleſſe devant un Officier d'Armes, ſans quoi ils ne ſeroient point reçus.

Les choſes étant ainſi règlées, tous les Princes & Seigneurs ne furent plus occupés que du ſoin d'ordonner ce qui leur étoit néceſſaire pour paroitre avec éclat, & de mêler dans leurs Chiffres, ou dans leurs Deviſes, quelque choſe de galant, qui eût rapport aux perſonnes qu'ils aimoient.

Enfin le jour du Carouſel arriva. Le Grand-Duc, le Cardinal de *Medicis* ſon Frere, & la Grande-Princeſſe, accompagnés des

Da-

Dames, ſe rendirent dans les Galleries & ſur les Echaffauts qui leur avoient été deſtinés. Les quatre Chefs parurent avec leurs Quadrilles au bout de la Lice, ſuivis d'une quantité de Chevaux & de Livrées, qui faiſoient le plus magnifique ſpectacle qui eût jamais paru à Florence. Le Prince de Saxe étoit à la tête des Perſans: il n'avoit point d'autres couleurs que le blanc & le bleu, qui étoient celles de la Grande-Princeſſe, à qui il vouloit faire honneur, n'ayant point fait de Maitreſſe à Florence.

Jamais on n'a fait voir tant d'adreſſe, que le Prince en fit paroître. Quoique le Grand-Prince fût le meilleur homme de cheval de toute l'Italie, on ne ſavoit à qui donner l'avantage. Le Prince avoit un agrément dans toutes ſes actions, qui faiſoit pancher en ſa faveur: toutes les Dames témoignoient de la joye, lorſqu'il

avoit heureuſement fourni ſa carriere. Il remporta les premiers Prix, & il les auroit tous remportés, s'il n'avoit craint de trop mortifier les autres Chevaliers.

Le Duc de *Mantoue*, qui ſe croyoit fort adroit, ſouffrit impatiemment les avantages que remportoit le Prince de Saxe; il lui échapa quelques paroles, qui firent connoître ſon chagrin. On les rapporta le lendemain aſſez imprudemment au Prince, qui penſa auſſi-tôt à en tirer raiſon. Il écrivit un Billet au Duc, par lequel il l'appelloit en duel, lui laiſſant le choix des Armes. *Roſe* *, Gentilhomme de la Chambre du Prince, fut le porteur de ce défi. Le Duc de Mantoue, qui ne prétendoit point s'immortaliſer par ſes actions de valeur, trembla à la lecture de ce Billet. Il dit à *Ro-*

* Il eſt mort Lieutenant-Général au ſervice de Saxe.

Roſe, „ qu'il ne comprenoit pas „ en quoi il avoit pu desobliger „ le Prince: qu'il lui demandoit „ pardon, & que plutôt que de „ ſe battre, il n'y avoit ſortes „ d'excuſes qu'il ne fût prêt de „ faire à Son Alteſſe. „ *Roſe* lui répondit, „ qu'il croyoit que ſon „ Maitre ſeroit content, ſi Son „ Alteſſe lui donnoit une décla- „ ration écrite de ſa main, par „ laquelle elle reconnoitroit, que „ le Séréniſſime Prince de Saxe „ l'avoit démandée en duel: mais „ que redoutant ſon courage, el- „ le n'avoit oſé entreprendre de „ ſe battre contre un ſi valeu- „ reux Prince. „ Le Duc de Mantoue embraſſa *Roſe*, & le remercia mille fois de lui avoir indiqué un moyen pour éviter de ſe battre. Il écrivit un Billet conforme à la minute que lui avoit fait *Roſe*, & après l'avoir ſigné, il y appoſa ſon cachet. Le Prince, en voyant ce Billet, leva les épau-

épaules: „ Eſt-il poſſible (dit-il „ à *Roſe*) qu'un Prince ſoit aſſez „ lâche pour donner une telle „ déclaration ! „ Cependant le Duc de Mantoue, appréhendant que le Prince ne fût point encore ſatisfait, prit ſecretement la poſte, & alla ſe renfermer dans la Capitale de ſes Etats.

Peu de jours après cette Avanture, le Prince quitta Florence, fort content des honneurs qu'il y avoit reçus. Comme il y avoit été défrayé par le Grand-Duc, il fit des préſens magnifiques aux Miniſtres & aux Officiers de ce Prince. Il ſéjourna quelques jours à Sienne, où il eût une Avanture qui fit honneur à ſa généroſité, & qui lui attira la vénération de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes-gens. Voici le fait.

Etant à Florence, un Abbé natif de Sienne lui avoit parlé d'une de ſes Parentes, comme de la plus belle Fille d'Italie, & lui avoit pro-

promis qu'à ſon paſſage à Sienne, il la lui feroit voir. Le Prince étant dans cette Ville, ſomma l'Abbé de tenir ſa parole. L'Abbé le conduiſit dès le même ſoir dans la grande Egliſe, où ſa Parente entendoit le Salut. Le Prince trouva la jeune Perſonne charmante, & il conjura l'Abbé de lui procurer un entretien particulier avec elle. L'officieux Eccléſiaſtique répondit, que ce qu'il deſiroit n'étoit pas tout à fait impoſſible à obtenir: mais qu'il en couteroit & bien des peines, & bien de l'argent. Le Prince dit, que quant à la peine, il lui en laiſſoit l'embaras; que quant à la dépenſe, il n'y auroit point de regret, & que pourvu qu'il parvînt à ſon but, il donneroit telle ſomme qu'on lui demanderoit. L'Abbé, muni d'un plein-pouvoir ſi ample, ſe mit en campagne; il alla chez la Mere de la jeune Fille, qu'il trouva beaucoup plus facile qu'il ne l'a-

l'avoit osé esperer. Cette Femme consentit à livrer sa Fille pour mille pistoles, qui lui seroient payées comptant.

La chose ainsi règlée, elle parla à sa Fille, qu'elle trouva très opposée à ses desirs. Outre l'horreur de la prostitution, la jeune Personne étoit arrêtée par l'amour qu'elle avoit pour un Jeune-homme qui lui avoit promis mariage, mais que sa Mere ne vouloit pas qu'elle épousât. Elle se jetta aux pieds de sa Mere, & la conjura de ne pas exiger d'elle une action qui la couvriroit de honte & d'infamie. La Mere, insensible à ses pleurs, lui dit que si elle ne lui obeïssoit pas, elle l'enfermeroit pour tout le tems de sa vie dans un Couvent. Cette menace fit trembler la Fille: mais son desespoir lui suggera un moyen de se garantir de la prostitution. Elle cacha son dessein à sa Mere, & feignant de se rendre à sa volonté, elle lui dit

que

que le Prince de Saxe pouvoit venir.

L'Abbé ayant été chargé de cette réponſe, introduiſit le Prince chez ſa Parente. La Mere lui fit un accueil tres favorable. La Fille tenoit les yeux baiſſés, & ne diſoit pas un mot. Ce froid accueil ne ſurprit point le Prince; il l'attribua à la préſence de la Mere, & aux derniers efforts d'une vertu mourante. Il bruloit d'impatience de ſe trouver ſeul avec elle: l'Abbé & la Mere l'y laiſſerent. Mais quelle ſurpriſe pour lui, lorsqu'il vit la jeune Perſonne toute en pleurs tomber à ſes genoux, les embraſſer, & d'une voix entrecoupée de ſanglots le conjurer d'avoir pitié d'une Fille de qualité, qu'une Mere inhumaine ſacrifioit à un vil interêt! „ Prince, je ſuis dans votre puiſ„ ſance, (lui dit-elle,) & je n'ai „ d'autre eſperance qu'en votre „ généroſité. Je l'implore, & je

„ la

„ la crois auſſi grande que votre „ naiſſance. Au nom de Dieu, „ n'abuſez point de la triſte ſitua- „ tion où me réduit ma Mere. „ Un torrent de larmes lui entre-coupoit la voix; elle ne put en dire davantage. Le Prince, touché de l'état où il voyoit cette belle Fille, la releva. „ Ne crai- „ gnez rien, Mademoiſelle, (lui „ dit-il en la relevant;) loin de „ vouloir abuſer de l'autorité „ que votre Mere m'a donnée ſur „ vous, je veux vous proteger „ contre cette Mere même. Di- „ tes-moi ſeulement ce qu'il faut „ que je faſſe. „

Un Criminel condamné à la mort, & à qui on annonce ſa grace, ne peut reſſentir plus de joye qu'en eut cette vertueuſe Fille. Elle ſe jetta de nouveau aux pieds du Prince: mais elle ne put proferer une ſeule parole; elle tenoit ſes genoux embraſſés, & ſembloit l'adorer comme ſon Ange Tutelaire.

laire. Le Prince la releva, & après lui avoir donné le tems de se remettre, il la pria de lui dire pourquoi, ne voulant point satisfaire ses desirs, elle avoit consenti à se trouver seule avec lui. Elle lui fit un détail de tout ce qui s'étoit passé entre sa Mere & elle, & ne lui déguisa pas que la crainte d'être privée d'un Amant qui lui étoit cher, l'avoit portée à consentir à la volonté de sa Mere. „ Je me suis flatée que ma misere „ vous toucheroit, Prince, (lui „ dit-elle;) & si je m'étois trom„ pée, voici (continua-t-elle en „ lui montrant un poignard) ce „ qui m'auroit garantie de l'infa„ mie: je me serois plongé ce „ poignard dans le sein. „

Le Prince fut étonné & charmé, de trouver tant de courage dans une personne qui n'avoit pas encore dix-sept ans. „ J'ad„ mire, Mademoiselle, (lui dit„ il) votre beauté, & je respecte

„votre Vertu. Je ſuis ravi d'ê„tre en état de contribuer à vo„tre bonheur. Oui, Mademoi„ſelle, je ſaurai obtenir de votre „Mere qu'elle conſente à vo„tre mariage avec celui à qui „vous avez promis votre foi; & „pour vous convaincre de mon „eſtime, trouvez bon que je vous „aſſure une Penſion annuelle de „mille écus, pour tout le tems „de votre vie." La jeune Demoiſelle reſſentit vivement ce généreux procedé, & aſſura le Prince, qu'elle & ſon Amant en auroient une éternelle reconnoiſſance. „Puiſſe le Ciel (lui dit-elle) „vous faire remplir avec gloire „la plus haute deſtinée!" Le Prince lui répondit, qu'il lui étoit obligé des vœux qu'elle faiſoit pour lui. Il la pria d'appeller ſa Mere, & de le laiſſer ſeul avec elle.

Cette Femme étant venue, il lui fit d'abord quelques reproches ſur la violence qu'elle avoit faite à

ſa

ſa Fille. Il lui dit enſuite, que ſi elle vouloit qu'il remplît les engagemens où il étoit entré avec elle pour le payement des mille piſtoles, elle devoit conſentir au mariage de ſa Fille. Et comme il la voyoit irréſolue: „Il faut que „vous conſentiez à ma demande, „(lui dit-il) ou vous devez vous „réſoudre d'être enfermée dans „un Couvent. C'eſt une faveur „que je demanderai au Grand-„Duc, & que je puis attendre „de l'amitié qu'il a pour moi. „Car, encore un coup, je ne „conſentirai point que votre Fil-„le demeure avec vous." Ce mot de Couvent effraya la Mere, comme il avoit épouvanté la Fille. Elle ſe rendit aux volontés du Prince. On envoya chercher le Jeune-homme, & un Notaire; le Contrat de mariage fut dreſſé & ſigné ſur l'heure même. Le Prince paya les mille piſtoles à la Mere, & aſſura la Penſion à la Fille.

Cette affaire ainſi terminée, le Prince partit pour Rome. Il arriva dans cette Capitale du Monde, dans un tems où la dévotion & la curioſité y attirent des Etrangers de tous côtés. *Antoine Pignatelli* occupoit alors la Chaire de S. Pierre, ſous le nom d'*Innocent XII.* Le Prince fut ſaluer ce Pape, & bien que ce fût ſous le nom de Comte de Misnie, le Pontife lui fit les mêmes honneurs que s'il avoit été Souverain. Il l'entretint longtems ſur ſes Voyages, ſur l'état de la Cour d'Eſpagne, & ſur la ſituation déplorable où ſe trouvoit la Religion Catholique en Saxe. Le S. Pere lui recommanda ceux de cette Communion, & le Prince lui promit de les proteger en tout ce qui dépendroit de lui. Le Pape, transporté de joye, l'embraſſa, & comme s'il eût été animé d'un eſprit de Prophetie: „ Dieu récompen-
„ ſera vos vertus (lui dit-il:) il
„ vous

„ vous fera rentrer dans le giron
„ de l'Egliſe, & vous remplirez un
„ jour les plus hautes deſtinées.„

Dans toutes les Cérémonies de la Semaine Sainte, le Pape eut l'attention de donner des ordres pour que le Prince fût avantageuſement placé. Il lui fit des préſens magnifiques, & il envoyoit tous les jours un *Cameriero d'honore* pour s'informer de l'état de ſa ſanté. Le jour de la Fête-Dieu, le Pape appercevant le Prince à une fenêtre du Palais *Occoramboni*, lui donna la Bénédiction du S. Sacrement. Tout Rome fut ſcandaliſé de cette action du S. Pere: *Paſquin* diſoit, *que le Pape étoit devenu Lutherien, & le Prince de Saxe Catholique.*

Les Cardinaux, à l'imitation du S. Pere, relâchant de leur morgue cérémonieuſe, s'empreſſoient à faire civilité au Prince. La Nobleſſe, imitant leur exemple, n'étoit pas moins occupée à lui procurer

des plaisirs. Chacun le régaloit à l'envi l'un de l'autre: c'étoient continuellement des parties à Frescati, Tivoli, & Albano.

De toutes les Maisons de Rome, il n'y en eut point qui fît plus d'honnêtetés au Prince, que celle de *Colonne:* aussi y alloit-il beaucoup plus qu'ailleurs. Madame la Connêtable * n'étoit pas une Beauté; mais elle avoit un air de majesté, & des charmes dans l'esprit, qui lui attiroient plus d'Adorateurs que celles à qui la Nature avoit donné plus d'attraits. Elle savoit mieux que personne conserver ses Amans; & sans accorder de préférence marquée à aucun, elle les amusoit tous d'égales esperances. Sa Maison étoit ouverte à tout ce qu'il y avoit de Personnes de distinction des deux Sexes. On s'y ressentoit encore de cet air de liberté que la Con-

* Elle étoit de la Maison *Pamphili.*

Connêtable *Marie Mancini* y avoit introduit. Il y avoit souvent Concert, on y jouoit gros jeu, & on y donnoit souvent des Fêtes auxquelles tout Rome participoit. Le Prince de Saxe y passoit ordinairement les soirées; il trouvoit un plaisir infini dans la conversation de la Connêtable, & cette Princesse n'admiroit pas moins la délicatesse de l'esprit du Prince. Elle congédioit ses Amans pour s'entretenir avec lui, elle s'ennuyoit par-tout où il n'étoit pas; & elle fut si peu maîtresse de cacher les sentimens qu'elle avoit pour lui, que le Connêtable s'en apperçut. Sa jalousie ne lui permit pas de consentir que sa Femme demeurât à Rome, tant que le Prince y seroit; il prétexta, que des affaires de conséquence l'appelloient dans le Royaume de Naples: il obligea la Connêtable de l'accompagner, & il fut s'enfoncer avec elle dans une de ses Terres.

Le Prince se consola aisément du départ de la Connétable: ses sentimens pour elle se bornoient à l'estime. Son cœur s'étoit déterminé en faveur de Madame *Monti*, qui étoit la Beauté de Rome. Le Prince lui adressa ses vœux; il fut écouté; on dit même que sa victoire ne lui fut pas pénible. Mais son amour pour cette Dame s'éteignit presque aussi promtement qu'il avoit pris naissance: le peu d'esprit de Madame *Monti* lui fit perdre sa Conquête.

Le cœur du Prince rendu à lui-même voltigea longtems d'une Beauté à l'autre; rien ne fut capable de le fixer. Il profita de cette trève que lui accordoit l'Amour, pour s'attacher à voir les Raretés anciennes & modernes dont Rome abonde. Il se forma alors ce goût admirable pour la Peinture & l'Architecture, cette connoissance des Antiquités, & ce discernement avec lequel il jugeoit

geoit de toutes les belles choſes.

Sa curioſité ſatisfaite, il partit pour Naples, & n'y demeura que le tems qu'il faut pour voir les Raretés d'une Ville, que ſa ſituation rend ſi ſinguliere & ſi renommée. Il s'embarqua pour la Sicile, & quoiqu'il fût parti avec un vent très favorable, il éprouva une tempête horrible. Elle dura cinq jours, & fit perdre conſeil & réſolution aux Matelots, & aux Paſſagers toute eſperance. Le Pilote ſe croyant ſans reſſource, accablé de laſſitude, ſaiſi d'effroi, avoit abandonné le timon, & laiſſoit aller le Vaiſſeau au gré des Vents. Le Prince voyant le deſordre qui regnoit dans l'Equipage, ſe ſaiſit du gouvernail; & faiſant la fonction de Pilote pendant un jour & une nuit, il eut le bonheur de ſauver le Bâtiment, & d'arriver à Palerme.

Il s'arrêta peu dans cette Capitale, & même dans toute la Sici-

le; mais il ne laissa pas d'en voir les principales Villes. Sa curiosité le porta même à se rendre au Mont Etna, funeste sepulture du Géant Typhée, & la Caverne où Vulcain tient sa Forge. Il fut ensuite à Messine, où il s'embarqua pour passer le Détroit, & vint débarquer à Reggio. Il traversa la Calabre, revit Naples, & revint enfin à Rome. Il y vit encore une ou deux fois le Pape, ensuite il partit pour Venise. Il fut bien aise de s'y retrouver, & l'on y fut charmé de le revoir. Il s'étoit proposé d'y faire quelque séjour: mais ayant appris que *Louis XIV* avoit déclaré la Guerre à l'Empereur *Léopold* & à l'Empire, il renonça aux plaisirs de Venise, & ne pensa qu'à acquérir de la gloire. Il se rendit à l'Armée du Rhin, & y signala cette valeur intrépide qu'il n'a jamais démentie, & que ses ennemis ont toujours admirée.

La

La Campagne étant finie, le deſſein du Prince étoit de retourner en Italie: mais l'Electrice ſa Mere * & l'Electeur ſon Frere le ſolliciterent ſi vivement de retourner en Saxe, qu'il ne put leur refuſer cette conſolation. Il prit ſa route par Nuremberg & Bareith, & fut arrêté dans cette derniere Ville par le Margrave de Brandebourg, qui lui fit une reception magnifique. Il vit dans cette Cour la Princeſſe *Eberhardine*, Fille du Margrave. La beauté de cette Princeſſe lui parut au deſſus de tout ce qu'il avoit vu dans ſes Voyages; il en devint plus amoureux qu'il ne l'avoit encore été d'aucune de ſes Maitreſſes; & réſolu de ne plus aimer ailleurs, il penſa à s'en aſſurer la poſſeſſion, qui lui parut la plus grande des félicités.

En effet, la Princeſſe de Bareith étoit

* *Anne-Sophie*, Fille de *Frederic II.* Roi de Dannemarc.

étoit de ces perſonnes qu'on ne peut regarder ſans admiration. La blancheur de ſon teint, & ſes cheveux blonds, lui donnoient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle. Tous ſes traits étoient réguliers, & ſon viſage & ſa perſonne étoient pleins de graces & de charmes. Elle avoit une modeſtie & une douceur dans l'eſprit, qui rendoient ſon commerce agréable. On ne pouvoit lui reprocher que d'être trop ſérieuſe, pour une perſonne qui n'avoit point encore atteint l'âge de quinze ans.

Le Prince de Saxe s'étudia à lui plaire, & lorſqu'il crut que ſes ſoins ne lui étoient pas desagréables, il lui offrit ſa main. La Princeſſe lui répondit, qu'elle dépendoit d'un Pere & d'une Mere, & qu'elle ne feroit point de choix ſans leur aveu : mais qu'elle recevroit d'eux l'Epoux qu'ils lui préſenteroient. Le Prince s'adreſſa donc

donc au Margrave, & lui demanda la Princeſſe en mariage. Elle lui fut accordée; les fiançailles ſe firent; & peu de tems après, le mariage fut célébré avec toute la magnificence & toutes les cérémonies qui ſe pouvoient faire dans une pareille occaſion.

Le Prince amena ſon Epouſe à Dreſde, où ils furent reçus par l'Electrice Mere & par l'Electeur, avec toutes les marques de la plus vive tendreſſe. Ce ne furent pendant pluſieurs mois, que Fêtes & réjouïſſances. Les Saxons, qui aimoient beaucoup plus le Prince que l'Electeur, s'efforçoient de lui donner des marques de leur affection, & du plaiſir que leur cauſoit ſon retour.

Toutes ces réjouïſſances publiques ſe changerent bien-tôt en triſteſſe. Mademoiſelle de *Neitſch*, que l'Electeur aimoit toûjours avec une paſſion qui n'a point eu d'exemple, prit la Petite-Vérole,

mourut. L'Electeur en fut dans un desespoir que rien ne put calmer. On ne pouvoit l'arracher d'auprès du corps de la défunte; il la tenoit embrassée, lui disoit mille choses passionnées, & appelloit la mort pour le délivrer d'une vie qui lui étoit importune depuis que sa Maitresse n'étoit plus.

Tout le monde attribua le desespoir de l'Electeur à quelque cause surnaturelle; & comme les Tribunaux de Saxe ne sont point du sentiment du Parlement de Paris qui n'admet pas de Sorciers, ils ne douterent point que Mad^lle de *Neitsch* n'eût employé l'Art de la Magie pour se faire aimer. Le bruit courut alors, qu'on lui avoit trouvé sous le bras gauche un linge trempé dans du sang, & qui servoit d'envelope à un papier sur lequel il y avoit des Caracteres singuliers; & que lorsqu'on lui eut ôté ce papier, l'Electeur devint calme, & recouvra la Raison qu'il

sem-

ſembloit avoir perdue. Je ne ſai ſi tout ceci eſt véritable: mais il eſt certain que l'opiniâtreté de l'Electeur à ne pas vouloir quitter ſa Maitreſſe, fut cauſe que cinq jours après, il prit la Petite-Vérole, dont il mourut le ſeptieme jour. Il fut moins regretté de ſes Sujets, qu'il ne l'auroit été ſi tout autre que le Prince *Frederic - Auguſte* lui eût ſuccedé.

On peut juger en quel état étoit la Comteſſe de *Rochlitz*, Mere de Mademoiſelle de *Neitſch*. Le Prince ne permit point qu'elle vît l'Electeur pendant ſa maladie, & lui envoya demander les Cachets de ce Prince, & les Pierreries qu'elle avoit en garde. Elle demanda ſi l'Electeur étoit mort, & comme on lui eut répondu que non: „ Je n'ai donc point encore „ de Maitre (répondit-elle;) & „ perſonne ne peut m'obliger à „ rendre ce que ſa confiance m'a „ mis entre les mains. " Si-tôt que

que *Jean-George* fut expiré, l'Electeur *Frederic-Auguſte* fit arrêter Madame de *Rochlitz*, & lui fit faire ſon procès. Elle ne fut pas aſſez malheureuſe pour ſurvivre à ſa Sentence, qui fut rendue le jour qu'elle mourut. Elle la condamnoit à être trainée ſur la claie, enſuite à être pendue, & ſon corps expoſé ſans ſepulture. Mais l'Electeur caſſa cette Sentence, & permit à ſes Parens de l'enterrer. Il dit qu'il ne vouloit point commencer ſon Regne par faire un affront ſi ſanglant à une Famille de qualité.

L'avenement de *Frederic-Auguſte* à l'Electorat fit entierement changer de face toute la Cour de Saxe. Ce Prince donna le Commandement de l'Armée au Feldt-Maréchal de *Schöning*; les Finances avec les Sceaux à Mr. de *Beichling*; il nomma Mr. de *Hauchwitz* Grand-Maréchal; il congédia les Miniſtres de ſon Frere, & ne conſerva

ſerva que ceux qui avoient ſervi l'Electeur ſon Pere.

Les obſeques de l'Electeur ſe firent avec une pompe extraordinaire, & ſon Corps fut porté à *Torgau*, Sépulture ordinaire des Electeurs de Saxe. *Frederic-Auguſte* aſſiſta à toutes les Cérémonies du Deuil, & parut plus ſenſible à la perte de ſon Frere, que ne le ſont ordinairement ceux que le droit d'héritage fait parvenir à la Suprême Puiſſance.

Le nouvel Electeur vivoit parfaitement uni avec l'Electrice ſa Femme; il en étoit adoré, il n'aimoit qu'elle; & cette Princeſſe ſe croyoit la plus heureuſe du monde. Les Courtiſans ne doutoient point qu'elle n'eût enfin fixé pour jamais l'inconſtant *Auguſte*, & ce Prince lui-même croyoit avoir renoncé à la Galanterie. L'événement fit voir qu'ils ſe trompoient, & que ſon cœur n'étoit point fait pour la conſtance.

L'Electrice-Mere, qui avoit le titre d'*Alteſſe Royale* pour être Fille de *Frederic III* Roi de Danemarc, avoit parmi ſes Filles-d'honneur, une jeune Perſonne nommée Mademoiſelle de *Keſſel*. Cette Demoiſelle fut celle qui fit enfraindre au jeune Electeur le ſerment de fidelité qu'il avoit fait à ſa Femme. Ce fut la Chanceliere *Frieſe* qui fit naitre cette nouvelle paſſion, en inſpirant à l'Electeur la curioſité de connoitre Mademoiſelle de *Keſſel*, par le bien qu'elle lui dit de ſon eſprit & de ſon mérite: ce que cette Dame, bonne & vertueuſe, faiſoit par un principe de charité, pour lui procurer une penſion, Mademoiſelle de *Keſſel* étant née ſans bien, & ne pouvant ſe ſoutenir à la Cour avec les apointemens de Fille-d'honneur. Il eſt vrai qu'elle avoit déja plu à l'Electeur, mais il ne lui avoit jamais parlé.

Un jour qu'il alloit voir l'Electrice

trice ſa Mere, il s'arrêta dans l'Antichambre avec Mademoiſelle de *Keſſel*, & lui parla longtems. Il fut ſi charmé de ſon eſprit, que dès ce moment il en devint amoureux. Il ne fut qu'un moment avec l'Electrice. Il y retourna le jour ſuivant, & un mois de ſuite; ce qui fit croire aux Courtiſans qu'il conſultoit ſa Mere ſur les affaires les plus importantes. Pendant tout ce tems-là, il ne put parler que rarement à ſa Belle. Cette vertueuſe Fille s'étoit apperçue de l'amour qu'il avoit pour elle, & comme elle ne ſe ſentoit point de penchant pour y répondre, elle l'évitoit avec ſoin. L'Electeur, qui n'aimoit pas à perdre ſon tems, lui écrivit ce Billet.

BILLET.

Quelque attention que j'aye pour les recommandations de Madame de Frieſe, *je vous prie de ne leur point attribuer les deux-mille écus de pen-*

sion dont je vous envoye ci-joint le Brévet: c'eſt à vous-même que vous devez ce témoignage de mon estime. Je vous prie d'être perſuadée que ce n'eſt pas l'unique bien que je veux vous faire. Ne me fuyez donc plus comme vous faites, & ne me refuſez pas le doux plaiſir de vous entretenir. Peut-être, lorsque vous me connoitrez, ne me refuſerez-vous point votre eſtime, dont l'acquiſition peut faire ſeule mon bonheur.

Mademoiſelle de *Keſſel* ne crut pas devoir répondre à ce Billet. Elle chargea *Fitztuhm* qui en étoit le porteur, de dire à l'Electeur, qu'elle étoit pénétrée de la plus vive reconnoiſſance, & qu'elle ne manqueroit point de le remercier de l'excès de ſes bontés. *Fitztuhm* la pria vainement de lui donner un mot d'écrit; elle s'en défendit en diſant, qu'il lui ſembloit qu'il ſeroit plus reſpectueux de remercier de bouche l'Electeur.

Dès

Dès le même ſoir, ce Prince étant venu à ſon ordinaire chez l'Electrice ſa Mere, Mademoiſelle de *Keſſel* alla au-devant de lui. „ Votre Alteſſe Electorale m'a „ donné une ſi grande preuve de „ ſa magnanimité, (lui dit-elle) „ que je ne ſai de quels termes „ me ſervir pour lui exprimer ma „ reconnoiſſance. Souffrez, Mon„ ſeigneur, que je la renferme „ dans un ſilence reſpectueux, & „ que je me contente de faire des „ vœux pour que vous faſſiez en„ core longues années l'admira„ tion de ceux qui vous appro„ chent, & les délices de vos Su„ jets. . . . Ce que j'ai fait pour „ vous eſt ſi peu de choſe, Ma„ demoiſelle, (répondit l'Elec„ teur) que vous ne devez pas „ m'en tenir compte. Je vous „ prie de l'accepter, comme ve„ nant d'un Homme qui rend juſ„ tice à tout ce que vous valez, „ & qui ne fait cas de la Suprê-

„ me Puiſſance, que parce qu'elle „ le met en état de vous faire du „ bien.„ L'Electrice ayant paru dans ce moment, l'Electeur ne put continuer une converſation, où il alloit faire connoitre les ſentimens de ſon cœur.

Il fut deux jours, ſans pouvoir trouver le moment favorable pour lui dire quelque choſe de particulier. Il la voyoit chez l'Electrice ſa Mere, & plus il la regardoit, plus il en devenoit amoureux. Ces deux jours lui parurent un ſiecle. L'impatience où il étoit, lui fit conſulter Mr. de *Beichling*, (qui avoit pour-lors toute ſa confiance) ſur les moyens de pouvoir entretenir ſeul à ſeul la perſonne pour qui il avoit conçu tant de tendreſſe. *Beichling* ravi de la confiance que l'Electeur lui témoignoit, fit tant de perquiſitions, qu'il apprit que Mademoiſelle de *Keſſel* devoit aller pour quelques jours à une Maiſon de campagne que Madame de

de *Frieſe* avoit à deux milles de Dresde. L'Electeur alla à la Chaſſe dans une Forêt qui joignoit la Terre de Madame de *Frieſe*, il feignit de s'y perdre avec *Beichling*, & ſe trouva inſenſiblement proche de la Maiſon où étoit Madame de *Frieſe* avec Mademoiſelle de *Keſſel*; & comme ſi le hazard eût voulu le favoriſer, il rencontra ſa Belle qui ſe promenoit dans une longue Avenue. Il mit pied à terre auſſi-tôt qu'il la vit, & ayant attaché ſon cheval à un arbre, il la ſalua, & lui demanda galamment, ſi elle n'appréhendoit pas que quelque Chevalier épris de ſon mérite, ne vînt l'enlever. Elle lui répondit, que ces ſortes d'Avantures n'étoient point à craindre pour elle; & ſur-tout en Saxe, ſous le Regne d'un Prince dont les Sujets, à l'imitation de leur Souverain, étoient ennemis des violences. Plus l'Electeur l'écoutoit, plus il aimoit à l'entendre. Il

s'informa des nouvelles de Madame de *Frieſe*, & ſut qu'elle étoit ſeule.

Comme ils approchoient de la Maiſon, Madame de *Frieſe*, qui regardoit par les fenêtres de ſon Cabinet, ne reſta pas médiocrement ſurpriſe d'appercevoir Mademoiſelle de *Keſſel* avec l'Electeur. Elle courut au-devant d'eux, & ſupplia l'Electeur d'entrer dans ſa Maiſon. Ce Prince eut une converſation avec ſa Belle, tandis que *Beichling* entretenoit Madame de *Frieſe*, ou qu'elle donnoit des ordres pour une collation qu'elle vouloit donner à l'Electeur. Les regards de Mademoiſelle de *Keſſel* le ſatisfirent plus que ſes paroles, parce qu'elle accompagna tous ſes diſcours de tant de modeſtie, que l'Electeur ne put s'empêcher de lui reprocher ſon peu de ſenſibilité. Elle ne ſe défendit de ce reproche, que ſur l'eſtime qu'elle avoit pour Son Alteſſe Elec-

lectorale. „ Ah! (s'écria l'Elec-
„ teur) votre eſtime me flateroit,
„ ſi j'étois auſſi indifferent que
„ vous. C'eſt à votre cœur, Ma-
„ demoiſelle, que j'en veux; &
„ tant que vous m'en refuſerez la
„ tendreſſe, je me croirai mal-
„ heureux. Eh quoi! eſt-ce vous
„ offenſer, adorable *Keſſel*, que de
„ vous dire que votre mérite me
„ force à ne plus vivre que pour
„ vous; & que ſi vous voulez,
„ vous trouverez en m'aimant, un
„ Amant ſincere, & un Souve-
„ rain ſoumis & reſpectueux? . . . .
„ Ah! Monſeigneur, (dit Made-
„ moiſelle de *Keſſel*) je ne ſaurois
„ me flater que Votre Alteſſe E-
„ lectorale parle ſérieuſement. . . .
„ Oui, je vous le jure, (reprit
„ l'Electeur en ſe laiſſant tomber
„ à ſes genoux;) mes paroles vous
„ expriment les vrais ſentimens
„ de mon cœur. „ Mademoiſelle
de *Keſſel* le relevant: „ Au nom
„ de Dieu, Monſeigneur, levez-

„ vous (lui dit-elle:) que penſe-
„ roit Madame de *Frieſe*, ſi elle
„ vous trouvoit à mes pieds?...
„ Elle penſeroit que je vous ado-
„ re, (reprit l'Electeur,) & je lui
„ ferois peut-être plus de pitié que
„ je ne vous en fais.... Helas!
„ Monſeigneur, (répondit-elle en
„ rougiſſant) que Votre Alteſſe
„ Electorale eſt injuſte! Si vous
„ pouviez lire dans mon cœur,
„ vous le verriez touché de la plus
„ vive reconnoiſſance &.....

Madame de *Frieſe* étant entrée dans ce moment, l'Electeur prit la parole, & parla de choſes indifferentes. Comme il eut peur qu'elle ne s'apperçût trop du plaiſir qui le retenoit chez elle, il ſe fit un effort pour prendre congé des Dames; & lorsqu'il eut rejoint un gros de Courtiſans qui le cherchoient, il ne put s'empêcher de parler mille fois de Mademoiſelle de *Keſſel*, comme d'un Chef-d'œuvre parfait. Et en effet, ſans

être

être prévenu, on étoit obligé de convenir qu'elle étoit extrêmement aimable. Elle étoit grande, brune, elle avoit les yeux pleins d'éclat & de langueur, le teint admirable, & de l'eſprit infiniment, quoiqu'un peu mélancolique.

Trois jours après, Mademoiſelle de *Keſſel* étant revenue à la Cour, l'Electeur eut avec elle une converſation, dans laquelle il lui dit tout ce qu'un amour tendre & violent peut inſpirer à un homme qui a de l'eſprit & de la paſſion. La fierté de Mademoiſelle de *Keſſel* y ceda, elle avoua que ſon cœur étoit ſenſible. L'Electeur, transporté de joye, crut ne pouvoir aſſez payer un aveu qui faiſoit ſon bonheur. Dès qu'il l'eut quittée, il lui envoya des diamans pour la valeur de ſoixante-mille écus, pluſieurs pièces d'étoffe, & en un mot un trouſſeau des plus magnifiques. Cela lui valut cette faveur, qui met le com-

comble au bonheur des Amans.

Mademoiſelle de *Keſſel* le pria de cacher leur commerce, & lui avoua qu'elle craignoit le reſſentiment des Electrices. Il voulut la tirer d'auprès de ſa Mere: mais elle ne voulut pas. De ſorte qu'il falut ſe contraindre, & ſe voir à la dérobée; ce qui rendoit leurs plaiſirs plus piquans. Cependant la jeune Electrice, qui s'appercevoit que l'Electeur n'avoit plus pour elle les mêmes attentions, en eut un chagrin mortel. Elle le diſſimula longtems, ne ſachant à qui s'en prendre: mais un jour qu'on célébroit à la Cour l'Anniverſaire de la naiſſance de l'Electeur, elle vit entrer chez elle Mademoiſelle de *Keſſel* parée comme une Reine, & toute brillante de diamans. Elle ſe douta aiſément, que toute cette magnificence devoit venir de l'Electeur; & ne pouvant ſurmonter ſa jalouſie, elle lui demanda qui pouvoit

lui

lui avoir donné tout cela. Mademoiſelle de *Keſſel* fut fort déconcertée, & ne ſut que répondre. Son embaras fortifia les ſoupçons de l'Electrice. „ Je vois (dit-„ elle) d'où vous avez tiré toutes „ ces choſes: mais vous êtes bien „ effrontée, d'oſer paroître ainſi „ devant moi.„ Puis la laiſſant là, elle fut chez l'Electrice ſa Bellemere, & lui conta ſes doutes & ſes chagrins. Les deux Princeſſes réſolurent de chapitrer Mademoiſelle de *Keſſel*. Elles la firent venir, & après l'avoir forcée de leur avouer que l'Electeur l'aimoit, elles lui firent une mercuriale terrible, & l'Electrice-Mere la menaça de la faire enfermer dans une Maiſon de correction. La pauvre Fille ſe retira fondant en larmes, & le deſeſpoir dans le cœur. Dans cet état, elle rencontra l'Electeur, qui lui demanda avec empreſſement le ſujet de ſon affliction. Elle lui dit ſans façon, qu'elle venoit d'être

d'être maltraitée des Electrices. L'Electeur irrité entra chez les deux Princesses, & furieux comme un jeune Lion : „ Tout le mon-„ de cherche à m'outrager (leur „ dit-il :) mais je saurai faire re-„ specter celle que j'aime.„ Les Electrices, outrées de dépit, se mirent à pleurer ; la jeune sur-tout fut au desespoir. „ Eh quoi! „ Monsieur, (lui dit-elle fondant „ en larmes & le regardant ten-„ drement,) osez-vous me dire „ que vous aimez une autre que „ moi?„ L'Electeur la regarda avec une fierté qui approchoit bien du mépris. „ Vous avez bien du „ caquet, Madame, (lui dit-il.) „ Je ne sai qui vous l'inspire : „ mais on feroit bien mieux (con-„ tinua-t-il en regardant sa Mere) „ de se mêler d'autre chose.„ Il voulut sortir, en achevant ces paroles : mais la jeune Electrice l'arrêta, & se jettant à ses pieds : „ Ah ! Monsieur, (lui dit-elle) „ ren-

„ rendez-moi votre amitié, ou
„ donnez-moi la mort. Je vous ai-
„ me, & je vous aimerai toujours...
„ Ayez pitié de votre Femme, (dit
„ en même tems l'Electrice-Me-
„ re.) Vous condamniez tant l'a-
„ mour de feu votre Frere pour la
„ *Neitſch:* voudriez-vous l'imiter
„ en aimant la *Keſſel?*„ L'Electeur, ſenſible à ces reproches, releva l'Electrice, & l'embraſſant: „Oui,
„ Madame, je vous aime toujours,
„ & je ſuis au deſeſpoir de vous a-
„ voir cauſé du chagrin. Dites-moi
„ ce que je dois faire pour vous
„ ſatisfaire... Marier la *Keſſel* (re-
„ prit l'Electrice,) & l'éloigner
„ pour jamais de la Cour.... Eh
„ bien, il faut vous ſatisfaire,
„ (répondit l'Electeur tout inter-
„ dit.) Il n'y a qu'à lui cher-
„ cher un Mari, je n'en con-
„ nois point pour elle.„ L'Electrice-Mere dit qu'elle lui en trouveroit un. L'Electeur ne répondit point, & ſe retira dans ſa cham-
bre,

bre, les yeux baignés de pleurs.

Quelques momens après, ayant commandé ſes Caroſſes, il partit pour *Mauritzbourg*, ne prenant avec lui que *Beichling & Fitztuhm*, ſes deux Favoris. Avant que de partir, il écrivit à Mademoiſelle de *Keſſel*. Il lui demandoit pardon de ce qu'il la quittoit: il la conjuroit de ceder au tems, & d'accepter l'Epoux qui lui ſeroit offert par les Electrices. „ Il n'y a „ que ce moyen (lui marquoit-„ il) qui puiſſe vous garantir de „ la continuelle perſécution des „ Electrices.„ Mademoiſelle de *Keſſel* faillit à mourir de douleur, en liſant cette Lettre. „ Ah le trai-„ tre! ah le parjure (s'écrioit-„ elle.) Oui, je me marierai: „ mais ce ne ſera qu'à celui qui „ aura le courage d'enfoncer un „ poignard dans le cœur de l'In-„ fidele.„ En achevant ces mots, elle tomba évanouïe. Ses Femmes la firent revenir, à force de

ſoins

ſoins & de peines. Madame de *Frieſe* vint la voir, dans le tems qu'elle revenoit à elle. Cette officieuſe Dame la conſola le mieux qu'elle put: elle lui rappella ſe ſouvenir de ſa Vertu paſsée, la Religion, & ſa réputation. Mademoiſelle de *Keſſel* ſe rendit à ces raiſons, & ſi elle n'oublia pas l'outrage que lui faiſoit l'Electeur, elle gagna ſur elle de n'en point faire éclater de reſſentiment. Elle fit ſupplier l'Electrice-Mere, par Madame d'*Einſiedel* Dame-d'honneur de cette Princeſſe, de trouver bon qu'elle ſe retirât de la Cour. Elle obtint aiſément ſa demande. Madame de *Frieſe*, qui ne l'abandonna point dans ſa diſgrace, la retira chez elle.

Le lendemain, les Electrices lui firent propoſer divers partis. Mademoiſelle de *Keſſel* répondit, qu'elle n'avoit point de choix à faire, & qu'elle prendroit pour Epoux celui que l'Electeur lui nom-

meroit. Les Electrices fort embaraſsées députerent Mr. de *Milniz* vers ce Prince, & le firent prier de nommer le Mari de Mademoiſelle de *Keſſel:* mais l'Electeur répondit, qu'il ne feroit jamais ce choix; que les Electrices devoient être contentes de ce qu'il les laiſſoit faire; mais qu'elles lui feroient plaiſir de ne point violenter Mademoiſelle de *Keſſel.*

Les Princeſſes, très mal ſatisfaites de cette réponſe, ne ſavoient comment faire. Enfin l'Electrice-Mere alla chez Madame de *Frieſe,* & ayant fait venir Mademoiſelle de *Keſſel:* „ Vous ſa-
„ vez, Mademoiſelle, (lui dit-elle)
„ que je vous ai toujours diſtin-
„ guée du reſte de mes Filles, &
„ que je vous ai dit ſouvent que
„ je ne demandois pas mieux que
„ de vous bien établir. Vous
„ m'avez donné depuis, des ſu-
„ jets de mécontentement; je
„ veux bien les oublier: mais j'ex-
„ ige

„ ige de vous, que vous choisis-
„ siez un Epoux. Quel qu'il soit,
„ ne m'importe. Je vous ai fait
„ proposer divers bons partis;
„ vous les avez refusés: en con-
„ noissez-vous quelque autre? j'y
„ souscris. Mais parlez, Made-
„ moiselle, car je ne vous quitte
„ point, que vous ne m'ayez don-
„ né une réponse positive. Ne
„ vous flatez point de la protec-
„ tion de mon Fils; il vous quitte,
„ & cela sans retour. Croyez-moi,
„ faites voir à toute la Cour, que
„ si vous vous êtes écartée du
„ chemin de la Vertu, vous a-
„ vez su y rentrer. L'Electrice
„ ma Belle-fille, & moi, nous
„ vous rendrons notre estime, &
„ non contentes d'oublier tout
„ ce qui s'est passé, nous contri-
„ buerons même à la fortune de
„ celui que vous choisirez pour
„ Epoux. "

Mademoiselle de *Kessel*, qui étoit demeurée muette & comme pé-

trifiée pendant tout le tems que l'Electrice avoit parlé, prit enfin la parole, & dit d'une voix tremblante, qu'elle connoiſſoit ſi peu ceux qu'on lui offroit pour Mari, qu'elle ne ſavoit pour lequel ſe déterminer: que cependant, elle en choiſiroit un; mais qu'on lui donnât un mois pour prendre ſon parti. L'Electrice, qui apprehendoit d'offenſer l'Electeur, n'oſa la refuſer. „ Je vous accorde votre „ demande, (lui dit-elle:) mais ce „ tems expiré, ſi vous penſez en- „ core à m'amuſer, comptez que „ je trouverai les moyens de vous „ faire repentir de votre opi- „ niâtreté."

Le terme qui avoit été accordé à Mademoiſelle de *Keſſel* étoit presque expiré, ſans qu'elle eût encore fait ſon choix. Comme une autre Penelope, elle esperoit le retour de ſon cher Ulyſſe. Elle ſe flatoit que l'Electeur, qui étoit toujours enfermé dans Mauritzbourg,

bourg, dans un chagrin mortel, reviendroit vers elle, & la delivreroit de la tyrannie des Electrices. Madame de *Frieſe*, qui vit qu'elle s'empoiſonnoit l'eſprit par ces vaines pensées, entreprit de la guérir de ſa folle paſſion. Elle lui en peignit ſi vivement le ridicule & l'horreur, lui parla avec tant de bon-ſens, & lui fit un portrait ſi avantageux de Mr. de *Hauchvvitz* Maréchal de Camp au ſervice de l'Electeur, qu'elle la détermina enfin à le prendre pour Epoux. Madame de *Frieſe* en alla porter la nouvelle aux deux Electrices, qui en furent auſſi joyeuſes que ſi elle leur eût annoncé quelque Victoire remportée par l'Electeur.

L'Electrice-Mere fit les fraix de la Noce, & combla la jeune Mariée de préſens & de careſſes. Peu de jours après, Mr. de *Hauchvvitz* amena ſa Femme à Wittenberg dont il étoit Gouverneur. Il

eut tant de bonnes manieres pour elle, qu'il gagna ſon amitié, & lui fit oublier l'Electeur. Ce Prince revint à Dresde, peu de jours après que Madame de *Hauchvvitz* en fut partie. On voyoit le chagrin peint ſur ſon viſage: mais il ne fit point de reproches aux Electrices. Enfin le tems, qui détruit toutes choſes, lui fit oublier ſa Maitreſſe, & recouvrer ſa liberté.

Ce ne fut pas pour long tems; il étoit écrit, que le cœur de *Frederic-Auguſte* ne ſeroit jamais exempt de paſſion. Une jeune Beauté, venue du fond du Nord, y ſut mettre le trouble, & l'embraſa plus vivement qu'il ne l'avoit jamais été. Ce fut *Aurore* Comteſſe de *Königsmarck*, qui joignoit à une naiſſance diſtinguée, un eſprit admirable, & toutes les graces poſſibles. Sa taille étoit médiocre & dégagée. Les traits de ſon viſage avoient une délicateſſe & une régularité ſans égale. Ses dents bien ran-

rangées étoient de la couleur des perles. Ses yeux étoient noirs, brillans, plein de feu & de tendreſſe. Ses cheveux, qui étoient de la même couleur, relevoient admirablement l'éclat de ſon teint, où ſans le ſecours de l'Art on voyoit briller un incarnat admirable. Sa gorge, ſes bras & ſes mains étoient d'une blancheur qui ſurpaſſoit toutes les autres. En un mot, il ſembloit que la Nature ſe fût épuiſée en ſa faveur. A toutes ces perfections du corps, elle joignoit beaucoup d'habileté, des manieres careſſantes, un badinage leger, une raillerie fine, des ſaillies heureuſes, un pinceau vif & brillant pour peindre ou les Caracteres, ou les Ridicules; des idées ſingulieres, & ſingulierement rendues; beaucoup de politeſſe; une généroſité & un desintereſſement ſans exemple; un cœur bienfaiſant, toujours prêt à ſervir, & ne nuiſant jamais; ſans fiel,

ſans rancune, oubliant & mépriſant les offenſes; humble, modeſte, & nullement prévenue de ſon mérite extraordinaire. Elle parloit le François, l'Italien, & l'Allemand, comme de Suedois; elle entendoit même le Latin, & faiſoit les plus jolis Vers du monde. Elle aimoit la Muſique, les Spectacles, la Magnificence & les Plaiſirs; elle deſſinoit parfaitement, entendoit l'Hiſtoire & la Géographie, poſſedoit la Fable, & n'ignoroit rien de ce qu'on appelle Belles-Lettres. Il n'eſt pas étonnant qu'avec tant de qualités, elle ait captivé le cœur de *Frederic-Auguſte*. Ce Prince l'aima d'abord avec une paſſion extrême, & depuis que ſa legereté l'eut porté à la quitter, il eut toujours pour elle de grandes attentions; & de toutes ſes Maitreſſes, elle eſt la ſeule pour laquelle il ait témoigné conſerver de l'eſtime.

La jeune Comteſſe de *Königsmarck*

marck avoit quitté la Suede avec ſes deux Sœurs Mesdames les Comteſſes de *Lövvenhaupt* & de *Steinbock*. Elles étoient venues en Allemagne pour recueillir la ſucceſſion d'un Frere unique, mort depuis quelques mois à Hanover. Ce Seigneur avoit mis en dépôt des fonds très conſiderables, à Hambourg, auprès des *Laſtrops* Marchands de cette Ville. Comme la Caſette du Comte avoit été enlevée d'abord après ſa mort, ſes Sœurs n'avoient d'autres preuves de ce dépôt, que ce que leur Frere leur en avoit ſouvent dit & écrit. Lorsqu'elles le ſurent mort, elles reclamerent ſes fonds. Les *Laſtrops*, informés qu'elles n'avoient point la Reconnoiſſance qu'ils avoient donnée au feu Comte, nierent d'avoir d'autres effets à lui, que des diamans pour la valeur de quarante-mille écus. Ils offrirent de les remettre aux Comteſſes, pourvu qu'elles

puſſent leur pouver la mort du Comte, & qu'il étoit mort ſans Teſtament. Un de leurs Commis les trahit, & dit aux Comteſſes que les *Laſtrops* avoient quatre-cens-mille écus appartenant au Comte de *Königsmarck*. Les trois Sœurs s'adreſſerent à la Régence de Hambourg: mais la crédit des *Laſtrops*, apparentés à tous les Membres du Sénat, prévalut ſur la bonne Cauſe. Les Comteſſes n'oſant s'adreſſer, pour des raiſons très valables, aux Directeurs du Cercle de Baſſe-Saxe, paſſerent à Dresde pour implorer la protection du jeune Electeur. Elles étoient chargées de fortes Lettres de recommandation du Roi & de la Reine de Danemarc pour l'Electrice-Mere. Cette Princeſſe les reçut avec tous les agrémens qu'on peut s'imaginer. Elle reconnut aiſément le mérite des trois Sœurs; mais elle conçut auſſi, qu'*Aurore*, qui étoit la cadette, mé-

méritoit la préférence. Elle prit pour elle, ainſi que la jeune Electrice, une amitié qui tenoit de la tendreſſe.

L'Electeur étoit à la Foire de *Leipzig*, quand les trois Sœurs arriverent à Dresde. A ſon retour, il s'arréta à chaſſer dans le voiſinage de Meiſſen; de ſorte qu'il ſe paſſa près d'un mois avant que les Comteſſes pûſſent lui adreſſer leurs plaintes. Lorsqu'il fut de retour à Dresde, l'Electrice-Mere les lui préſenta. „ Voici, mon Fils, trois „ Sœurs de la Maiſon de *Königs-* „ *marck*, que je vous préſente, „ & qui viennent implorer votre „ protection. Elles en ſont di- „ gnes, & par leur mérite, & „ par leur naiſſance. Je me joins „ à elles, & vous prie de ne rien „ négliger de ce qui peut contri- „ buer à leur ſatisfaction."

L'Electeur fut véritablement ſurpris de la beauté des trois Comteſſes: mais ſes yeux s'attacherent d'a-

d'abord ſur *Aurore*. Il ſa ſalua la premiere, ce qui fit qu'elle prit la parole pour ſes Sœurs & pour elle. „ Votre Alteſſe Electorale „ voit ici (lui dit-elle) trois „ Sœurs du Comte de *Königs-* „ *marck*, que vous avez honorê „ de vos bontés, & qui a eu l'hon- „ neur de vous accompagner dans „ une partie de vos Voyages. „ Nous venons, Monſeigneur, „ vous ſupplier de nous procurer „ juſtice contre des Marchands „ de Hambourg, qui oſent nous „ retenir les fonds que notre mal- „ hereux Frere leur avoit con- „ fiés. Vous répandez vos bien- „ faits ſur tous ceux qui vous ap- „ prochent, vous ignorez ce que „ c'eſt que refuſer: que ne de- „ vous-nous donc point eſperer, „ nous qui venons du bout de „ l'Univers implorer votre ap- „ pui? .... Vous pouvez être „ perſuadée, Mademoiſelle, (lui „ répondit l'Electeur) que je vous „ ferai

„ ferai rendre juſtice; & que ſi
„ je ſuis aſſez malheureux pour
„ n'y point réuſſir, je reparerai le
„ tort que vous fera le Sénat de
„ Hambourg. En attendant, je
„ vous ſupplie de vouloir bien,
„ avec Mesdames vos Sœurs, vous
„ arrêter dans ma Cour. Je don-
„ nerai mes ordres pour que vous
„ y ſoyez ſervies comme vous le
„ méritez, & par mon exemple
„ j'apprendrai à mes Courtiſans
„ combien ils doivent vous re-
„ ſpecter."

La jeune Electrice étant entrée dans ce moment, mit fin à cet entretien particulier. L'Electeur fit encore quelques politeſſes à Mesdames de *Lövvenhaupt* & de *Steinbock*, & la converſation devint générale. Tout le monde admiroit l'eſprit que faiſoit paroître la belle *Aurore:* elle n'entendoit autour d'elle que des louanges. Elle les recevoit avec une modeſtie ſi noble, qu'il ne ſembloit pas qu'elle

le les entendît. Quant à l'Electeur, il demeura ſi touché de ſa beauté & de l'air modeſte qu'il avoit remarqué dans ſes Actions, qu'il conçut pour elle dès ce moment une paſſion & une eſtime extraordinaire.

Son impatience à pouvoir déclarer ſon amour, fut extrême. Dès le lendemain, il rendit viſite aux Comteſſes: mais il ne put trouver l'occaſion de parler en particulier à *Aurore*,, les Comteſſes de *Lövvenhaupt* & de *Steinbock* étant demeurées préſentes. Ses yeux ne laiſſerent pas de s'expliquer, & *Aurore* s'apperçut de l'effet qu'elle faiſoit ſur cœur de *Frederic-Auguſte*. Les Comteſſes de *Lövvenhaupt* & de *Steinbock* le remarquerent comme elle, & en raillerent leur Sœur, après que l'Electeur ſe fut retiré. „ On nous „ compare ici aux trois Graces, „ (dit en badinant la Comteſſe de „ *Steinbock*;) & cette comparai-

„ſon

„ ſon n'eſt peut-être pas tout à
„ fait injuſte. Cependant, ce
„ n'eſt point le prix de la beau-
„ té que nous venons chercher
„ ici; & le Pâris qui en déci-
„ de, devroit bien du moins at-
„ tendre que nous le priions de
„ nous juger." *Aurore* ne put en-
tendre ce diſcours de ſa Sœur,
ſans rougir; elle baiſſa les yeux,
& ne dit pas un mot. „ Vous
„ rougiſſez, ma Sœur, (reprit ſur
„ le meme ton Madame de *Stein-*
„ *bock.*) Plus humble que Vénus,
„ vous ne triomphez pas de votre
„ conquête & de notre abaiſſe-
„ ment. Mais quand vous en ſe-
„ riez un peu fiere, je doute que
„ ma Sœur *Lövvenhaupt* & moi en
„ euſſions le dépit qu'eurent au-
„ trefois les deux Déeſſes.... Oh
„ pour cela non, (repondit la
„ Comteſſe de *Lövvenhaupt:*) je
„ vous aſſure bien, ma chere
„ Sœur, que je n'entre point en
„ concurrence de beauté avec

„vous;

„ vous; & ſi un Pâris me préſen-
„ toit la pomme à votre préjudice,
„ j'aurois très mauvaiſe opinion
„ de ſon diſcernement & de ſon
„ bon-goût.... De grace, mes
„ Sœurs, (reprit Mademoiſelle
„ de *Königsmarck*) laiſſez-là l'allé-
„ gorie. Que vous ai-je fait,
„ pour me faire la guerre comme
„ vous faites? De quel Pâris me
„ parlez-vous, & quelle conquête
„ ai-je donc fait?.... Quoi! (dit
„ Madame de *Lövvenhaupt*) ce
„ n'eſt point aſſez pour vous que
„ nous vous cedions ſans jalouſie,
„ vous prétendez encore nous
„ obliger à vous nommer celui
„ qui vous donne une préféren-
„ ce ſi marquée ſur nous? Non,
„ non, ma Sœur, notre bonté n'i-
„ ra pas jusques-là; nous ne pour-
„ rions le nommer ſans le louer,
„ & l'on n'aime point à louer
„ ceux qui nous humilient.... En
„ vérité je me fâcherai, (répon-
„ dit Mademoiſelle de *Königs-*
„ *marck*;)

„ *marck;*) & oubliant que vous
„ êtes mes ainées & que je dois
„ vous reſpecter, je vous impo-
„ ſerai ſilence.... Si vous vous
„ fâchez, ma Sœur, (repliqua Ma-
„ dame de *Steinbock*) vous nous
„ ferez taire, ſans doute: mais
„ vous ne nous empêcherez pas
„ de penſer que vous avez remar-
„ qué comme nous, la préféren-
„ ce que vous donne l'Electeur
„ ſur nous.... Je ne ſai en quoi
„ vous l'avez pu remarquer, (ré-
„ pondit Mademoiſelle de *Königs-*
„ *marck;*) il me ſemble que ce
„ Prince nous a traitées toutes
„ trois avec une égale politeſſe....
„ Il eſt vrai, (repliqua Madame
„ de *Lövvenhaupt;*) mais il ne
„ nous a pas regardé de la même
„ maniere.... Vous êtes plus ha-
„ biles que moi à faire des remar-
„ ques, (reprit Mademoiſelle de
„ *Königsmarck*, avec un air ſé-
„ rieux qui témoignoit que cette
„ converſation ne lui faiſoit pas

„ plaiſir; & comme vous êtes „ mariées & que vos Maris ont é- „ té Amans, vous êtes faites au „ langage des yeux. Pour moi, „ qui n'ai jamais aimé, je ne „ comprens pas qu'on m'aime, à „ moins qu'on ne me le diſe."

Des viſites qui vinrent aux Comteſſes, firent finir leur converſation. Elles allerent le ſoir au Cercle chez l'Electrice-Mere. L'Electeur y vint, & aprés avoir dit quelques mots aux Electrices, il s'approcha de Mademoiſelle de *Königsmarck*, & s'abandonnant à la violence de ſa paſſion; „ Je ne „ ſai, Mademoiſelle (lui dit-il) „ ſi ce n'eſt pas vous bleſſer, que „ de vous dire que votre mérite „ me force à ne vivre que pour „ vous; & que je me trouverois „ le plus malhereux de tous les „ hommes, ſi mon reſpect, mes „ ſoins, & mes hommages vous „ étoint desagréables. . . . Je „ m'étois flatée en venant ici,

„ ré-

„ (répondit-elle) que je n'aurois „ qu'à me louer de la généroſité „ de Votre Alteſſe Electorale ; & „ je ne croyois pas que ſes bon- „ tes dûſſent me faire rougir. Je „ la ſupplie donc très humble- „ ment de vouloir bien s'abſtenir „ de diſcours qui ne peuvent que „ diminuer ma reconnoiſſance, „ & la haute eſtime que j'ai con- „ çue pour ſa perſonne.

Après ces paroles, elle appella ſa Sœur *Lövvenhaupt*, qui n'étoit pas éloignée d'elle. „ L'Electeur „ me fait des queſtions touchant „ la Cour de Suede, (lui dit-elle) „ auxquelles vous êtes en état „ de répondre mieux que moi". Le trouble & l'embaras de l'Electeur étoient au-delà de tout ce que l'on peut s'imaginer. Cependant, croyant pouvoir le cacher, il fit deux ou trois queſtions à Madame de *Lövvenhaupt*, avant que de ſe retirer.

Etant ſeul dans ſa chambre a-

vec ſon Favori *Beichling:* „Oui, „ (lui dit-il) ſi jamais homme a „ été à plaindre, je le ſuis. J'a„ dore une ingrate, qui me hait, „ qui me mépriſe peut-être; & je „ ſens que je ne puis ceſſer de „ l'aimer." Mr. de *Beichling* ſentit l'extrême paſſion de ſon Maitre; il le raſſura ſur ſes craintes, & lui parlant avec toute la liberté qu'il s'etoit acquiſe: „Faut-il, „ Monſeigneur, que Votre Alteſſe „ Electorale ſe deſeſpere, parce „ qu'une Fille de qualité ne ſe „ rend point dès que vous parlez? „ Non, Monſeigneur, Mademoi„ ſelle de *Königsmarck* n'eſt point „ à blâmer: elle vous a répondu „ comme il convenoit à une Fil„ le bien née. C'étoit le ſeul mo„ yen pour vous obliger à joindre „ l'eſtime à l'amour. Qu'euſſiez„ vous dit, ſi elle ſe fût rendue „ auſſi-tôt que vous avez parlé? „ Vous l'euſſiez mépriſée, & peut„ être ne l'aimeriez-vous plus...

„Non

„ Non, (s'écria l'Electeur) je l'euſ-
„ ſe aimée davantage, ſi tant
„ eſt que la choſe fût poſſible.
„ Mais ne cherche point à juſti-
„ fier une cruelle; indique-moi
„ les moyens de la rendre ſenſi-
„ ble."

Après cela, le Maitre & le Confident conferent enſemble. Le réſultat de leur converſation fut, que l'Electeur écriroit à Mademoiſelle de *Königsmarck*, & que Mr. de *Beichling* lui porteroit le Billet.

La choſe fut exécutée dès le lendemain. Mr. de *Beichling* alla chez les Comteſſes à l'heure qu'il ſavoit que les perſonnes les plus diſtinguées de la Cour y étoient. Comme ſa faveur faiſoit qu'on lui cedoit par-tout, il lui fut aiſé de ſe placer près de Mademoiſelle de *Königsmarck*. Il l'entretint aſſez longtems de choſes indifferentes. Inſenſiblement, il lui parla de Poëſie. J'ai déja dit qu'elle aimoit les Vers, & qu'elle en faiſoit

gnit enſuite la compagnie; mais quelques momens après, elle paſſa dans ſa chambre, & y lut le Billet de l'Electeur, qui étoit conçu en ces termes.

BILLET.

Si mon deſeſpoir vous étoit connu, Mademoiſelle, je ſuis perſuadé que quelque haine que vous me portaſſiez, la bonté de votre cœur vous engageroit à m'accorder votre pitié. Oui, Mademoiſelle, on ne peut être plus affligé que je le ſuis, d'avoir oſé vous déclarer que je vous adore. Souffrez que j'aille expier ma faute à vos pieds; & puisque vous voulez ma mort, ne me refuſez pas la conſolation d'entendre prononcer mon Arrêt de votre bouche. L'état où je ſuis, ne me permet pas de vous en dire davantage. Croyez-en Beichling, *c'eſt un autre moi-même; il vous dira que ma vie & ma mort ſont entre vos mains.*

Mademoiſelle de *Königsmarck* ſe trouva fort ébranlée, après la lecture de cette Lettre: elle ne ſavoit quel parti prendre, de la douceur, ou de la ſévérité; mais enfin, ce fatal aſcendant qui l'entrainoit malgré elle, la porta à faire cette réponſe.

REPONSE.

Il convient ſi peu, Monſeigneur, à une Particuliere de juger des Souverains, que je ne ſai quel parti prendre à l'égard de Votre Alteſſe Electorale. On ne condamne pas aiſément ceux qu'on eſtime; à plus forte raiſon, on ne veut point leur mort: jugez, Monſeigneur, ſi je dois deſirer la vôtre, moi qui joins à l'eſtime beaucoup de reconnoiſſance & de reſpect.

Ayant achevé ce Billet, elle revint dans la chambre où étoit Mr. de *Beichling*, & en le lui remet-

mettant: „ Voici (lui dit-elle) „ les Vers que vous m'avez „ demandés: je vous prie de „ ne les faire voir à perſon- „ ne." Elle n'eut pas plutôt fait cette démarche, que mille penſées vinrent la troubler. La compagnie lui étant importune, elle feignit de ſe trouver mal: elle ſe retira dans ſa chambre, & ſe mit au lit, où ayant fait reflexion ſur ce qu'elle venoit de faire, elle ſe le reprochoit comme un crime. „ Je ſuis vaincue & „ ſurmontée par une inclination „ qui m'entraine malgré moi, „ (s'écria-t-elle;) toutes mes re- „ ſolutions ſont inutiles. Helas! „ je n'ai pu m'empêcher de rece- „ voir un Billet, & d'y répon- „ dre: pourrai-je avoir aſſez de „ force pour cacher ma tendreſ- „ ſe? Il faut m'arracher de ces „ lieux, il faut m'en retourner „ en Suede; & ſi mes Sœurs s'o- „ piniâtrent à l'empêcher, ou à

„ en vouloir ſavoir les raiſons, il „ faut les leur apprendre". Elle demeura dans cette réſolution, & paſſa le reſte du jour, & la nuit, à combattre une paſſion dont elle n'étoit plus la maitreſſe.

Pendant qu'elle s'affligeoit ainſi, l'Electeur n'étoit pas plus tranquille. Le Billet de Mademoiſelle de *Königsmarck* ne le ſatisfaiſoit point; le mot de *reſpect*, par lequel il finiſſoit, le choquoit. „ C'eſt ce reſpect (diſoit-il à *Beichling*) qu'elle croit devoir à „ mon rang, qui lui a fait rece„ voir ma Lettre, & qui me „ procure cette réponſe pleine „ de froideur". Quelques momens après, il prenoit le Billet & le baiſoit mille fois, parce qu'il étoit de la main de Mademoiſelle de *Königsmarck*. Enfin, après s'être longtems tourmenté, *Beichling* obtint de lui qu'il ſe tranquilliſeroit juſqu'au lendemain, & qu'il iroit lui-même apprendre

dre le ſort qu'on lui réſervoit.

Cependant le lendemain, Mademoiſelle de *Königsmarck* ſachant que ſes Sœurs étoient levées, les fit prier de paſſer dans ſa chambre. Elle leur dit qu'elle ſe trouvoit ſi mal de l'air de Dresde, qu'elle les prioit de partir inceſſamment; qu'auſſi-bien, leur preſence y étoit inutile, puisque l'Electeur ne pouvoit faire autre choſe que d'interceder auprès de l'Empereur, pour qu'il obligeât le Sénat de Hambourg à leur rendre juſtice de l'infidelité des *Laſtrops*. Les Comteſſes de *Lövvenhaupt* & de *Steinbock* furent très ſurpriſes de la demande de leur Sœur; elles lui dirent, qu'elles ne pouvoient croire que la conſervation de ſa ſanté fût le motif qui la portoit à s'éloigner de Dresde, puisqu'elle n'y avoit jamais été incommodée; & la preſſerent de leur avouer le véritable ſujet de cette réſolution précipitée. „ N'eſt-ce pas

„ plu-

„ plutôt, ma chere Sœur, (lui „ dit Madame de *Steinbock*) que „ ma Sœur & moi avons deviné „ juſte il y a quelque tems, & „ que vous appréhendez la pré- „ ſence de l'Electeur?" Mademoiſelle de *Königsmarck* voulut parler, elle voulut faire un aveu ſincere de l'état de ſon cœur; mais un torrent de larmes lui entrecoupa la voix, & ſon trouble ſeul parla pour elle. Ses Sœurs lui témoignerent prendre ſincerement part à ſon inquiétude; elles réitererent leurs inſtances, & la prierent de leur dire le ſujet de ſes peines. „ Ne me contraignez pas (leur „ dit-elle) à vous dire une cho- „ ſe que je n'ai pas la force de „ vous avouer, quoique j'en aye „ la volonté. Songez ſeulement „ que la prudence ne veut pas „ qu'une Fille de mon âge, & „ maitreſſe de ſa conduite, de- „ meure exposée au milieu de cet- „ te Cour." Madame de *Stein-*

bock,

bock, ſenſiblement touchée de l'état où elle la voyoit, lui dit qu'elle étoit prête à partir inceſſamment; & la pria de cacher ſon trouble. „ Emportons d'ici, s'il „ ſe peut, (lui dit-elle) l'eſtime „ qu'on a bien voulu nous y ac„ corder." Madame de *Lövvenhaupt* ne diſoit pas un mot. Son cœur n'étoit pas plus tranquille que celui de Mademoiſelle de *Königsmarck*; l'idée de quitter la Cour de Saxe, la faiſoit frémir. Elle étoit entrée dans d'étroites liaiſons avec le Prince de *Furſtemberg*, qui étoit, après l'Electeur, le plus aimable Homme de la Cour. Il étoit grand & bien fait, il avoit des manieres extrêmement nobles, perſonne ne le ſurpaſſoit en galanterie & en politeſſe; ſon eſprit étoit fin; il s'exprimoit admirablement bien, & avoit l'heureux don de perſuader tout ce qu'il vouloit: c'eût été un Homme parfait, s'il eût eu plus de ſince-

rité,

rité, & qu'il eût été plus ſcrupuleux dans ſes amours.

Lorsqu'il avoit vu paroitre les trois Comteſſes, ſon inclination l'avoit fait pancher vers Mademoiſelle de *Königsmarck*; mais ſa pénétration lui fit bientôt découvrir que l'Electeur étoit épris des charmes de cette belle Fille. Il étoit trop bon Courtiſan, pour devenir le Rival de ſon Maitre; la Raiſon le fit ceder; & comme il n'y avoit point pour-lors de Femme à la Cour pour laquelle il ſe ſentît de l'inclination, il s'attacha à Madame de *Lövvenhaupt*. Elle reconnut ſon mérite, & ils furent bientôt unis des plus étroites chaines. C'étoit dans le commencement de leurs amours, que Mademoiſelle de *Königsmarck* ſongea à s'en retourner en Suede. Madame de *Lövvenhaupt* n'avoit gasde d'y conſentir: elle promit véritablement à ſes Sœurs de partir avec elles; mais elle réſolut non ſeulement de de-

demeurer, mais de les faire demeurer elles-mêmes. Mademoiſelle de *Königsmarck* fut plus tranquille, depuis que ſes Sœurs lui eurent promis de la ramener en Suede. Elle ſe leva, & parut le reſte du jour un peu négligée, comme une perſonne qui s'étoit trouvée mal. L'abattement qui paroiſſoit dans ſes yeux, lui donnoit un air de langueur qui ne diminuoit point ſes charmes.

Pendant tout le jour les Comteſſes reçurent, comme à l'ordinaire, les viſites de ce qu'il y avoit de plus galant à la Cour. L'Electeur les vint voir ſur le ſoir. Lorsqu'il entra, Mademoiſelle de *Königsmarck* venoit de ſe retirer pour écrire une Lettre. Il crut qu'elle l'evitoit, & ſon cœur en fut allarmé; à peine parla-t-il aux Dames. Madame de *Lövenhaupt* reconnut tout ce qui ſe paſſoit dans ſon ame; elle s'approcha de lui, & lui dit d'une voix baſſe:

„On

„ On vous fuit, Monſeigneur; „ mais on ne vous fuiroit pas, ſi „ l'on vous haïſſoit." Ce peu de paroles rendirent l'eſpoir à l'Electeur. „ Eh quoi! Madame, „ répondit-il) ſeriez-vous infor- „ mée des peines que j'endure?... „ Ne vous en forgez point d'inu- „ tiles, Monſeigneur, (reprit-el- „ le;) vous êtes aimé, fiez-vous- „ en à moi; je vous ſervirai de „ tout mon pouvoir...." Mademoiſelle de *Königsmarck* entra dans ce moment; ſa préſence, & ce que Madame de *Lövvenhaupt* venoit de dire, cauſa une joye à l'Electeur, qui fut remarquée de tout le monde. Mademoiſelle de *Königsmarck*, qui ne ſavoit point que ſe Prince fût arrivé, parut interdite de le voir: elle rougit, baiſſa les yeux, & le ſalua ſans oſer le regarder. „ Vous voilà ſi „ belle, Mademoiſelle, (lui dit „ l'Electeur en la ſaluant,) que je „ ne ſaurois croire que l'allarme „ qu'on

„ qu'on ma donné de votre indis-
„ poſi ion puiſſe avoir été fondée.
„ Je penſe que vous avez voulu
„ éprouver vos Amis. En ce cas,
„ ſerois-je aſſez heureux pour que
„ vous m'euſſiez mis du nombre?
„ J'oſe dire que je le mérite, par
„ l'inquiétude que m'a cauſé le
„ bruit de votre maladie... Je ſai
„ trop, Monſeigneur, ce que je
„ vous dois, (répondit Mademoi-
„ ſelle de *Konigsmarck*) pour vous
„ mettre au rang de mes Amis,
„ vous que je dois reſpecter com-
„ me un grand Souverain, & ré-
„ vérer comme le Protecteur de
„ ma Famille. Je ne laiſſe pas
„ néanmoins d'avoir beaucoup de
„ reconnoiſſance de ce qu'il a plu
„ à Votre Alteſſe Electorale de
„ prendre part à mon indiſpoſi-
„ tion."

Tous ceux qui étoient préſens, ſachant que l'Electeur aimoit à s'entretenir en particulier avec les Dames, même avec celles dont il

n'étoit pas amoureux, s'étoient retirés par reſpect. Le Prince de *Furſtemberg* entretenoit Madame de *Lövvenhaupt*, & le Chancelier *Beichling* parloit à Madame de *Steinbock* de ſes differends avec les *Laſtrops*.

Les deux Amans ſe voyant en liberté de ſe parler à cœur ouvert, en profiterent. L'Electeur s'exprima avec tant de force, que Mademoiſelle de *Königsmarck* ne put tenir la réſolution qu'elle avoit priſe de lui cacher ſa tendreſſe. Ils ſe dirent mille choſes, qui les charmerent l'un de l'autre; & enfin ils convinrent de s'aimer toujours. Mademoiſelle de *Königsmarck* exigea de l'Electeur, qu'ils tiendroient leur intelligence ſecrete, ſur-tout à Madame de *Steinbock*, dont la Vertu ſévère l'épouvantoit. L'Electeur lui raconta ce que Madame de *Lövvenhaupt* lui avoit dit, & ils réſolurent de la prendre pour Confidente de leurs amours. Ils

ſe

ſe quitterent enfin, fort contens de s'être parlés.

L'Electeur, avant que de ſortir, parla à Madame de *Lövvenhaupt*; il lui dit où il en étoit avec ſa Sœur, & la pria d'être attachée à ſes interêts, & de porter Mademoiſelle de *Königsmarck* à conſentir qu'il fît connoitre à toute la Terre qu'il l'adoroit. Elle l'aſſura qu'elle lui rendroit ſes offices, & il ſe retira le plus content du monde.

Madame de *Lövvenhaupt* travailla ſi efficacement pour l'Electeur, qu'elle leva tous les ſcrupules & les craintes de Mademoiſelle de *Königsmarck*. Elle fit ſavoir le ſuccès de ſa négociation à l'Electeur, & dans une converſation qu'elle eut avec lui, elle lui dit que ſon triomphe étoit aſſuré: mais qu'elle ne ſavoit pas comment il pourroit voir Mademoiſelle de *Königsmarck*, ſans que Madame de *Stembock* en eût connoiſſance. L'Elec-

teur, qui n'a jamais manqué d'expédiens dans ſes Intrigues amoureuſes, dit qu'il falloit qu'elle fît conſentir ſes Sœurs d'aller à Mauritzbourg; que là il logeroit Mademoiſelle de *Königsmarck* de maniere qu'il pourroit l'entretenir, ſans que jamais Madame de *Steinbock* pût s'en appercevoir. Madame de *Löwenhaupt* approuva ce projet; elle en parla à Mademoiſelle de *Königsmarck*, qui fit d'abord quelques difficultés: mais enfin elle ceda aux conſeils de ſa Sœur & aux ſollicitations de l'Electeur, qui la vint voir dans le tems qu'elles parloient toutes deux du Voyage de Mauritzbourg.

Jamais l'Electeur n'a paru plus content, que d'avoir obtenu le conſentement de ſa Belle pour ſon départ. Ce fut dans cette même converſation, qu'ils ſe jurerent une affection éternelle; & l'entretien de Mademoiſelle de *Königsmarck* eut des charmes ſi doux pour l'E-

l'Electeur, que pendant qu'il dura il fut entierement attaché à renouveller à cette aimable perſonne toutes les proteſtations du plus tendre amour. Ils ſe ſéparerent, & Mademoiſelle de *Königsmarck* diſant à ſon Amant un adieu tendre, le laiſſa le plus amoureux de tous les Hommes.

Madame de *Steinbock* desapprouva beaucoup, que ſes Sœurs euſſent promis a l'Electeur d'aller à Mauritzbourg. Elle leur repréſenta le tort que cette Partie, dont les Electrices ne ſeroient point, leur feroit dans l'eſprit de ces Princeſſes. „ Tandis que j'ai cru (dit-elle à Ma„ demoiſelle de *Königsmarck*) que „ vous enviſagiez la paſſion de „ l'Electeur pour vous avec la „ froideur que vous devez à vo„ tre Naiſſance & à votre Vertu, „ je ne vous en ai point parlé; „ je me ſuis repoſée ſur votre ſa„ geſſe: mais maintenant que je

„ vois que vous oubliez la sévéri-
„ té que vous vous étiez presçri-
„ te, je croi, ma chere Sœur, de-
„ voir vous avertir du précipice
„ où vous êtes prête de tomber.
„ Vous êtes maitresse de vos vo-
„ lontés, je n'ai aucune autorité
„ sur vous; mais je me flate que
„ votre Vertu en aura: je vous
„ conjure de ne lui point résister.
„ Songez à ce que vous vous de-
„ vez à vous-même, & pensez
„ que vous allez perdre cette ré-
„ putation que vous vous êtes ac-
„ quise avec tant de justice. Ayez
„ de la force & du courage, ma
„ Sœur. Partons; suivez-moi en
„ Suede. Ne craignez point de
„ prendre un parti trop sévère &
„ trop difficile: quelque affreux
„ qu'il vous paroisse d'abord, il
„ sera plus doux dans la suite,
„ que les malheurs d'une Galante-
„ rie. "

Mademoiselle de *Königsmarck* fondoit en larmes: elle ne répon-

dit

dit point à Madame de *Steinbock*, mais elle l'embraſſa tendrement, & alla ſe renfermer dans ſa chambre. Madame de *Löwenhaupt* l'y ſuivit, & cette dangereuſe Sœur ſut combattre & ſurmonter tous les mouvemens de Vertu, que Madame de *Steinbock* avoit réveillés. Elle dépeignit l'Electeur ſoumis, reſpectueux, & amoureux; le deſeſpoir dans lequel il ſeroit, ſi elle l'abandonnoit; & les juſtes ſujets de plainte qu'il auroit, ſi après lui avoir promis d'aller à Mauritzbourg, on lui manquoit de parole. „ C'eſt une complaiſance (diſoit-„ elle) que nous devons à la géné-„ roſité avec laquelle il s'intereſſe „ pour nous. Madame de *Stein-„ bock* n'y penſe pas, ſans doute, „ & je me fais fort de la faire en-„ trer dans mes ſentimens." Mademoiſelle de *Königsmarck*, qui n'étoit plus maitreſſe d'elle-même, & ſur qui l'amour exerçoit ſon empire, ne combattit que foiblement,

les raiſons de ſa Sœur, & conſentit enfin d'aller à Mauritzbourg.

Madame de *Steinbock* voyant la réſolution de ſes Sœurs, en fut affligée; & comme elle ne pouvoit les en détourner, elle prétexta une maladie, pour n'être point du voyage.

L'Electeur, avant que de partir pour Mauritzbourg, envoya à Mademoiſelle de *Königsmarck* un habit d'une richeſſe extraordinaire, & une garniture de diamans des plus ſuperbes. Mesdames de *Löwenhaupt* & de *Steinbock* ne furent point oubliées; leurs préſens furent magnifiques, quoiqu'inférieurs de beaucoup à ceux qui étoient deſtinés pour le Sœur.

Mademoiſelle de *Königsmarck* & la Comteſſe de *Löwenhaupt*, accompagnées des plus belles Dames de la Cour habillées en Amazones, partirent quelques momens après l'Electeur, qui leur donna des divertiſſemens extraordinaires. Lorsqu'el-

qu'elles furent entrées dans la Forêt de Mauritzbourg, elles apperçurent un Palais ſuperbe. Leur Caroſſe ayant arrêté pour leur donner le tems de conſiderer la magnificence de cet Edifice, elles en virent ouvrir tout à coup la porte. Diane, environnée de ſes Nymphes, s'y préſenta. Elle adreſſa la parole à Mademoiſelle de *Königsmarck*, & faiſant alluſion au nom d'*Aurore*, elle l'invita, comme ſi elle eût été cette Déeſſe, à entrer dans ſon Palais, pour y recevoir les hommages des Divinités des Bois.

Les Dames ayant mis pied à terre, Diane les conduiſit dans un Sallon orné de peintures qui repréſentoient les principales actions de cette Déeſſe. La mort du tendre Endymion, la punition du témeraire Acteon, y étoient peintes avec un art infini. Diane ordonna à ſes Nymphes, de régaler *Aurore* & ſa Suite: auſſi-tôt,

le milieu du parquet s'ouvroit, & l'on vit ſortir du fond de la terre une table couverte des mets les plus délicieux. Les Dames étant placées, on entendit un bruit de Hautbois, de Fiffres, & de Chalumeaux. Le Dieu Pan parut en même tems, ſuivi des Faunes & des autres Dieux des Bois: c'étoit l'Electeur, & les Hommes les mieux faits de ſa Cour. Diane, qui étoit repréſentée par Madame de *Beichling*, invita Pan à s'aſſeoir près de la belle *Aurore*. Que de jolies choſes ne lui dit point ce Dieu! quels empreſſemens pour la ſervir! quels ſoins pour lui plaire & pour la perſuader de ſa paſſion! Ils ſe dirent réciproquement cent fois, Que vous êtes aimable! que je vous aime! je vous aimerai éternellement.

Enfin, le repas fini, on entendit un grand bruit de Cors de chaſſe & de Chiens. Les Dames étonnées accoururent aux fenêtres,

&

& virent paſſer un Cerf que des Chaſſeurs pourſuivoient. Elles ſouhaiterent de pouvoir ſuivre la Chaſſe: auſſi-tôt il ſe trouva des Chevaux tout prêts, avec des Caleches ouvertes pour celles qui ne vouloient point monter à cheval. Le Cerf, enfermé dans les toiles, fut réduit à ſe précipiter dans un Etang près du Château de Mauritzbourg. Les Chiens l'y ſuivirent, & les Dames étant arrivées au bord, trouverent des Gondoles qui les porterent dans une Ile au milieu de l'Etang: elles y arriverent à la mort du Cerf, & virent donner la Curée.

A une des extrémites de l'Ile, étoit une magnifique Tente à la Turque. Elles y entrerent, & trouverent que tous les meubles étoient à la Turque auſſi. Dans le tems qu'elles en admiroient la beauté, elles virent arriver vingt-quatre jeune Turcs ſuperbement vétus, qui leur préſenterent dans

de

de grandes corbeilles d'argent toutes ſortes de rafraichiſſemens. Quelques momens après, elles virent ſortir d'une autre Tente tous les Grands-Officiers du Serrail. Le Grand-Seigneur paroiſſoit au milieu d'eux, tout éclatant de pierreries: c'étoit l'Electeur, qui vint joindre les Dames, & qui ayant jetté un Mouchoir richement brodé à Mademoiſelle de *Königsmarck*, s'aſſit avec elle ſur un Sopha. On préſenta des carreaux à toute les autres Dames, & dès qu'elles furent aſſiſes, l'on vit entrer pluſieurs Baladines, qui par leurs ſauts, leurs poſtures & leurs danſes à la Turque, les amuſerent quelque tems. S'étant enfin levées, l'Electeur donna la main à Mademoiſelle de *Königsmarck*, & la conduiſit à ſa Gondole. L'Electeur, Madame de *Löwenhaupt* & le Prince de *Furſtemberg* y entrerent avec elle; les autres Dames prirent dans leurs Gondoles les Ca-

Cavaliers qui leur convenoient. On ſe promena ainſi quelque tems ſur l'eau, au ſon harmonieux d'un Concert de Muſique. La Compagnie étant revenue, à terre l'Electeur ſe plaça avec Mademoiſelle de *Königsmarck* dans une Caleche ouverte. Ils étoient environnés de Janaiſſaires, & des Grands-Officiers du Serrail à cheval: les Dames ſuivoient dans differentes Caleches. On arriva ainſi au Château de Mauritzbourg.

L'Electeur conduiſit Mademoiſelle de *Königsmarck* dans l'Aparteſment qui lui étoit deſtiné, & dont les meubles étoient d'une richeſſe extraordinarie. Le Lit, ſur-tout, étoit d'une ordonnance admirable. La garniture en étoit de damas aurone, brodé en argent. On y voyoit en divers compartimens, les Amours d'Aurore & de Tithon. Des amours ſoutenoient les rideaux en feſtons, & ſembloient répandre des pavots, des roſes

roſes & des anêmones ſur ce Lit admirable. " C'eſt ici, Mademoi„ ſelle, que vous êtes vraiment „ Souveraine, (lui dit galam„ ment l'Electeur;) & que de „ grand Seigneur que j'étois, je „ deviens votre Eſclave.... Ah! „ lui dit Mademoiſelle de *Königs„ marck*) dans quelque état que „ vous vous préſentiez, vous ſerez „ toujours cher à mes yeux ". L'Electeur lui baiſa la main, & la laiſſa ſeule, pour lui donner le tems de changer d'habit, & pour en changer lui-méme. Mademoiſelle de *Königsmarck* mit celui que l'Electeur lui avoit donné, & jamais elle ne parut plus belle. L'Electeur de ſon côte s'ajuſta avec le ſoin d'un homme qui cherche à plaire; ſon habit étoit brodé de diamans & de perles. Lorsqu'il ſut que Mademoiſelle de *Königsmarck* étoit habillée, il alla chez elle, & lui ſut un gré infini de s'être ainſi parée. Il la mena

à

à la Comédie, où l'on repréſenta Pſyché avec ſes Agrémens.

Le ſouper ſuivit la Comédie. Mademoiſelle de *Konigsmarck*, en ſe mettant à table, trouva ſur ſon aſſiette un bouquet de diamans, de rubis, d'émeraudes & de perles, qui lui annonçoit qu'elle étoit la Reine du Bal qui devoit ſuivre le ſouper. Elle en fit effectivement l'ouverture avec l'Electeur: ils s'attirerent les regards & l'admiration de tout le monde; on ne pouvoit ſe laſſer de les voir; toutes les Dames ſe ſouhaiterent un Amant tel que l'Electeur, & les Hommes une Maitreſſe ſemblable à Mademoiſelle de *Königsmarck*. Enfin cette grande journée ſe paſſa au contentement des deux Amans. On les vit diſparoitre de la Salle du Bal: mais perſonne ne fit ſemblant de s'appercevoir de leur abſence, parce qu'on ſe doutoit bien qu'ils avoient voulu être ſeuls. On les

y laiſſa; & l'Electeur goûta à loiſir les charmes les plus doux avec Mademoiſelle de *Königsmarck*, qui lui donna les marques les plus eſſentielles de ſa tendreſſe.

Cette Fête fut ſuivie pendant quinze jours, de toutes ſortes de Jeux & de divertiſſemens. La Danſe n'y fut point oubliée, & Mademoiſelle de *Königsmarck* y parut toujours merveilleuſement, & ſe diſtingua parmi les autres.

Pendant qu'on n'etoit occupé que de plaiſirs à Mauritzbourg, Madame de *Steinbock*, qui étoit mécontente de la conduite de ſa Sœur, prit la réſolution de partir de Dresde. Elle feignit d'avoir reçu des ordres de ſon Mari, pour retourner en Suede. Mais les Electrices ne laiſſerent pas de pénétrer le véritable motif de ſon départ, & l'en eſtimerent davantage. Elle écrivit une Lettre à l'Electeur, dans laquelle, ſans faire mention de ſes Sœurs, elle le remerica des bon-

bontés qu'il avoit eues pour elle.

Ce Prince ne doutant pas que le départ précipité de Madame de *Steinbock*, ne fît de la peine à Mademoiselle de *Königsmarck*, lui en fit un mystere; & montant à cheval il courut à Dresde, afin de détourner, s'il étoit possible, Madame de *Steinbock* de sa résolution. Sa précaution fut inutile, il la trouva partie dès la veille; ce qui le rendit si chagrin qu'il oublia de voir les Electrices, & retourna sur l'heure même à Mauritzbourg. Les Princesses apprenant qu'il avoit été à Dresde, furent extrêmement piquées de l'indifference qu'il leur avoit témoignée. La jeune Electrice pleura beaucoup, & l'Electrice-Mere protesta qu'elle ne demeureroit pas longtems exposée à de pareils affronts, & qu'elle se retireroit au Château de Lichtenberg, qui lui avoit été assigné pour son Douaire. En même tems elle donna ses ordres pour

qu'on lui préparât ſes Equipages.

Mademoiſelle de *Königsmarck* fut extrêmement affligée du départ de Madame de *Steinbock*: mais elle le fut encore plus, lorſqu'elle ſut ce que l'Electeur avoit fait. Elle lui en fit des reproches, & lui dit que la plus grande preuve qu'elle attendoit de ſon amour, étoit qu'il continuât d'avoir pour l'Electrice tous les égards que méritoient les vertus de cette Princeſſe; elle le menaça même, que s'il en agiſſoit autrement, elle ſe retireroit hors de ſes Etats; & pour adoucir les chagrins de l'Electrice, elle exigea qu'il retournât à Dreſde, diſant, qu'elle ne vouloit point être cauſe que cette Princeſſe fût privée du plaiſir de le voir. L'Electrice, qui fut informée de ce procedé, en fut charmée, & redoubla d'eſtime pour Mademoiſelle de *Königsmarck*. Il eſt vrai que cette Favorite a toujours répondu merveilleuſement

ment bien à cete eſtime, qu'elle a toujours eu pour l'Electrice les attentions les plus reſpectueuſes; & que loin de détourner l'Electeur de voir cette Princeſſe, elle lui diſoit ſouvent, que la perte qu'elle faiſoit de ſon cœur étoit ſi grande, & qu'elle devoit en être ſi ſenſiblement touchée, qu'il ne pouvoit aſſez ſoulager ſes ennuis, ni avoir aſſez de bonnes manieres pour elle.

L'Electrice apprenant les bons offices que lui rendoit Mademoiſelle de *Königsmarck*, vit à ſon tour ſa faveur ſans jalouſie. Je „ me conſole, (diſoit-elle quel„ quefois) d'avoir une Rivale, „ parce que c'eſt une perſonne de „ mérite.” L'Electrice-Mere, dont la Vertu ſévère avoit toujours été ennemie de toute Galanterie, ne pouvoit pas condamner ſon Fils d'aimer une perſonne ſi aimable. Les deux Electrices la voyoient, & la traitoient

toient avec familiarité. Les Courtisans avoient pour elle un respect fondé sur l'estime: les Femmes, même, ne pouvoient la haïr. Sa modestie, sa douceur, & sa politesse ne l'abandonnerent jamais; & dans sa faveur elle alloit au-devant d'un chacun, & prévenoit les besoins des malheureux. Sa mémoire est encore en vénération à tous ceux qui l'ont connue.

L'Electeur étant revenu de Mauritzbourg à Dresde, forma une Maison à Mademoiselle de *Königsmarck*, la logea & lui donna des meubles superbes. Quelque tems après, il obtint des Chanoinesses de Quedlinbourg, toutes Princesses ou Comtesses, d'élire Mademoiselle de *Königsmarck* pour Doyenne du Chapitre. Ce Titre lui valut celui de *Madame*. L'Electeur soupoit tous les soirs avec elle, & lui donnoit des Fêtes magnifiques, aux quelles toute

te la Cour participoit. Il venoit des Etrangers de tous côtés à Dresde, qui s'en retournoient pleins d'admiration & pour l'Amant & pour la Maitresse.

Cependant, la satisfaction de Madame de *Königsmarck* fut un peu alterée par le départ de Madame de *Löwenhäupt*, qui ayant résisté longtems aux ordres de son Mari qui la rappelloit, fut enfin obligée de partir. „ Me voici seule, „ (disoit d'un air tendre Madame de *Königsmarck*, en parlant à „ l'Electeur;) je renonce pour „ vous à tout ce que j'ai de plus „ cher. Ah! que je serois mal- „ heureuse, si vous m'abandon- „ niez!.. Non, Madame, (s'é- „ cria l'Electeur) vous n'avez „ rien à craindre: je suis à vous „ pour tout le tems de ma vie. „ Soyez-en assurée; & que ces „ perfections qui m'ont charmé, „ & que je ne puis jamais trou- „ ver qu'en vous, vous soient

„ garants de ma fidelité. Je ne
„ trouverai qu'en vous cet eſprit
„ admirable & charmant, qui fait
„ qu'aupres de vous je me crois
„ le plus heureux Mortel de la
„ Terre. Ceſſez donc d'avoir des
„ appréhenſions qui m'affligent
„ & m'outragent. J'adore en vous
„ ma chere Comteſſe, non ſeule-
„ ment la beauté la plus parfaite;
„ mais auſſi cette belle ame, cet
„ eſprit & cette bonté de cœur,
„ enfin ces grandes qualités qui
„ vous élevent ſi fort au-deſſus de
„ toutes les Femmes que je con-
„ nois, & qu'il eſt impoſſible que
„ je trouve ailleurs . . . . Que
„ vous êtes aimable, mon cher
„ Prince, & que vous ſavez raſ-
„ ſurer un cœur qui ne craint que
„ parce qu'il vous aime trop!
„ Conſervez ces ſentimens, ils
„ ſont mon bonheur & ma joye.
„ Oui, mon Cher, car je ne puis
„ plus vous appeller autrement;
„ & l'amour bannit toute con-

„ train-

„ trainte, je préfere votre ten-
„ dreſſe à votre grandeur & à vo-
„ tre puiſſance. Je vous trouve
„ mille fois plus grand par vos
„ ſentimens, que par votre rang.
„ Vous êtes maitre de moi, de
„ mon cœur, & de ma vie." Nos deux Amans s'étant encore dit mille choſes pareilles, & même plus tendres, ſouperent enſemble, & ne ſe quitterent que bien avant dans la nuit.

Ils employerent ſi bien leur tems, que neuf mois après, Madame de *Königsmarck* accoucha d'un Fils, qui étoit le véritable portrait de ſon Pere, dont il a aujourd'hui l'air, la force, les manieres, & la façon même de penſer. La naiſſance de cet Enfant donna une joye extrême à l'Electeur. Il le nomma *Mauritz* (*Maurice*), en mémoire du triomphe qu'il avoit obtenu à Mauritzbourg ſur ſa Mere. Dans la ſuite, il lui a donné le titre de *Comte de Saxe*. C'eſt

celui qui par ſon mérite s'eſt acquis l'eſtime des François, auprès de qui il ſert en qualité de Lieutenant-Général avec un Régiment d'Infanterie.

L'Electeur ne quitta presque point ſa Maitreſſe, pendant le tems de ſes couches ; il paſſoit les journées entieres au chevet de ſon lit ; & comme elle fut extrêmement malade les premiers jours, il ne ceſſoit de conjurer le Medecin d'avoir ſoin d'elle, & d'employer tout leur art pour la conſerver. Cependant, malgré les ſoins qu'ils ſe donnerent, ils ne purent empêcher qu'il ne reſtât à Madame de *Königsmarck* une ſueur presque continuelle, qui étoit d'une odeur peu agréable, & que les ſenteurs les plus fortes ne pouvoient ſurmonter. Ce malheur affligea d'abord extrêmement les deux Amans ; mais enfin il cauſa à l'Electeur un dégoût, qui fit qu'il s'éloigna peu à peu de la Comteſ-

ſe ;

se; jusqu'à ce qu'ayant pris d'autres engagemans, il cessa entierement de vivre avec elle comme Amant; car d'ailleurs il la vit toujours, & eut toujours pour elle une très grande estime.

Ce fut peu de mois après les couches de Madame de *Königsmarck*, que la Cour de Vienne offrit à l'Electeur le Commandement de l'Armée Impériale en Hongrie. Ce Prince, qui commençoit à briser les chaines qui l'attachoient à Madame de *Königsmarck*, & qui après tout a toujours fait ceder l'amour des Femmes à celui de la Gloire, accepta l'offre de l'Empereur. Il partit pour l'Armée, & y agit d'une maniere qui répondit parfaitement à la haute opinion qu'on avoit eue de son courage.

Après la Campagne, il vint rendre ses respects à l'Empereur, qui le reçut avec toute la distinction qui étoit dûe à son rang. Ce fut à Vienne, que ce Vainqueur

des Turcs fut encore vaincu par l'Amour. La Comteſſe d *Eſterlé* fut le fatal écueil, contre lequel échoua ſa liberté. Son cœur, d'accord avec ſes yeux, la lui fit regarder comme tout ce qu'il y avoit de plus parfait, & comme un Miracle de la Nature. Ce fut à un Bal que donnoit le Roi des Romains, Fils ainé de l Empereur, qu'il la vit pour la premiere fois. Sa vue fit ſur lui un tel effet, que malgré cette hardieſſe qu'on lui reprochoit, il demeura interdit. Il entreprit de lui parler; mais il étoit tellement troublé, qu'il ne trouvoit pas ce qu'il vouloit lui dire: tout ſon diſcours fut un galimatias auquel Madame d'*Eſterlé* n'auroit rien compris, ſi elle eût eu moins de connoiſſance du langage des yeux. Elle lut dans ceux de l'Electeur, tout l'effet que ſes charmes faiſoient ſur ſon cœur.

Comme elle ne ſe piquoit pas d'une Vertu auſtere, & qu'elle ne de-

demandoit pas mieux que de le faire expliquer, elle ſe retira dans une embraſure de fenêtre. L'Electeur la ſuivit. Elle lui parla d'abord de la magnificence de la Fête; mais il ne lui repondoit pas un mot. Elle crut qu'il ſe trouvoit mal, & lui préſentant de l'Eau de la Reine d'Hongrie; „ Monſeigneur, (s'écria-t-elle) m'entendez-vous? ... Oui, Madame, (repliqua-t-il en pouſſant un grand ſoupir,) je vous entends, & je vous vois tres bien. Je ſuis meme ſenſible autant que je le dois, au ſecours que vous voulez bien me donner. Mais ce n'eſt point de l'Eau de la Reine d'Hongrie, qui peut me faire revenir. Vous avez d'autres remedes, Madame; daignez les employer, & ſouffrez que j'attende ma guériſon de vous, qui êtes la cauſe de mon mal .... J'ignore quel mal j'ai pu vous communiquer, (répon-

„ dit

„ dit en riant la Comteſſe,) & je
„ ne m'en connois point de con-
„ tagieux. De plus, je ſuis peu
„ experte en remedes. Si pourtant
„ je connoiſſois votre mal, j'em-
„ ployerois avec plaiſir mon peu
„ de ſavoir, pour vous rendre u-
„ ne ſanté qui ne peut être que
„ chere à l'Europe..... Que tou-
„ te l'Europe me néglige, Mada-
„ me, (s'écria l'Electeur;) pourvu
„ que vous preniez part à ce qui
„ me regarde, je me croirai le
„ plus heureux des Hommes. Oui,
„ belle Comteſſe, (continua-t-il
„ avec un transport qui marquoit
„ aſſez combien il étoit épris,) ma
„ maladie n'eſt autre que la paſ-
„ ſion la plus vive & la plus ten-
„ dre, que je reſſens pour vous.
„ Rien ne m'en peut guérir: mais
„ apportez du ſoulagement à mes
„ peines. Je ne vous demande
„ la vie, que pour vous la dé-
„ vouer, & pour vous admirer
„ comme la perſonne de l'Univers

„ qui

„ qui mérite le plus de l'être....
„ Je vous ai déja dit, Monſei-
„ gneur, (répondit Madame d'*Eſ-*
„ *terlé*,) que je voulois employer
„ tous les remedes qui me ſe-
„ roient connus, pour procurer
„ votre guériſon. Je ſuis trop
„ eſclave de ma parole, & trop
„ bonne Sujette de l'Empereur,
„ pour ne point contribuer à
„ vous rendre une ſanté qui ne
„ peut que lui être précieuſe.
„ Tranquilliſez-vous donc, &
„ me laiſſez le tems de penſer à
„ ce que je dois faire. "

La Comteſſe parloit avec tant d'application, que le Roi des Romains, qui venoit joindre l'Electeur, n'étoit plus qu'à quelques pas d'elle, lorsqu'elle s'en apperçut. Elle ne ſe deconcerta point, & dit, comme ſi elle eût répondu à l'Electeur: „ J'aime beaucoup la
„ Muſique; mais particuliere-
„ ment le chant." Le Roi des Romains demeura perſuadé qu'il n'é-

n'étoit queſtion d'autre choſe ; il pria l'Electeur de paſſer dans un Sallon voiſin, où il y avoit un ſuperbe ſouper. La table étoit en forme de fer à cheval ; l'intérieur étoit vuide, & formoit un baſſin d'eau, au milieu duquel paroiſſoient Zéphyre & Flore, auxquels des Amours préſentoient des fleurs. Les quatre coins de la Salle étoient remplis par des Caſcades d'Eau de ſenteur, ce qui formoit un ſpectacle charmant, à la lumiere d'un millier de bougies placées ſur des luſtres & des girandoles de cryſtal. A une des extrémités de la Salle étoit un Théatre, dont le rideau repréſentoit Pſyché, dans un magnifique Palais que Cupidon avoit fait bâtir pour elle. Les Ris, les Jeux, les Plaiſirs voloient autour d'elle. Rien n'étoit plus beau ni plus aimable, que cette jeune Princeſſe : elle étoit telle enfin, qu'il faut être pour donner de l'amour à l'Amour même. Le Roi

Roi & la Reine des Romains, & l'Electeur, étant placés, le rideau s'ouvrit. On vit un ſuperbe Théatre repréſentant l'Olympe, où tous les Dieux étoient aſſemblés. Jupiter leur préſentoit le Portrait de l'Electeur, & leur demandoit que de ſon vivant il fût reçu au nombre des Dieux. Toutes les Divinités applaudirent à Jupiter, & célébrerent enſuite par des danſes & des chants la réſolution qui avoit été priſe.

Après le ſouper, tandis qu'on levoit les tables, la Cur s'étant approchée des fenêtres, vit tirer un Feu d'artifice. Le Bal commença enſuite; & cette magnifique Féte ne ſe termina que le lendemain, après le lever du Soleil.

L'Electeur auroit été fort ſatisfait de la Féte, s'il avoit pu trouver le moyen de continuer la converſation qu'il avoit commencée avec Madame d'*Eſterlé*: mais elle l'évita avec beaucoup d'adreſſe; car

car quoiqu'elle ne prétendît point se faire rechercher longtems, elle vouloit du moins l'être assez, pour qu'on lui tînt compte de s'être rendue.

Deux jours se passerent, sans que l'Electeur pût la voir. Il la rencontra chez la Reine des Romains; mais il ne put l'entretenir, parce qu'elle se tint fort éloignée. Enfin le Roi des Romains étant arrivé, proposa à la Reine & à l'Electeur de jouer à la Premiere. Madame d'*Esterlé* fut de la partie; le hazard plaça l'Electeur à côté d'elle. Ce Prince n'avoit garde de perdre le moment de dire à la Comtesse de petits mots, le plus bas qu'il lui fut possible. Il feignoit pour cela de prendre du tabac, & de servir souvent de son mouchoir, dont il cachoit sa bouche quand il lui parloit. Il ne la regardoit pas, dans la crainte que Mr. d'*Esterlé*, qui en qualité de Chambellan de service se tenoit der-

derriere le fauteuil du Roi, ne s'en apperçût : mais il ne laissa point de cette maniere de lui dire qu'il l'adoroit, qu'il ne demandoit pour toute récompense que la permission de la servir avec le même respect qu'on sert les Dieux, & que son desintéressement méritoit quelque bonté. Quoiqu'elle feignît de ne pas l'entendre, elle l'entendoit fort bien. L'application de l'Electeur à lui parler étoit si grande, qu'il arriva plus d'une fois que la Reine des Romains lui adressa la parole, sans qu'il l'entendît. La Comtesse étoit charmée de ce qu'il lui disoit' mais elle lui répondoit peu, parce qu'elle appréhendoit d'être observée par la Reine des Romains & Mr. de *Esterlé*. Cependant, le peu qu'elle lui dit, suffit pour lui donner à entendre qu'il ne tiendroit pas à elle qu'il ne fût bien-tôt parfaitement heureux.

Le lendemain l'Electeur, qui

vouloit ſavoir à quoi s'en tenir, écrivit à la Belle tout ce que le cœur inſpire lorsqu'on aime beaucoup, & qu'on peut ſe flater de n'être point haï. Comme il penſoit les choſes avec une délicateſſe & une vivacité inexprimable, il les diſoit dans des termes ſi choiſis, ſi naturels, & ſi nobles, que ſon eſprit n'enchantoit pas moins que ſa perſonne. Il mouroit d'impatience qu'elle lui accordât la permiſſion de l'entretenir en particulier; il l'en pria, & pour faire mieux valoir ſa priere, il accompagna le Billet d'une paire de boucles d'oreilles de la valeur de quarante-mille florins. La Pluye d'or ne fit pas un effet plus ſeduiſant ſur le cœur de Danaé, que le firent les boucles d'oreilles ſur celui de Madame d *Eſterlé*. Toutes les raiſons qui avoient combattu ſon penchant à ſe rendre, s'évanouïrent; & manquer de reconnoiſſance envers un Prince, ſi gé-

né-

nereux, lui parut la ſeule faute qu'elle pouvoit faire. Elle lui répondit dans des termes qui ne demandoient point d'explication, & lui manda qu'elle l'attendroit à huit heures du ſoir.

L'Electeur ne manqua pas l'heure. Il trouva la Comteſſe nonchalamment couchée ſur un lit de repos de brocard d'or, dans un cabinet où l'on ne voyoit reluire qu'or, peintures, & glaces ſuperbes: il ſembloit que ce fût la demeure de la Mere des Amours. Madame d'*Eſterlé* étoit charmante. Ses cheveux, qui étoient du plus beau blond du monde, tomboient par boucles ſur ſes épaules, & étoient relevés par des rubans verds. Elle avoit une robe couleur de roſe & argent, avec des fleurs qui imitoient le naturel. Une dentelle magnifique relevoit la beauté de ſa gorge; l'incarnat & le blanc de ſon teint uniſſoient les roſes avec les lys. Elle étoit dans

une émotion extrême, de crainte, ou peut-être de joye de la visite de l'Electeur; ce qui ajoutoit de nouvelles graces à celles qu'elle avoit naturellement. Le Prince la regardoit avec un plaisir, qu'il est aussi impossible de décrire, que tout ce qui se passa entre les deux Amans. Il est certain que l'Electeur fut si content de sa visité, qu'en se retirant chez lui, il donna ses meilleurs momens à penser à elle.

Il y avoit employé le reste de la nuit, & commençoit à dormir le matin, quand on vint lui dire que le Roi des Romains le prioit de passer dans son apartement. Il se leva promtement, & ne tarda gueres à se rendre auprès de lui. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit ce Prince, qu'il avoit laissé la veille en parfaite santé, maintenant au lit, pâle, défait, & comme un homme hors de lui-même! „ Bon Dieu! qu'est-ce

„ que

„ que ceci, (s'écria l'Electeur,) „ & qu'eſt-il arrivé à Votre Ma- „ jeſté?... La plus cruelle des A- „ vantures, (répondit le Roi des „ Romains.) Je ſuis menacé d'u- „ ne mort prochaine. Mais ce „ qui m'afflige, eſt que vous êtes „ menacé d'un ſort encore plus „ malheureux.... Quelle triſte „ révélation a pu troubler votre „ repos, Sire, (répondit l'Elec- „ teur;) & quels ſiniſtres preſ- „ ſentimens pouvez-vous avoir „ ſur des choſes ſi incertaines?... „ Aſſeyez-vous un moment, mon „ Couſin, (reprit le Roi; (écou- „ tez-moi; & peut-être enſuite „ ſerez-vous rempli de crainte „ auſſi bien que moi." L'Elec- teur s'étant aſſis, le Roi reprit la parole. „ J'ai eu la plus effra- „ yante apparition cette nuit, „ (dit-il) qu'ait peut-être jamais „ eu Mortel. Deux heures après „ que je me fus couché hier au „ ſoir, j'ai entendu entrer dans

„ ma chambre. Croyant que c'é-
„ toit un de mes Valets de cham-
„ bre, ſans ouvrir mon rideau
„ j'ai grondé de ce qu'on venoit
„ m'éveiller. Mais jugez de mon
„ étonnement; j'ai entendu un
„ grand bruit de chaines. J'ai
„ regardé, & j'ai vu un Spectre
„ tout blanc, qui d'une voix ef-
„ froyable m'a dit: *Joſeph, Roi*
„ *des Romains, je ſuis une Ame*
„ *qui endure les peines du Purga-*
„ *toire. Je viens te trouver de la*
„ *part de Dieu, pour t'avertir de*
„ *l'abîme où tu ès prêt de tomber,*
„ *par tes liaiſons avec l'Electeur de*
„ *Saxe. Renonce â ſon amitié,*
„ *où te prépare à la damnation éter-*
„ *nelle.* Ici le bruit des chaines
„ a redoublé; & comme la fra-
„ yeur m'avoit ôté la parole, le
„ Fantôme m'a dit: *Tu ne me ré-*
„ *ponds point? Joſeph? Serois-tu*
„ *aſſez malheureux, pour réſiſter à*
„ *Dieu? & l'amitié d'un Homme*
„ *t'eſt-elle plus chere que celle de ce-*
„ *lui*

„ *lui à qui tu dois toutes choſes?*
„ *Va, je te laiſſe penſer à ce que tu*
„ *as à faire. Dans trois jours je*
„ *viendrai ſavoir ta réponſe; & ſi*
„ *tu perſiſtes à voir l'Electeur de*
„ *Saxe, ta perte & la ſienne ſont*
„ *certaine.* En achevant ces mots,
„ le Spectre a diſparu, & m'a
„ laiſſé, je vous l'avoue, dans
„ d'étranges inquiétudes. Je n'ai
„ pas eu la force d'appeller, &
„ mon premier Valet de chambre
„ m'a trouvé tantôt ſaiſi d'épou-
„ vante. Je me trouve un peu
„ raſſuré, par la réſolution où je
„ ſuis de m'amender. J'eſpere
„ d'obtenir le pardon de mes pé-
„ ches. Il n'y a que vous, mon
„ cher Couſin, pour qui ſe ſuis
„ en peine. C'eſt pourquoi je
„ vous conjure d'embraſſer notre
„ ſainte Religion, & de mériter
„ avec moi la Vie éternelle.

L'Electeur avoit écouté attentivement le Roi des Romains; mais enfin prenant la parole:

„ Auriez-vous été bien éveillé, „ Sire, (lui dit-il;) & ne ſeroit-„ ce pas un rêve, dont l'impreſ-„ ſion eſt demeurée à Votre Ma-„ jeſté?" Le Roi l'aſſura qu'il n'avoit point dormi, & qu'aſſurément tout ce qu'il lui avoit dit, n'étoit pas l'effet d'un ſonge. „ Je „ n'y comprens donc rien, (re-„ prit l'Electeur;) car aſſurément „ perſonne ne ſauroit me perſua-„ der qu'un Eſprit puiſſe être en-„ chainé, & porter des chaines. „ Cependant, je ne puis m'ima-„ giner qu'il y ait des gens aſſez „ hardis pour oſer faire une telle „ ſupercherie à Votre Majeſté.... „ Bon! (répondit le Roi,) y a-t-il „ la moindre apparence? Qui „ oſeroit m'en impoſer de la ſor-„ te? . . . . Eh. que ſait-on, „ après tout? (dit l'Electeur.) „ Vous avez des Prêtres, Sire, „ qui ſont habiles, & fertiles en „ fourberies; ils ont du pouvoir „ dans cette Cour. Ils s'imagi-

„nent

„ nent peut-être, que dans les „ converſations que j'ai l'honneur „ d'avoir avec Votre Majeſté, je „ lui parle de Religion, & que „ je la mets au fait de leurs four- „ beries. M'eſt-il permis, Sire, „ de demander à Votre Majeſté, „ ſi ſon Confeſſeur ne lui a ja- „ mais fait naitre des ſcrupules „ ſur l'honneur que vous me fai- „ tes de m'aimer?" . . . Le Roi lui avoua que ſon Confeſſeur l'avoit menacé de lui refuſer l'Abſolution, s'il continuoit de le voir. „ Puisque cela eſt ainſi, (s'écria „ l'Electeur,) nous découvrirons „ bien-tôt le Spectre. Je vous „ ſupplie, Sire, de trouver bon „ que je me charge de ce ſoin. „ Je vous réponds de l'événe- „ ment, pourvu que Votre Ma- „ jeſté veuille bien s'en rappor- „ ter à moi, qu'elle continue de „ me traiter avec ſa bonté ac- „ coutumée, & qu'elle ne diſe à „ perſonne qu'elle m'a parlé de

„ ſon Avanture". Le Roi promit de garder le ſecret. L'Electeur, pour s'en mieux aſſurer, ne le quittoit point ; à l'heure du coucher, il paſſoit dans ſa chambre, ſe faſoit deshabiller, & venoit par une porte ſecrete coucher auprès du Roi.

La troiſieme nuit, le Roi des Romains & l'Electeur étant bien éveillés, entendirent remuer des chaines, & une voix qui diſoit, *Joſeph, Roi des Romains!* L'Electeur n'en voulut point entendre davantage, & s'étant élancé hors du lit, il ſaiſit le Spectre, qui a ſon tour plus effrayé que ne l'avoit été le Roi des Romains, s'écrir, *Jéſus Maria?* & tombant à genoux, demanda la vie, & dit qu'il étoit Prêtre. Mais l'Electeur ſourd à ſes cris le porte vers une fenêtre, & le précipitant en-bas, *Va, retourne* (lui dit-il) *au Purgatoire dont tu ès ſorti.* L'heure du prétendu Spectre n'étoit point encore

core venue: quoiqu'il tombât de fort haut, il en fut quitte pour ſe caſſer une jambe. Quelque envie qu'il eût de tenir ſon Avanture cachée, il ne put réſiſter à la douleur; il cria au ſecours; la Garde ſurvint, & on le reconnut pour le Pere Compagnon du Confeſſeur du Roi des Romains. Ce Prince fut dans une étrange colere de ce qu'on avoit oſé le jouer de la ſorte; il jura qu'il chaſſeroit un jour tous les Jéſuites de ſes Etats: mais après qu'il fut informé qui avoit fait agir les Peres, il leur pardonna, & défendit même de parler de cette Avanture.

Pendant que ceci s'étoit paſsé à la Cour, l'Electeur n'avoit pu voir la la Comteſſe. Comme elle ignoroit le ſujet qui le tenoit éloigné, elle le crut infidele. Son impatience ne lui permit pas d'attendre une occaſion de lui parler; elle lui écrivit, & le pria de venir chez elle. L'Electeur, qui n'avoit

voit pas moins d'impatience de la voir, s'y rendit. Elle étoit dans un deshabillé magnifique; ſa coiffure, quoique négligée, n'en étoit pas moins galante; elle portoit le Portrait de l'Electeur en bracelet. Ce fut dans cet état qu'elle attendit ce Prince. Lorsqu'il entra, elle jouoit du Clavecin & chantoit un Air fort triſte. Quand elle le vit, ſes yeux ſe couvrirent de larmes; elle demeura comme immobile dans un fauteuil. L'Electeur, ſurpris de la voir dans cet état, lui en demanda la cauſe. „ Comment oſez-vous (lui „ dit-elle en ſoupirant) me de„ mander le ſujet de mes larmes? „ votre cœur ne vous reproche„ t-il pas que vous en êtes la cau„ ſe? Comment ne pleurerois-je „ point, quand je me repréſente „ que une autre m'a peut-être en„ levé votre tendreſſe, & que les „ momens que vous venez paſſer „ ici, ne ſont que des momens

„ que

„ que vous lui dérobez, & que „ vous croyez peut-être ne pou- „ voir encore me refuſer. ”

L'Electeur, ſenſiblement touché de ces reproches, ſe jetta à ſes pieds, prit ſes mains, & les ſerrant entre les ſiennes en les baiſant ſans ceſſe, il la raſſura, en lui jurant qu'il n'aimoit qu'elle. „ Vous „ m'aimez, (lui dit-elle en le re- „ gardant tendrement,) & je de- „ meure trois jours ſansque vous „ m'en donniez aucune aſſuran- „ ce! ” L'Electeur lui rendit compte de l'Avanture du Roi des Romains, & ce récit, joint aux aſſurances qu'il lui donna de ſon amour & de ſa fidelité, fit rentrer la Comteſſe dans ſa belle humeur. Comme elle étoit naturellement très emportée, elle ſe jetta à ſon cou, l'embraſſa, le baiſa, & l'appella mille fois ſon Cher & ſon Adorable. L'Elécteur, qui n'eſt jamais demeuré en arriere avec ſes Maitreſſes en temoignages de tendreſ-

dreſſe, en donna de trés vifs à la Comteſſe. Elle ne put ſe réſoudre à le laiſſer aller, & bien qu'il eût promis au Roi des Romains de ſouper avec lui chez Mademoiſelle de *Falſi* ſa Maitreſſe, elle l'obligea de manquer à ſa promeſſe & de ſouper avec elle. L'Electeur y conſentit, à condition qu'ils paſſeroient la la nuit enſemble; & la Dame ne l'ayant point refuſé, il occupa la place du Comte d'*Eſterlé*, qui par ordonnance des Medecins ne couchoit point depuis quelque tems avec ſa Femme.

Nos Amans eurent tant de choſes à ſe dire, que le jour les ſurprit avant qu'ils euſſent dormi; mais enfin ils ſe livrerent au ſommeil. Il étoit dix heures du matin, qu'ils dormoient encore; & ils ne ſe ſeroient ſans doute pas éveillés ſi-tôt, ſi le Comte d'*Eſterlé* ne fût venu les troubler. Ce Seigneur ayant quelques affaires à communiquer à ſa Femme, ſe ren-

rendit à ſa chambre. Comme il en trouva la porte fermée, il l'ouvrit doucement avec un paſſe-partout, ſe faiſant un plaiſir de la ſurprendre. Mais combien fut-il ſurpris lui-même, lorsque s'etant approché du lit, il y vit l'Electeur dormant dans les bras de la Comteſſe, la tête appuyée ſur ſon ſein? Ah! perfide, s'écria-t-il... Ce cri réveilla les Amans. L'Electeur ſauta hors du lit, & ſaiſiſſant ſon épée, il fit ſi grand peur au Comte, qu'il prit la fuite, & laiſſa nos deux Amans fort confus de leur Avanture.

La Comteſſe étoit au deſeſpoir, & ne ſavoit quel parti prendre: elle appréhendoit mortellement le reſſentiment du Comte. L'Electeur, qui trouvoit ſes appréhenſions légitimes, réva aux expédiens qui pourroient garantir la Comteſſe d'être maltraitée, & il n'en trouva point de meilleur que de la conduire dans la maiſon de ſon Envoyé, que le Droit des Gens

Gens rendoit un Aſyle ſacré. La Comteſſe eut d'abord quelque peine à prendre ce parti: mais l'Electeur lui repréſenta, que leur intelligence étant ſue par l'homme du monde qui en devoit avoir le moins connoiſſance, elle n'avoit plus rien à ménager. Elle ſe rendit enfin, & ayant pris ſa Caſſette où étoient ſes diamans, elle monta avec l'Electeur dans un Caroſſe de louage; & ce Prince en la conduiſant chez ſon Envoyé, la lui recommanda comme un dépôt qui lui étoit extrêmement précieux.

Pendant que Madame l'*Eſterlé* fuyoit ſon Mari, ce pauvre Seigneur étoit dans l'Antichambre de l'Empereur, & comme Vulcain, y publioit ſa honte & ſon deſeſpoir. Ses Amis le conſoloient, en lui diſant qu'il n'y avoit pas là dequoi ſe tant affliger. Ils lui citerent des exemples tirés de la Fable, & de l'Hiſtoire ancienne & moderne. „ Amphitryon, (lui di-

„ disoient-ils, aussi irrité que
„ vous en apprenant l'infidelité
„ d'Alcmene, s'appaisa lorsqu'il
„ sut que c'étoit Jupiter qu'il a-
„ voit eu pour Rival. Combien
„ de Maris, dans l'ancienne Ro-
„ me, ont cedé leurs Femmes
„ aux Empereurs? En France,
„ Mr. de *Montespan* a cedé la
„ sienne à *Louis XIV;* & en
„ Angleterre, où les Rois sont
„ moins absolus, combien de Ma-
„ ris ont souffert que le Roi
„ *Charles II.* rendît visite à leurs
„ Femmes? Tout ce que vous
„ me dites là est fort vrai & fort
„ bon, (répondit niaisement
„ Mr. d'*Esterlé;*). mais Am-
„ phitryon a cedé à un Dieu,
„ & les autres à leurs Souve-
„ rains. . . . Oh bien, (dit le
„ Comte de *Martinitz*, qui a été
„ ensuite Ambassadeur de l'Em-
„ pereur à Rome) pour que vous
„ puissiez imiter les Maris que
„ nous vous avons nommés, met-

„ tez-vous au ſervice de l'Elec-
„ teur de Saxe; il couchera avec
„ votre Femme, ſans que perſon-
„ ne y puiſſe trouver à redire. "
Toute l'Aſſemblée applaudit à cet avis, & le pauvre Comte d'*Eſterlé* le crut ſi bon, qu'il alla du même pas trouver Mr. de *Beichling*, & le pria de le faire entrer au ſervice de l'Electeur.

Ce Prince fut extrêmement ſurpris lorſque Monſieur de *Beichling* lui fit ce meſſage; il le traita de Viſionnaire: mais ce Favori lui proteſta qu'il lui parloit de la part de Monſieur d'*Eſterlé*. L'Electeur écrivit auſſi-tôt un Billet à la Comteſſe, pour lui mander cette nouvelle. Elle lui répondit, qu'elle le prioit de ne point recevoir Mr. d'*Eſterlé* à ſon ſervice; mais de lui accorder une Penſion, aux conditions qu'elle lui impoſeroit. L'Electeur lui fit ſavoir qu'il la laiſſoit maitreſſe de régler cette affaire, & qu'il accor-

cordoit vingt-mille florins de Pension au Comte. Sur quoi la Comteſſe conclut le Traité ſuivant avec ſon Mari.

Qu'il conſentiroit qu'elle retournât occuper ſon apartement.

Qu'il ne lui parleroit jamais de ce qui s'étoit paſſé.

Qu'il renonceroit à tous les droits de Mari, & n'habiteroit plus avec elle.

Qu'elle pourroit faire tels Voyages qu'elle jugeroit convenable.

Qu'il viendroit la prendre dans ſon Caroſſe chez Mr. de Gerstorff, *Envoyé de Saxe, & la conduiroit dans ſon Hôtel.*

Elle vouloit pour preliminaire de la Paix, que ſon Mari lui demandât pardon en préſence de Mr. & de Madame de *Gerstorff*, de ce qu'il avoit oſé la ſurprendre avec l'Electeur; & ce ne fut qu'à la conſideration de Mr. de *Beich-*

ling, qu'elle se désista de sa prétention. Mais ce Ministre ajouta aux Articles, *Que Mr. d'Esterlé reconnoitroit pour siens, les Enfans dont Madame sa Femme pourroit accoucher; & que Garçons ou Filles, ils porteroient le nom & les Armes d'Esterlé.* Ce Traité fut signé des deux Parties, & tous les points en furent observès. L'Electeur en fit part au Roi des Romains, qui s'en divertit beaucoup; & depuis ce tems-là, Madame d'*Esterlé* passa pour Maitresse déclarée de l'Electeur.

Ce Prince, le Roi des Romains, Mademoiselle de *Palfi*, & Madame d'*Esterlé*, soupoient souvent ensemble, en partie quarrée. Ce fut dans une de ces parties, que le R[illegible] donna une promesse par écrit à l'Electeur, que si lui Dieu donnoit des Filles, l'Ainée seroit Femme du Prince Electoral de Saxe. C'est ce Billet qui est cause que ce Prince a effectivement obte-

obtenu l'ainée des Archiducheſſes *Joſephines*, au préjudice de l'Electeur de Baviere ſon Compétiteur.

Les nouvelles amours de l'Electeur étant connues à Dresde, Madame de *Königsmarck* ne balança pas à ceder ſa place. Elle médita auſſi-tôt ſa retraite; mais une retraite glorieuſe, & telle qu'on pouvoit l'attendre d'une perſonne auſſi ſage & auſſi prudente qu'elle. On crut d'abord, qu'elle ſe retireroit dans ſon Chapitre, ou qu'elle returneroit en Suede. Mais on ſe trompa: elle demeura à la Cour, & vit arriver l'Electeur avec ſa nouvelle Rivale. Elle ne fit point de reproches à l'Amant, & fit beaucoup de politeſſes à la Maitreſſe. Par-là, elle conſerva un crédit ſuffiſant pour ſe maintenir dans la vénération des Courtiſans, qui tous la plaignirent, & virent ſa chute avec déplaiſir. Elle éprouva ce que peut-être jamais Maitreſſe n'avoit éprouvé:

il lui reſta beaucoup d Amis dans ſa disgrace, & elle ne trouva pas un Ennemi.

Madame d'*Eſterlé* ne ſut point, comme elle, gagner l'amitié & l'eſtime publique. Cette Favorité étoit hautaine, vindicative, peu ſincere en amitie comme en amour; ſon interêt lui tenoit lieu de tout; elle avoit des Galands qu'elle immoloit les uns aux autres, mais toujours à ſon profit; ſa dépenſe étoit exceſſive, & jamais *Frederic-Auguſte* n'a eu de Maitreſſe qui lui ait tant coûté.

L'Electrice la vir arriver ſans murmurer; & Madame de *Brandſtein* lui ayant dit que l'Electeur ſouhaitoit qu'elle vît Madame d'*Eſterlé*, elle répondit, que l'Electeur étoit le maitre, & qu'il pouvoit amener qui bon lui ſembloit. Mais quoique cette Princeſſe diſſimulât ſagement ſon chagrin, elle réſolut dès-lors de n'avoir plus d'habitude particuliere, avec l'Electeur.

lecteur. C'eſt ce qu'elle a très religieuſement obſervé; & lorsque l'Electeur lui témoignoit vouloir remplir les devoirs de l'hymenée, elle trouvoit toujours des excuſes.

L'Electrice-Mere refuſa abſolument de recevoir la Comteſſe d'*Eſterlé*, & elle le refuſa d'une maniere fort inſultante pour cette Dame, & peu obligeante pour l'Electeur. Elle effectua alors ce qu'il y avoit longtems qu'elle méditoit, de ſe retirer à Lichtenberg. Elle amena avec elle le Prince ſon Petit fils, qui vient de ſucceder à ſon Pere, & eut un ſoin plein de tendreſſe pour ſon éducation.

L'Amour n'avoit pas aſſez d'empire ſur le cœur de l'Electeur, pour lui faire oublier le ſoin de ſa Gloire. Le Roi de Pologne *Jean Sobieski* étant venu à décéder, l'Electeur penſa à le remplacer. Il avoit de grands Concurrens; mais

il les égaloit en mérite, & les surpassoit en richesse & en puissance. Il avoit des Partisans en Pologne, entre autres, *Brebendofsky* Castelan de Culm, qui avoit épousé la Fille du Comte de *Flemming* Feldt-Maréchal au service de l'Electeur de Brandebourg, & ci-devant Feldt-Maréchal en Saxe. Il dépêcha vers ce Palatin le Chevalier de *Flemming*, Cousin-germain de sa Femme.

Pendant que *Flemming* faisoit les préparatifs pour son Ambassade, l'Electeur changea secretement de Religion entre les mains du Prince de *Saxe-Zeitz*, Evêque de Javarin.

Chacun sait ce qui se passa en Pologne, dans l'Election d'un Roi; comment le Cardinal *Radziovvski*, Primat du Royaume, élut le Prince de *Conti*; & comment l'Evêque de Cujavie proclama *Frederic-Auguste* Electeur de Saxe, qui sut enfin l'emporter sur son Rival.

Ce

Ce Prince ayant reçu le Diplome de ſon Election, partit pour Cracovie, où il fut coronné avec une magnificence toute Royale. La Comteſſe d'*Eſterlé* l'accompagna dans ce Voyage. Ce fut pour elle une eſpece de Triomphe, que le Sacre de ſon Amant. Elle vit la cérémonie dans une Tribune qui lui avoit été deſtinée, & elle y parut toute éclatante de pierreries. On remarqua, que le Roi allant à l'Offrande, porta le yeux ſur ſa Maitreſſe, comme s'il eût voulu lui dire, que c'étoit à elle qu'il offroit ſon encens & ſon cœur. Le gros de Polonois, ſuperſtitieux à l'extrême, en furent peu édifiés, & douterent de la Catholicité de leur nouveau Roi.

Après le Sacre, le Roi & ſa Maitreſſe allerent à Cracovie, où le nouveau Roi reçut les hommages des Palatinats. La Nobleſſe, empreſſée à lui plaire, l'honoroit jusques dans ſa Maitreſſe. Mada-

me d'*Esterlé* devint si fiere des déférences qu'on lui témoignoit, qu'elle méconnoissoit tout le monde, excepté ceux qui avoient part à sa faveur.

Le Chevalier *Flemming* fut de ce nombre. Ce Gentilhomme avoit une envie extrême de faire fortune; & quoique le Roi l'eût déclaré Maréchal de Camp de son Armée au préjudice d'Officiers plus anciens que lui, il n'étoit point satisfait. Sa Cousine, Madame de *Brebentau*, lui conseilla de s'attacher à la Comtesse d'*Esterlé*, & de gagner s'il étoit possible sa tendresse. Mr. de *Flemming* eut beau lui représenter, que ce seroit manquer de fidelité & de reconnoissance à son Roi & à son Bienfaiteur, que de lui enlever le cœur de sa Maitresse; elle lui répondit, que ceux qui étoient si religieux à observer les bienséances, n'alloient pas fort loin dans la Carriere de la Fortune: qu'elle ne lui

lui conseilleroit jamais de trahir son Roi; mais qu'elle ne voyoit pas qu'il fît grand mal, quand il partageroit avec lui les faveurs d'une Maitresse, pour laquelle le Roi avoit plus d'amour que d'estime, qu'il n'aimeroit pas longtems, & qu'il verroit un jour avec indifference entre les bras d'un autre. Mr. de *Flemming*, naturellement assez peu scrupuleux, se laissa persuader; il adressa ses vœux à Madame d'*Esterlé*, & en fut écouté favorablement. Elle entreprit de lui faire sa fortune. Le Roi, à sa recommendation, le fit Lieutenant-Général, Ministre d'Etat du Cabinet, & Grand-Ecuyer de Lithuanie. Mr. de *Flemming* étoit de toutes les parties du Roi, & Sa Majesté s'accoutuma si fort à son humeur souple & complaisante, qu'elle ne put plus s'en passer.

Mr. de *Flemming*, de son côté, se conduisit avec tant de circonspection, que le Roi ne le soupçonna

çonna jamais d'être ſon Rival; & il y apparence, que ſi Madame d'*Eſterlé* eût été auſſi prudente que lui, elle ſe ſeroit maintenue dans la faveur du Roi, qui aimoit dans ſes Maitreſſes ces airs emportés, & qui a toujours préferé les Femmes de ce caractere, à celles qui avoient un extérieur de modeſtie. Madame d'*Eſterlé* comptant ſur la faveur du Roi, comme ſur un héritage dont elle eût acquis pour toujours la poſſeſſion, garda ſi peu de meſures, que le Roi s'apperçut de ſes infidelités. Cependant, comme il l'aimoit trop pour s'en défaire, il prit le parti de diſſimuler; juſqu'à ce qu'enfin, il la ſurprit avec le Prince *Wiesnoviski*. Son indignation fut extrême: il ne fit cependant aucun reproche à ſa perfide Maitreſſe, mais il lui envoya dire par Mr. de *Fitztuhm*, qu'elle eût à ſortir du Palais dans deux heures, & dans vingt-quatre heures de Varſovie, & à quitter ſans délai le Royaume. Elle

Elle obeït. Lorsqu'elle fut partie, ſes Ennemis, qui étoient en grand nombre, inſinuerent au Roi, qu'il auroit fallu lui faire rendre une partie des joyaux qu'il lui avoit donnés, puisque cette punition lui auroit été plus ſenſible que ſa diſgrace. Le Roi, qui étoit encore dans ſon premier mouvement de colere, fit courir après elle. On la joignit à deux journées de Varſovie. Un Chevalier-Garde du Roi lui demanda de la part de Sa Majeſté, ſa Caſſette de diamans. Elle la lui remit; mais elle lui dit, que comme elle ne vouloit point, en cas qu'il y manquât quelques-uns des diamans que le Roi lui avoit donnés, qu'on pût le ſoupçonner de s'en être emparé, elle vouloit cacheter la Caſſette, & mettre la clef dans la Lettre qu'elle écriroit au Roi. Le Chevalier-Garde, qui croyoit avoir la vraye Caſſette parce qu'il avoit celle qu'on lui

lui avoit dépeinte, & qui n'avoit point d'ordre de la faire ouvrir, ne s'oppoſa pas à la Comteſſe: de ſorte qu'elle cacheta la Caſſette & la clef, laiſſa le tout entre les mains du Chevalier-Garde, & continua ſa route avec beaucoup de diligence. Elle arriva à Breslau, en même tems que le Chevalier-Garde arriva à Varſovie. Il remit la Caſſette au Roi, qui l'ayant ouverte, n'y trouva que des colifichets. Madame d'*Eſterlé* avoit prévu le coup, & avoit confié ſes Joyaux à un Muſicien Italien, qui avoit pris la route de Dantzig, tandis qu'elle prenoit celle de la Siléſie. Le Roi voyant la fourberie, ne put s'empêcher d'en rire, & n'en fut pas plus fâché contre Madame d'*Eſterlé*.

Ce Prince fut quelque tems ſans Maitreſſe déclarée: mais comme l'oiſiveté n'étoit pas ſon fait, il avoit de ces Amourettes paſſageres, qui n'etoient proprement que

des

des feuy-folets; mais dans lesquelles il trouvoit tant de plaisir, qu'il fut tenté de s'en faire une habitude. La premiere à qui il jetta le mouchoir, fut une Fille Turque, qui avoit été faite Esclave à Bude, lorsque les Impériaux prirent d'assaut cette Place. Elle n'avoit que cinq ou six ans alors; & avec la liberté, elle perdit en même tems son Pere & sa Mere, dont on n'a jamais pu apprendre des nouvelles. Mr. de *Schöning* * Lieutenant Général au service de l'Electeur de Brandebourg, dont elle fut le partage, la mena à Berlin & la fit baptiser; mais il lui conserva son nom de *Fatime*. Mademoiselle de *Flemming* ayant pris de l'amitié pour la jeune *Fatime*, la demanda à Mr. de *Schöning*, & l'obint. Lorsqu'elle fut mariée au

* Il est mort Feldt-Maréchal au service de Saxe, après l'avoir été au service de l'Electeur de Brandebourg.

au Palatin *Brebentau*, *Fatime* la ſuivit en Pologne. Comme elle avoit autant d'eſprit que de beauté, Madame de *Brebentau* la traitoit comme ſon égale, & l'introduiſoit dans toutes les Compagnies. Ce fut chez elle que le Roi vit *Fatime*. Quoiqu'il l'eût trouvée belle dans le tems même qu'il aimoit Madame d'*Eſterlé*, ſon attachement pour cette Maitreſſe lui avoit fait regarder *Fatime* avec indifference: à peine lui avoit-il parlé. Mais Madame d'*Eſterlé* étant bannie de ſon cœur, il parla un jour longtems avec *Fatime*, & fut ſi charmé de ſon eſprit, que dès ce moment il en devint amoureux. Dès-lors il alla tous les ſoirs chez Madame de *Brebentau*. Toute la Cour y étoit, & les plus belles Dames s'empreſſoient à l'envi de lui plaire. Mais il n'avoit des yeux que pour *Fatime*: il n'étoit content, que lorsqu'il pouvoit dire à cette belle Fille quelque

que choſe de galant qui ne fût entendu que d'elle. *Fatime* y répondoit avec eſprit & modeſtie. Elle ſe defendit longtems d'aimer: mais quelle Eſclave pourroit à la longue réſiſter aux pourſuites d'un Roi aimable, généreux & magnifique? Ce Prince lui donna de ſi grandes aſſurances de tendreſſe, & lui fit des promeſſes ſi ſéduiſantes, que la jeune & innocente *Fatime* ſe laiſſa vaincre.

On ne ſait pas trop comment elle échapa à la vigilance de Madame de *Brebentau*: mais elle lui échapa. On s'en apperçut, au changement de la taille de *Fatime*. Madame de *Brebentau* fût ſi fâchée contre cette pauvre Fille, qu'elle vouloit la chaſſer: mais le Roi, qui en fut informé, la pria de la garder, & de la conſiderer comme une Fille qu'il lui recommandoit plus que ſa vie. Madame de *Brebentau*, charmée d'obligex le Roi, garda *Fatime*, qui

quelques mois après, accoucha dans ſa maiſon d'un parfaitement beau Garçon, que le Roi reconnut pour ſon Fils, qu'il a fait élever depuis comme tel, & à qui il a donné le titre de Comte *Rotofski.*

Le Roi, qui n'a jamais pu avoir de longs attachemens pour des Filles, & pour qui les Femmes mariées, & en qui il trouvoit un eſprit d'intrigue, avoient plus de charmes, ſe dégoûta bientôt de *Fatime:* elle avoit pour lui trop de douceur & de modeſtie. Cependant, comme il l'eſtimoit, il penſa à l'établir; il la maria à un nommé *Spiegel*, Lieutenant-Colonel dans ſes Troupes. *Fatime* donna la main à cet Officier, & a ſi bien vecu avec lui, que la médiſance même a été forcée de la reſpecter.

Le Roi, en quittant *Fatime*, n'avoit point renoncé à l'amour. Une autre Beauté, d'un rang plus éle-

élevé, s'empara de ſon cœur. Ce fut la Princeſſe *Lubomirski*, Femme du Grand-Chambellan de la Couronne, & Niece du Cardinal *Radziovvski* Primat du Royaume. Beaucoup de gens ont cru que le Roi ne s'étoit attaché à cette Dame, que pour ſe ſervir de ſon crédit ſur l'eſprit de ſon Oncle, qui lui étoit toujours oppoſé. Mais ſi c'eſt la Politique qui attacha d'abord *Frederic-Auguſte* à la Princeſſe *Lubomirski*, il eſt certain que le mérite de cette Dame porta dans la ſuite le Roi à l'aimer de bonne ſoi.

Il attaqua le cœur de Madame de *Lubomirski*, ſelon toutes les règles de la Galanterie. Elle ſe défendit en Héroïne, & fit ſemblant de n'entendre ni ſoupirs, ni regards tendres. Lorsque le Roi parla, elle répondit avec reſpect, mais en Princeſſe d'un Royaume libre. Le Roi n'en devint que plus empreſſé. La Princeſſe

aimoit les plaiſirs, & la dépenſe; rien ne fut épargné: les Comédiens François, & la Muſique, furent mandés de Dresde. C'étoit tous les jours Comédie, Bal, Carouſel, parties de Chaſſe, Promenades ſur la Viſtule, Loteries, & choſes des grand éclat; jamais Varſovie n'avoit été ſi brillant.

Un jour qu'on couroit la Bague, après que le Roi, que perſonne n'égaloit en adreſſe, eut remporté les premiers Prix, il ſe fit amener des chevaux qui il avoit fait venir depuis peu de Turquie. Quoiqu'ils ne fuſſent pas encore dreſsés, il les voulut monter, & en fit donner aux premiers Seigneurs de ſa Cour. Le Roi, & Mr. de *Fitzthum*, ſe trouverent ſur les plus fougueux: ces chevaux voulurent ſe jetter l'un à l'autre; le Roi recula brusquement, & porta ſon cheval contre un pilier du Manège avec tant de violence, que la ſecouſſe le fit

fit chanceler. On courut à lui, & on le crut conſiderablement bleſsé. Madame de *Lubomirski* le crut encore plus bleſsé que les autres. L'interêt qu'elle y prenoit, lui donna une appréhenſion & un trouble qu'elle ne ſongea pas à cacher. Elle s'approcha de lui, & remarquant quelques goutes de ſang, elle en eut une telle douleur, qu'elle tomba évanouïe entre les bras de la Comteſſe *Tobianski* ſa Couſine. Quand le Roi fut revenu à lui & qu'il eut relevé la tête, le premier objet qui le frappa fut Madame de *Lubomirski*. L'état où il la vit ranima ſes eſprits; il ſe releva, & courout à ſon ſecours. Il arriva dans le tems quelle ouvroit les yeux, & que d'une voix languiſſante elle diſoit à ſa Couſine, *Le Roi eſt-il mort?* Elle apperçut dans ce moment ce Prince, qui la regardoit d'une maniere à lui faire juger combien il en étoit touché.

Elle en eut une telle joye, qu'oubliant ſon mal, & les meſures qu'elle devoit garder devant ſon Mari qui étoit préſent, elle s'écria: „ Ah, Sire! vous vivez; „ je vous revois; Dieu vous rend „ à mes larmes! . . . Oui, Ma„ dame, (rèpondit le Roi:) mais „ je vous ſupplie de croire que je „ ſuis plus ſenſible aux marques „ que je reçois de votre pitié, „ qu'à la vie". La préſence du Grand-Chambellan l'empêcha d'en dire davantage.

Madame de *Lubomirski*, en ſortant de la Lice, alla chez la Princeſſe *Conſtantin Sobieski*, qui donnoit ce ſoir le Bal au Roi. Son eſprit étoit bien occupé de ce qui s'étoit paſsé. Il y vint habillé magnifiquement, & comme un homme qui ne ſentoit pas de l'accident qui lui étoit arrivé: il paraiſſoit même plus gai que de contume; & la joye de ce qu'il avoit vu, lui don-

donnoit un air qui augmentoit encore ſon agrément. Tout le monde fut ſurpris lorſqu'il entra, & il n'y eut perſonne qui ne lui fît compliment ſur ſon Avanture, excepté Madame de *Lubomirski*. Le Roi, après avoir ſalué les Dames & s'être arrêté quelques momens avec la Princeſſe *Sobieski*, paſſa auprès de Madame de *Lubomirski*, & lui dit tout bas: „Je „ compte ce jour, Madame, pour „ le plus beau de ma vie..... „ Il me ſemble en effet, reprit „ le Princeſſe qui ne vouloit pas „ lui donner le tems de s'expli- „ quer,) que Votre Majeſté le „ peut mettre au rang de ſes plus „ heureux jours, puiſqu'elle y „ a échapé à un grand péril..... „ Ce péril eſt peu de choſe, Ma- „ dame, (répondit le Roi,) en „ comparaiſon du bien qu'il m'a „ procuré. Je n'enviſage le dan- „ ger où j'ai été, que pour me „ rappeller l'état où je vous ai

„ vue. Mais, Madame, ce qui „ faiſoit alors ma félicité, ne „ ſubſiſteroit-il plus, & vous „ repentiriez-vous de m'avoir „ donné des marques de vos bon- „ tés? . . . Au nom de Dieu, „ Sire, (reprit Madame de *Lu-* „ *bomirski*) contentez-vous de „ ce que vous avez vu, & n'exi- „ gez pas l'aveu d'une choſe „ qui ne vous eſt que trop con- „ nue, & qu'en-vain je voudrois „ vous cacher. Songez que mon „ Mari eſt préſent, & que ce „ n'eſt pas devant lui que je dois „ vous expliquer mes ſentimens". Le Roi eut bien de la peine à moderer le transport de joye où le mettoit cette réponſe; cependant, pour ne point expoſer ſa Maitreſſe, tout Roi qu'il étoit, il voulut bien obeïr & ſe retirer.

Il ouvrit le Bal avec la Princeſſe *Sobieski*. Comme il finiſſoit de danſer, il ſe trouva mal, & il

il falut l'emporter. Arrivé au Palais, on le ſaigna, & il ſe trouva mieux. Les Medecins attribuerent cet accident à ſa chute, & au refus qu'il avoit fait de ſe laiſſer ſaigner immédiatement après qu'il fut tombé, comme ils le lui conſeilloient: mais il n'avoit eu garde d'y conſentir, dans la crainte d'être privé de voir ſa Maitreſſe au Bal. Sa maladie n'eut point de ſuite. Ce qui contribua à ſon rétabliſſement, fut un Billet que lui remit ſon Premier Medecin, de la part de Madame de *Lubomirski.* Il étoit conçu en ces termes.

BILLET.

Que d'allarmes Votre Majeſté m'a donné dans un jour! Oui, Sire, j'ai paſſé la plus cruelle nuit de ma vie, & le danger où je vous ai cru a failli à me mettre au tombeau. Je viens d'appendre que vous êtes

mieux. Puiſſiez-vous être bien-tôt témoin de la joye que m'a donné cette nouvelle! Cependant, je tremble encore. Ah! ſi je perds mon Roi... mon Amant... quel interêt ai-je au monde?

Le Roi relut vingt fois ce Billet; il le fit lire à Mr. de *Fitztuhm*, dont la faveur commençoit à prévaloir ſur celle du Chancelier *Beichling*. Ce Favori ne manqua pas de ſe recrier ſur le ſtile. „ Elle ſouhaite, (s'Ecria le Roi) „ que je ſois témoin de la joye „ que lui cauſe le recouvrement „ de ma ſanté. Eh bien, mon „ cher *Fitztuhm*, il faut aller „ chez elle, il faut la rendre elle-„ même témoin de la joye que „ me cauſent ſes bontés. Une „ telle Maitreſſe vaut bien que „ je hazarde ma ſanté..... Ma-„ dame de *Lubomirski* mérite „ tout, (répondit Mr. de *Fitz-„ tuhm:*) mais je ſuis perſuadé

que

„ que Votre Majeſté l'offenſe-
„ roit, ſi elle s'expoſoit pour la
„ voir. Laiſſez-moi faire, Sire;
„ j'eſpere de l'engager à venir
„ ici; cela vaudra mieux pour
„ vous & pour elle..... Ah!
„ mon cher *Fitztuhm*, (s'écria
„ le Roi,) ſi tu me procures ce
„ bonheur, il n'y a rien que je
„ ne faſſe pour toi, & tu peux
„ tout attendre de ma reconnoiſ-
„ ſance ". Mr. de *Fitztuhm* re-
mercia le Roi de l'excès de ſes bontés, & le pria d'écrire une Réponſe à Madame de *Lubomirski*, & de l'en faire le porteur. Le Roi écrivit ce Billet.

BILLET.

Pardonnez-moi, ma chere Princeſſe, toutes les inquiétudes que je vous ai causée. Mais non, je ſerois fâché de ne vous les avoir pas données: j'ignorerois encore vos bontés pour moi. Vous me verriez à vos,

pieds,

pieds, vous remercier de tout ce que vous me marquez d'obligeant, ſi mes Medecins, & Fiztuhm *même, ne me tenoient priſonnier. Je ſens bien toutefois que je ne puis vivre ſans vous voir. Ils ont beau faire, j'échaperai à leur vigilance, pour me rendre auprès de vous. S'il m'en coûte la vie, je la perdrai du moins pour la plus belle cauſe du monde.*

Mr. de *Fitztuhm* trouva grande compagnie chez Madame de *Lubomirski*; mais il ne laiſſa pas de lui faire connoitre qu'il avoit à l'entretenir. Elle paſſa dans un cabinet, où il la ſuivit. Il lui rendit le Billet, & lui dit que le Roi mourroit, ſi elle ne venoit le voir. „ Mais comment voulez-„ vous que je faſſe? (lui dit-„ elle.) Je ne puis me rendre „ auprès du Roi, ſans m'expoſer „ au reſſentiment de mon Mari, „ & à la critique de toute la „ Cour. . . . . Il y a remede à tout,

„ tout, Madame, (répondit Mr.
„ de *Fitztuhm*;) & pourvu que
„ vous vouliez faire ce que je
„ vous dirai, il n'y aura que le
„ Roi, vous, & moi, qui sau-
„ rons cette visite.... Eh bien,
„ parlez, que faut-il faire? (re-
„ prit la Princesse.) .... Faire
„ une retraite dans un Couvent
„ sous prétexte de dévotion, lui
„ répondit Mr. de *Fitztuhm*; aussi-
„ bien sommes-nous dans la pre-
„ miere semaine du Caréme, où
„ ces sortes de retraites sont en
„ usage. Lorsque vous serez dans
„ le Couvent, vous en sortirez
„ sur les dix heures du soir; vous
„ monterez dans un Carosse, que
„ j'aurai soin de vous mener;
„ vous viendrez mettre pied à
„ terre à l'entrée de mon aparte-
„ ment, & je vous conduirai par
„ un escalier dérobé, qui n'est
„ pratiqué que par moi, dans la
„ chambre du Roi"..... La
Princesse trouva ce plan très bien

ima-

imaginé, & promit de le ſuivre dès le lendemain. Elle quitta Mr. de *Fiztuhm*, & fut rejoindre la compagnie. Son Mari, qui avoit remarqué ſon abſence, lui demanda où elle avoit été. Elle lui dit ſans détor, qu'elle s'étoit entretenue avec Mr. de *Fitztuhm*, ſur de affaires que le Roi deſiroit qu'elle communiquât au Cardinal-Primat. Le Prince crut qu'en effet il ne s'étoit agi d'autre choſe. Elle fit enſuite tomber la converſation ſur les dévotions du Carême. „ Quant à moi, (dit-elle) „ je ne ferai point maigre, parce „ que ma ſanté s'y oppoſe; mais „ je me mortifierai en voyant „ moins ſouvent compagnie. Pour „ cet effet, je paſſerai quatre „ jours de chaque ſemaine en re„ traite dans un Couvent„.) Chacun admira ce ſaint zèle, & Mr. de *Lubomirski* fut le premier à y applaudir.

La Princeſſe exécuta ſa réſolu-

tion

tion dès le lendemain; & ſur les dix heures du ſoir elle exécuta de même tout le plan de Mr. de *Fitztuhm*. Elle parvint heureuſement dans la chambre du Roi, qui l'attendoit avec une impatience qui ne ſe peut exprimer. Mr. de *Fitztuhm* s'étant retiré, Madame de *Lubomirski* ſe mit ſur le lit du Roi. Elle étoit en négligé, mais auſſi aimable qu'elle eût jamais été. Les deux Amans demeurerent quelque tems ſans ſe parler. La Princeſſe regardoit le Roi avec une langueur, qui lui faiſoit aſſez entendre que ſon cœur étoit ſincerement à lui. Le Roi fut ſi transporté, qu'aprés l'avoir remerciée de la faveur qu'elle lui faiſoit, il baiſa un quart-d'heure ſes mains, lui diſant ſans ceſſe, qu'il étoit le plus heureux des Hommes, & qu'il ſe croyoit le plus grand Roi du Monde, puis qu'il étoit aimé d'elle. „ Je ne me crois pas moins „ heureuſe, (répondit-elle,) de

„ poſ-

„ posseder le cœur p'un si grand „ Roi, & d'un Homme si parfait. „ Aimons-nous donc toujours, „ cher Prince; ne me soyez ja- „ mais infidele: me punisse le Ciel, „ si j'en aime jamais d'autre que „ vous!" Ils s'en tinrent pour cette fois aux paroles tendres: ce n'est pas que le Roi ne voulût quelque chose de plus; mais Madame de *Lubomirski*, à qui la santé de Sa Majesté étoit chere, ne voulut pas la mettre au risque de s'alterer. Le Roi lui fit promettre qu'il la verroit de la même maniere de lendemain. Il étoit près de quatre heures du matin, quand elle se retira, Etant rentrée dans son Couvent, elle voulut soutenir le caractere, de Dévote; elle assista à Matines, ensuite à la Messe, & puis fut prendre le repos dont elle avoit besoin.

Le lendemain & le jour suivant, elle retourna au Palais; & lorsque le Roi fut en état de sortir,

tir, il l'alloit voir dans ſon Couvent. Les deux Amans paſſerent ainſi doucement le Carême. Il n'en fut pas de même après les Fêtes de Pâques. Le Roi ayant continué de rendre de fréquentes viſites à Madame de *Lubomirski*, ſon Mari en prit de l'ombrage; il en parla à ſa Femme, qui lui répondit avec beaucoup de fierté. Le Prince, mécontent, tint des diſcours qui offenſerent le Roi. On lui défendit la Cour. Il prit le parti de ſe retirer dans ſes Terres, & voulut amener ſa Femme: mais elle refuſa de le ſuivre. Il la fit citer devant la Nonciature, & demanda caſſation de ſon mariage; & comme elle y conſentit, le Roi, qui ſe mêloit de cette affaire, obtint pour eux le Divorce du Saint Pere, au point même que les deux Parties pouvoit ſe remarier.

N'y ayant plus d'obſtacle pour les deux Amans, le Roi partit

pour la Saxe. Madame de *Lubomirski* le ſuivit, accompagnée de ſes Sœurs, dont l'une étoit mariée à Mr. de *Vopofski*, Gentilhomme Polonois. L'autre étoit encore Fille: mais elle ſe maria peu de tems après à Mr. de *Glaſnap* Officier dans les Chevaliers-Cardes, homme de naiſſance & de mérité, mais ſans fortune, & qui crut la faire par cette alliance. Il ſe trompa, & ſe vit enfin obligé, ainſi que Mr. de *Vopofski*, de faire caſſer ſon mariage: après quoi il e épouſé une autre Femme.

Le Roi voulant faire éclater ſa magnificence aux yeux de ſa Maitreſſe, lui fit voir les principales Villes de la Saxe. Etant arrivé à Wittenberg, il la quitta pour aller voir la Reine, qui depuis quelque tems faiſoit ſa réſidence au Château de Pretſch, à deux ou trois lieues de cette Ville. La ſéparation, qui ne devoit être que de deux jours, ne laiſſa pas d'être

tre tendre. La Maitreſſe gémit & pleura. „ Quoi! (diſoit-elle) „ vous me quittez, je ſerai deux „ jours ſans vous voir; & vous paſ„ ſerez ce tems auprès de la Reine, „ que malgré le reſpect je lui dois, „ je ne puis conſiderer que com„ me mon Ennemie, puisqu'elle ne „ peut que me haïr, moi qui lui „ enleve le cœur le plus parfait „ de l'Univers. Ah! ſi elle me „ l'enlevoit à ſon tour, que devien„ drois-je? Cette idée ſeule me „ donne une inquiétude mor„ telle. Jugez donc, cher Prin„ ce, dans quel état je ſerois ſi „ vous m'abandonniez. Ce n'eſt „ pas que je n'aimaſſe encore „ mieux vous voir retourner vers „ la Reine, que de vous voir „ dans les bras d'une Rivale: mais „ enfin, de quelque maniere que „ je vous perde, la mort ſeule „ pourra m'en conſoler." Le Roi, touché de ces paroles, embraſſa ſa Maitreſſe, & la pria de ne ſe

point tourmenter ſur un cas qui ne pouvoit pas arriver. „ Comment pourrois-je vous être infidele? (lui diſoit-il;) où trouverois-je une perſonne auſſi accomplie que vous, & qui ſache aimer comme vous aimez? Non, ma Chere, vous n'avez rien à appréhender. Vos perfections doivent vous être garants de ma fidelilité." Ce diſcours raſſura un peu Madame de *Lubomirski*: mais elle exigea que le Roi differât encore ſon départ de trois jours. Ce Prince, qui ne pouvoit rien lui refuſer, y conſentit, & on paſſa cet intervalle de tems dans des Jeux, des Bals, & des Feſtins, où l'adreſſe & la magnificence du Roi parurent toujours avec éclat.

Ce fut dans une de ces Fêtes, que le Roi préſenta à ſa Maitreſſe une Caſſette de vermeil, dans laquelle il y avoit toutes ſortes de bijoux, & dans le fond le Diplo-

me

me de l'Empereur, qui la déclaroit Princeſſe de l'Empire ſous le nom de *Teſchen*. „Que ne vous dois-„ je point, Sire, lui dit-elle, & „ comment vous prouver ma re-„ connoiſſance? ..... En m'ai-„ mant toujours comme vous fai-„ tes, (reprit le Roi.) Le rang „ que vous accorde l'Empereur, „ eſt au deſſous de votre mérite: „ ne penſez donc pas à m'en re-„ mercier. Plût au Ciel que je „ pûſſe vous procurer une Cou-„ ronne! avec quel plaiſir vous „ la verrois-je porter!" Enfin ils ſe dirent une infinité de belles choſes, après quoi ils ſe quitterent, pour ſe rejoindre dans le particulier. La nuit leur eût paru trop longue, s'ils leuſſent paſsée l'un ſans l'autre.

Le lendemain, le Roi partit pour Pretſch, ou la Reine le reçut avec reſpect. Mais le cœur de cette Princeſſe étant trop ulceré du long cours des infidelités

du Roi, elle ne put lui donner des marques de ſenſibilité, & ne ſortit point de cette indifférente froideur dont elle s'étoit fait une habitude, quoique le Roi lui parlât avec toute la cordialité d'un Epoux qui révéroit ſes vertus & ſon mérite.

Le Roi ne reſta qu'une nuit à Pretſch; il fut rejoindre ſa Maitreſſe, qu'il rencontra à demi-chemin dans une Forêt entre Wittenberg & Pretſch. Elle étoit vétue en Amaxone, d'un juſte-au-corps jaune, avec une jupe bleue en broderie d'argent; c'étoient les couleurs de Saxe. Elle portoit un chapeau avec un plumet bleu & blanc. Elle avoit ſi bon air dans cet habillement, qu'elle n'en pouvoit porter un qui lui fût plus avantageux. Le Roi courut à elle d'auſſi loin qu'il la vit, & quand il fut près d'elle, il deſcendit de caroſſe. Elle voulut auſſi deſcendre de cheval; mais le Roi ne le

voulut point, & lui baisa la main. Elle lui dit mille choses agréables sur son retour, & sur la crainte qu'elle avoit eue qu'il ne l'eût sacrifiée à la Reine. Le Roi ayant ordonné qu'on lui menât un cheval, y monta, & proposa une partie de Chasse à sa Maitresse. Comme il avoit déja concerté cette partie dès la veille, sa Meute se trouva préte. La crainte qu'avoit le Roi, qu'il n'arrivât quelque accident à cette nouvelle Chassèresse, l'obligea à rester toujours à ses côtés; il ne l'abandonna point. Après lui avoir donné le plaisir de faire passer devant elle le Cerf que l'on couroit, ils écarta avec elle dans le lieu le plus couvert du Bois, pour lui faire prendre quelque rafraichissement. Les Courtisans & les Dames, qui s'apperçurent de cet éloignement, les laisserent jouïr paisiblement de leur solitude. La suite a fait connoitre qu'ils firent plaisir au Roi

& à ſa Maitreſſe; car depuis ce jour-la elle eut des maux de cœur & des vomiſſemens, qui firent ſoupçonner que le Roi & elle ne s'en étoient pas tenus à la bagatelle. Elle accoucha dans ſon terme, d'un Garçon qui porte le titre de Prince de *Teſchen*, & qui reſſemble beaucoup à l'Amant de ſa Mere.

Le jour qui ſuivit cette partie de Chaſſe, le Roi & ſa Maitreſſe ſe rendirent à Leipzig, ou la Foire attiroit alors beaucoup, de perſonnes de diſtinction. La Reine y vint, & aida au Roi à recevoir la Reine de Pruſſe, qui venoit leur rendre viſite. Madame de *Teſchen* ſalua les deux Reines, à la Redoute; le Roi la préſenta lui-même à ces Princeſſes, qui lui firent un accueil bien different. La Reine de Pologne la reçut avec beaucoup de froideur, & lui demanda depuis quand elle étoit en Saxe. „ J'y ſuis venue avec

„ le

„ le Roi, Madame, (répondit la „ Favorite,) & je compte de m'en „ retourner bien tôt avec lui." La Reine fut ſi mortifiée de cette réponſe, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Elle feignit de ſe trouver mal, pour avoir un prétexte de ſe retirer.

La Reine de Pruſſe, au contraire, fit mille amitiés à Madame de *Teſchen:* mais comme cette Princeſſe aimoit à ſe divertir aux dépens de ſon prochain, elle invita le Roi à ſouper en petite partie, ſous prétexte que le fracas d'une grande Cour l'importunoit. „Mais „ je veux, s'il vous plait, (dit „ cette Princeſſe,) nommer les „ perſonnes qui ſeront de cette „ partie, & votre Maitreſſe n'en „ ſera pas. Je veux vous voir u„ ne fois ſans elle, & vous poſſe„ der tout entier, Je ſai bien „ que vous penſerez toujours à „ elle; mais n'importe: je choi„ ſirai des perſonnes qui vous en

„ pourront détourner; & j'aime „ encore mieux que vous penſiez „ à votre Maitreſſe, que de vous „ voir lui parler toujours." Le Roi lui dit qu'il feroit tout ce qu'elle ſouhaitoit, & qui il la laiſſoit abſolument la maitreſſe de nommer les perſonnes qui lui ſeroient les plus agréables.

Elle fit invitér Mesdames de *Königsmarck*, de *Hauchwitz* & d'*Eſterlé*, les trois Maitreſſes disgraciées du Roi, que le hazard & des affaires d'interêt avoient raſſemblés à Leipzig. La Reine de Pruſſe avoit à ſa ſuite les Princeſſes de *Hohenzollern*, Mere & Fille, & la Princeſſe *Henriette d'Anhalt-Deſſau*. La jeune Princeſſe de *Hohenzollern* étoit un prodige de beauté: mais ſa grande jeuneſſe lui donnoit un air d'innocence, qui n'étoit pas du goût de *Frederic-Auguſte*. La Princeſſe de *Deſſau*, ſans être auſſi regulierement belle, avoit ce Je-ne-ſai-quoi qui

plait

plait & qui touche; ſa taille, ſon air, ſes manieres & ſon esprit ne pouvoient êtres ſurpaſſes: auſſi le Roi lui donna-t-il la préference ſur la Princeſſe de *Hohenzollern*, dont la Mere eut tant de dépit de voir que ſa Fille n'eût pas fait la conquête du Roi, comme elle s'en étoit flatée,) qu'elle ne fit pendant tout le ſoir que gronder ſa Fille, qui avoit continuellement les larmes aux yeux.

Madame d'*Eſterlé*, à qui le Roi avoit pardonné ſa trahiſon & ſes tromperies, s'empreſſoit à faire valoir ſes charmes; on voyoit qu'elle n'avoit point encore perdu l'eſperance de ramener le Roi. Madame de *Hauchwitz* parut triſte & rêveuſe. Il n'y avoit que Madame de *Königsmarck*, qui paroiſſoit indifferente: auſſi fut-ce avec cette Dame, que la Reine ſe divertit des differens effets que la préſence du Roi faiſoit dans cette Aſſemblée.

Ce-

Cependant le Roi eut une longue converſation avec la jeune Princeſſe de *Deſſau*, dans laquelle elle fit tant d'impreſſion ſur ſon cœur, qu'on peut dire qu'il ne tint qu'a elle de lui faire oublier Madame de *Teſchen*. Mais cette Princeſſe répondit avec froideur à tout ce que le Roi lui dit de tendre. „ Votre Majeſté, (lui „ dit-elle,) n'eſt pas en état de „ me faire Reine; & peut-être ſi „ elle s'y trouvoit, ne me juge- „ roit-elle pas digne d'occuper „ cette place. Mais je la ſupplie „ auſſi de croire, que je ſai trop „ qui je ſuis née, pour vouloir „ être ſa Maitreſſe.

Pendant le ſouper, Madame de *Königsmarck* dit à la Reine, que pour rendre la Fête complette, il manquoit la préſence de Madame de *Teſchen*. La Reine dit qu'elle ſe repentoit de ne l'avoir pas invitée. Madame de *Königsmarck* répondit qu'il étoit encore tems de l'avoir,

l'avoir ; qu'il n'y avoit qu'a danſer après ſouper, & permettre que les Masques entraſſent. J'oſe promettre à Votre Majeſté, (dit-elle,) qu'elle ne tardera pas à venir. La Reine trouva cet expédient admirable ; elle propoſa au Roi de danſer. Auſſitôt la Muſique fut mandée, & la Reine de Pruſſe ordonna, à l'inſu du Roi, au Fourier de la Cour d'annoncer que les Masques pouvoient entrer. On ſe leva de table, & le Roi ouvrit le Bal avec la Reine de Pruſſe. Après qu'il eut dansé, il s'aſſit auprès de la Princeſſe d'*Anhalt*, dont la fierté ne l'avoit pas rebuté. Il lui parloit avec tant d'application & de vivacité, qu'il n'apperçut point trois Masques déguisés en Chauve-ſouris, qui s'approchient aſſez près de lui pour entendre ce qu'il diſoit. Un de ces Masques, après avoir écouté quelques momens, adreſſant la parole à la Prin-

ceſſe

ceſſe d'*Anhalt*? „ Ah! Princeſſe, „ (lui dit-elle,) ce que le Roi „ vous dit, il me le diſoit encore ce matin. Ne le croyez point, „ je vous en conjure..... Ah! „ (s'écria le Roi tout interdit,) „ c'eſt la *Teſchen*! .... Ne craignez rien, Masque, (reprit la „ Princeſſe de *Deſſau;* le Roi „ peut parler: mais toutes les „ Princeſſes ne vous reſſemblent „ pas." Elle ſe leva; le Roi en voulut faire autant: mais Madame de *Teſchen* l'arrêtant: „ Vous me „ fuyez, lui dit-elle;) & ce matin vous me juriez que vous „ n'en aimeriez jamais d'autre „ que moi." Le Roi, qui remarqua que la Reine de Pruſſe l'obſervoit, fût au deſeſpoir de cette ſcène. „ Au nom de Dieu, Madame, ne donnons point la „ Comédie aux Etrangers qui „ ſont ici, (lui dit-il.) On nous „ obſerve. Allez chez vous, je „ vais vous ſuivre; & vous ver-

„rez

„ rez que je vous aime toujours. Madame de *Teſchen*, un peu raſſurée, ſortit; le Roi ſe mit en devoir de la ſuivre: mais la Reine de Pruſſe qu's'en apperçut, & dont le deſſein étoit ce jour-là de ſe divertir aux dépens de la Favorite, propoſa au Roi de danſer des Contredanſes. Elle les fit durer très longtems: enſuite elle l'entretint de mille choſes, elle plaiſantoit ſur ſes amours & ſur ſon inconſtance, & feignant de n'avoir pas apperçu Madame de *Teſchen*, elle dit qu'elle ſe reprochoit de ne l'avoir pas admiſe au ſouper. „ La pauvre Femme ſe „ meurt peut-être d'inquiétude, „ (lui dit-elle) au moment que „ je vous parle, & Votre Majeſ„ té devroit bien lui faire dire „ que c'eſt moi qui vous empê„ che de lui aller demander pardon „ de ce que vous avez trouvé ce „ ſoir la jeune Princeſſe de *Deſſau* „ plus aimable qu'elle." Ces rail-

railleries déconcerterent le Roi: il ſe faiſoit violence pour tâcher de répondre, mais tout ce qu'il diſoit ſe ſentoit de ſon embaras. Plus il en témoignoit, & plus la Reine lui faiſoit la guerre. „ Mon inconſtance, Madame, „ (repondit-il enfin,) eſt en „ quelque maniere pardonnable. „ Si j'avois une Femme, oſe- „ rai-je dire une Maitreſſe, tel- „ le que Votre Majeſté, je l'aſ- „ ſuré bien que mes ennemis ne „ me reprocheroient point ma „ légereté. . . . Ah! ſi! Votre „ Majeſté ſe met à m'en conter, „ (reprit la Reine de Pruſſe,) j'en- „ voye chercher dans le moment „ Madame de *Teſchen*: mais il eſt „ vrai que ce ſeroit en vain; le „ jour paroît, les Chauve-ſouris „ ne volent plus. Venez, venez, „ Princeſſe, (cria-t-elle à la jeu- „ ne Princeſſe d'*Anhalt*,) le Roi „ de Pologne dans ce moment „ me prend pour vous." Avec tous

tous ces discours, & plusieurs semblables, elle retint le Roi jusqu'à sept heures du matin.

Il passa alors chez Madame de *Teschen*, qu'il trouva dans un état qui lui fit pitié. Elle étoit assise, & fondoit en larmes. Ses Sœurs étoient auprès d'elle, & tâchoient de la consoler: mais elle ne les écutoit point, & ne trouvoit de consolation que dans son desespoir. Le Roi fut si transporté, qu'après lui avoir demandé mille pardons, il baisa ses mains. Elle le regarda tendrement, & lui dit: „Que je „ serois miserable, Sire, si vous „ n'aviez pitié de moi! " Le Roi lui conta ses raisons; il se plaignit de la Reine de Prusse, qu'il dit être la cause de tout; & ajouta, qu'il n'en avoit conté à la Princesse de *Dessau*, que par amusement. Comme l'on croit assez aisément ce que l'on souhaite, Madame de *Teschen* crut le Roi. Les deux Amans se raccommoderent,

& ſe ſéparerent enfin parfaitement unis.

Cependant le Roi, qui s'étoit véritablement laiſsé ſurprendre au mérite de la Princeſſe *Henriette de Deſſau*, étoit affligé de la voir partir. La Reine de Pruſſe le voyant rêveur, lui dit avec cet air enjoué qui lui étoit naturel, qu'elle lui conſeilloit de changer d'air. " Croyez-moi, (lui dit-„ elle,) vous devriez m'accom-„ pagner à Orangenbaum, où je „ compte de paſſer quelques jours „ auprès de la Princeſſe Douai-„ riere d'*Anhalt*. Vous y ſerez „ plus libre; une Femme, & „ trois ou quatre Maitreſſes, „ qu'il vous faut ménager ici, ne „ peuvent que vous donner bien „ de l'embaras. " Le Roi accepta la partie; & afin que Madame de *Teſchen* n'y trouvât point à redire, il lui perſuada que des affaires d'Etat l'obligeoient à faire ce Voyage, pour avoir une entre-

entrevue ſecrete avec le Roi de Pruſſe. Il la pria de l'aller attendre à Dresde, où il lui promit de la joindre en très peu de jours. Cette ſeparation affligea beaucoup Madame de *Teſchen*: mais le Roi lui repréſenta ſi fortement qu'elle étoit abſolument néceſſaire pour le bien de ſes affaires, & lui jura tant de fois qu'il la rejoindroit avec un cœur fidele, qui enfin elle y conſentit.

Le Roi partit pour ce petit Voyage, & arriva en peu d'heures à Orangenbaum. La Princeſſe *Henriette*, fâchée de l'y voir, le reçut avec beaucoup de froideur. Elle fit confidence à la Princeſſe ſa Mere, de tout ce que le Roi lui avoit dit, & la pria de trouver bon que ſous prétexte de quelque maladie, elle demeurât dans ſa chambre. „ Non, ma „ Fille, (répondit la Princeſſe:) „ on démêleroit bien-tôt que „ c'eſt une maladie ſuppoſée. Et

„ de plus, j'ai assez bonne opi-
„ nion de vous, pour croire que
„ vous n'avez que faire de fuir,
„ pour vous garantir de répondre
„ à une passion qui ne peut que
„ vous offenser ".

La Princesse *Henriette* fut donc obligée de paroitre: mais elle sut toujours se tenir si eloignée du Roi, qu'il ne put lui rien dire de particulier, bien qu'il en cherchât tous les moyens pendant quatre jours qu'il demeura à Orangenbaum, d'ou il partit enfin pour Dresde le même jour que la Reine de Prusse s'en retourna à Berlin. Son retur causa une joye inexprimable à Madame de *Teschen*, qui malgré les sermens du Roi, avoit craint de ne le plus voir. Les premiers jours se passerent en caresses. Mais comme elle vit plusieurs Belle empressées à lui enlever le cœur du Roi, & qu'elle connoissoit son inconstance, elle reprit ses inquiétudes.

Dres-

Dresde lui devint insupportable; elle prévoyoit que le Roi lui échaperoit, s'il y restoit: ainsi elle l'engagea de retourner en Pologne, où la Guerre entreprise contre la Suede, & pousée avec peu de succès, sembloit d'ailleurs le rappeller.

Les affaires que le Roi trouva en Pologne, & la Campagne qu'il fit en Livonie, le séparoient quelquefois de sa Maitresse. Ces absences étoient avantageuses à la Favorite; elles n'étoient pas assez longues pour la faire oublier; mais elles l'étoient assez pour inspirer au Roi le desir de la revoir, & pour donner un air de nouvelle passion à leurs entrevues. Madame de *Teschen* jouït pendant quelques années assez paisiblement de sa faveur; elle l'employa à se procurer une fortune solide, qui pût lui faire supporter patiemment sa disgrace.

Les malheur de la Guerre ayant

obligé le Roi d'aller chercher de nouvelles reſſources en Saxe, il laiſſa Madame de *Teſchen* à Varſovie. Ce ne furent plus tant de pleurs; elle étoit accoutumée à ces ſéparations; & cette vivacité qui fait le charme d'un amour naiſſant, ne ſubſiſtoit plus. Le Roi étant arrivé à Dresde, penſoit à diſſiper ſes ennuis; il faiſoit des parties où la débauche étoit quelquefois pouſsée bien avant. Dans une de ces parties, ou il n'y avoit pour cette fois que des Hommes, la converſation tomba ſur les Maitreſſes. Chacun vantoit la ſienne, & en diſoit des merveilles. Mr. de *Hoyhm*, Miniſtre d'Etat du Cabinet, qui étoit de cette partie, dit qu'il n'avoit point de Maitreſſe; mais qu'il avoit une Femme qu'il amoit comme une Maitreſſe, & qui étoit cent fois plus aimable que toutes celles qu'ils vantoient tant. Comme le vin lui avoit échauffé la tê-

te,

te, il fit un portrait de ſa Femme ſi circonſtancié, que le plus habile Peintre n'eût pu faire mieux. Le Roi, qui ſavoit que ſa jalouſie lui faiſoit garder ſa Femme à la Campagne, lui dit qu'il ne croyoit pas que ce qu'il diſoit fût vrai; qu'il parloit comme un Homme qui n'étant marié que depuis trois mois, étoit encore amoureux de ſa Femme; & que ſi Madame de *Hoyhm* étoit auſſi belle & auſſi parfaite qu'il le diſoit, elle auroit fait plus de bruit dans le Monde. Le Prince de *Furſtemberg* ſoutint la meme choſe, & ajouta, qu'il parioit mille Ducats, que ſi Madame de *Hoyhm* paroiſſoit a la Cour, elle n'y ſeroit pas trouvée telle qu'il la dépeignoit. Mr. de *Hoyhm* topa à la gageure, & le Roi s'offrit d'être Juge. On obligea Mr. de *Hoyhm* d'écrire à ſa Femme, pour qu'elle ſe rendît inceſſamment à Dresde. Un Domeſtique fut envoyé ſur l'heure méme avec la

Lettre; & afin que Mr. de *Hoyhm* ne fût pas en état de revoquer ſon ordre, on le fit tant boire, que le pauvre homme ſe ſouvenoit à peine qui il étoit. On le fit emporter & coucher. Il fut fort ſurpris le lendemain en s'eveillant, de voir arriver ſa Femme. Il ſe repentit de l'avoir fait venir, & l'auroit renvoyée ſur l'heure même, s'il n'avoit craint qu'on ne le raillât troup ſur ſa jalouſie.

La Reine étant pour-lors à Dresde, Madame de *Hoyhm* vint la ſaluer. Le Roi, & ceux qui avoinet fait la gageüre contre Mr. de *Hoyhm*, ſe trouverent chez la Reine, & furent obligés de convenir que Mr. de *Hoyhm* n'avoit pas exageré en vantant la beauté de ſa Femme. Le Roi condamna le Prince de *Furſtemberg* à payer les mille Ducats. „ Je vois bien, „ répondit plaiſamment le Prin„ ce,) qu'il faut ſe réſoudre à pa„ yer les Violons pour Votre Ma„ jeſté.

„ jesté." Le Roi, qui amoit le Prince, lui dit de payer les mille Ducats à Mr. de *Hoyhm*, & d'en aller recevoir dix mille du Trésorier de sa Cassette. Le Prince lui baisa le main, & le remercia de ses bontés. Il paya sa dette, & reçut ce que le Roi lui donnoit.

Avant que de m'engager plus avant dans cette Histoire, je croi qu'il est à propos de peindre Madame de *Hoyhm* telle qu'elle étoit, & de rapporter quelques particularités qui la regardent. Le personnage qu'elle a fait à la Cour de Saxe, mérité bien qu'on la fasse connoitre

Elle avoit le visage long, le nez bien fait, la bouche petite, les dents parfaitement belles, les yeux noirs, grands, brillans & fins; tous ses traits étoient délicats; son rire étoit charmant, & alloit réveiller la tendresse jusques au fond des cœurs. Elle avoit les cheveux noirs, le sein admirable, la gorge, les mains, & les bras

bien faits; le teint rarement naturel, mais ordinairement blanc & rouge. Sa taille pouvoit paſſer pour un chef-d'œuvre. Elle avoit un air majeſtueux, & danſoit dans la derniere perfection.

Son Caractere n'étoit pas tout à fait ſi parfait. Elle avoit l'eſprit vif & plaiſant, plus que ſolide; elle étoit peu ſincere; inégale; polie avec ceux qui avoient pour elle les égards qu'elle ſe croyoit dûs, extrêmement fiere avec ceux qui oſoient lui réſiſter; intereſsée, & cependant liberale; reconnoiſſante aux bienfaits, implacable dans la vengeance, abſolue dans ſes volontés, & ne voulant pas toujours ce qui étoit juſte. Cependant, quelque prévenu qu'on fût contre elle, quand elle vouloit plaire, il n'étoit pas poſſible de ſe défendre de l'aimer. Elle avoit des manieres qui charmoient, elle en avoit d'autre qui offenſoient. Il n'y avoit rien qu'elle ne fît pour

de

de l'argent & des honneurs. Lorsqu'elle se vit Maitresse du Roi, elle mit toute son attention à ne pas laisser ce Prince dans une tranquillité dangereuse. Aussi ne s'arma-t-elle jamais d'une sévérité, qui auroit éloigné ceux que ses appas captivoient. Elle vouloit des Victimes, toujours toutes prêtes à immoler à la jalousie du Roi. Jalousie qu'elle savoit faire naitre, nourrir, & arrêter, selon qu'elle le jugeoit à propos. Son grand art étoit de ne jamais faire paroitre qu'elle eût en vue sa propre gloire: son interêt se tenoit toujours caché sous le voile de celui du Roi. Elle se servoit du prétexte d'aimer les Fêtes & les Spectacles, pour l'amuser sans cesse. Ce Prince croyoit s'acquérir des Créatures en répandant des graces; mais ces mêmes graces affermissoient toujours le pouvoir de Madame de *Hoyhm*, qui seule, malgré le discernement de *Frederic-Auguste*, dé-

décidoit du mérite de ceux qui les obtenoient. Ainſi le Sujet revêtu d'une nouvelle dignité, ou accablé des liberalités du Roi, croyoit tout tenir de Madame de *Hoyhm*. Malgré les Cabales qui ſe formoient contre elle, malgré la haine des Miniſtres, elle ſe maintint près de neuf ans dans la faveur; & l on peut dire que dans cet intervalle, elle vit la Pologne & la Saxe à ſes pieds.

Madame de *Hoyhm* avoit de la naiſſance. Elle étoit du Holſtein, & avoit ſuivi la Princeſſe de *Holſtein Plœn* à Wolffenbuttel, lorsque cette Princeſſe épouſa le Prince héréditaire de *Brunſvick-Wolffenbuttel*. Ce fut à cette Cour que Mr. de *Hoyhm* l'épouſa. Ce Miniſtre cherchoit depuis longtems une Femme: il ne vouloit point de Saxonne, quoiqu'il fût Saxon; il diſoit qu'elles étoient trop galantes & trop dépenſieres. Il vouloit une Femme qui fût belle, ſage

ge & œconomme. Un de ſes Amis, qui revenoit de Wolffenbuttel, lui dit qu'il trouveroit toutes ces qualités en Mademoiſelle de *Brouchstorff*, Fille-d'honneur de la Princeſſe héréditaire de Wolffenbuttel. Mr. de *Hoyhm* le crut: il partit pour Brunſwick, ſous prétexte de voir la Foire, mais en effet pour voir Mademoiſelle de *Brouchstorff*. Il la trouva telle qu'on la lui avoit dépeinte, de ſorte qu'il la rechercha en mariage. Comme il étoit Homme de qualité & de grands biens, & qu'il tenoit un rang conſiderable à la Cour de Saxe, il fut reçu agréablement, & n'eut pas la peine de ſoupirer longtems. Le mariage étant achevé, il mena ſa Femme en Saxe dans une de ſes Terres, où il comptoit de la laiſſer jusqu'à ce que le Roi fût retourné en Pologne. Mais comme on n'évite pas ſa deſtinée; ſon imprudence, lui fit parler d'elle au Roi: il fut

obligé

obligé de la faire venir, comme je l'ai dit, à la Cour, où bien-tôt après elle ſe vit la Diſpenſatrice des graces & de la fortune des Particuliers.

Le Roi, dès la premiere fois qu'il la vit, fut charmé de ſa beauté. Il lui trouva cet eſprit de gayeté, qu'il vouloit dans ſes Maitreſſes. Il n'en falut pas davantage pour le rendre amoureux. Son inclination pour Madame de *Teſchen* combattit quelque tems le penchant qui l'entrainoit vers Madame de *Hoyhm*. „ Ce ne ſera „ qu'une affaire de galanterie, (ſe „ diſoit-il;) j'oublierai Madame „ de *Hoyhm* dès que je ne la ver- „ rai plus." Il crut ſa conquête aiſée. Cependant, ayant parlé d'amour, il ne trouva pas dans Madame de *Hoyhm* cette facilité dont il s'étoit flaté. Jamais Maitreſſe ne lui coûta plus à acquérir; il falut, pour ainſi dire, prodiguer ſoins, aſſiduité, argent. Cette

te réſiſtance ne fit qu'augmenter le deſir de vaincre. Quand Madame de *Hoyhm* crut être aſſurée du cœur du Roi, elle s'adoucit, & enfin elle capitula à des conditions qui lui aſſuroient un empire abſolu ſur le cœur de *Frederic-Auguſte*. Ce Prince promit de renoncer pour jamais à Madame de *Teſchen*, de faire caſſer le Mariage qui uniſſoit Madame de *Hoyhm* à ſon Mari; enfin il s'engagea par un Billet écrit de ſa main, qu'en cas que la Reine vînt à mourir, Madame de *Hoyhm* occuperoit ſa place, & que les Enfans qui naitroient avant & après qu'il l'auroit épouſée, ſeroient reconnus pour légitimes Princes de Saxe. A toutes ces choſes elle fit joindre une Penſion annuelle de cent-mille écus.

Ce fut à ces conditions, que Madame de *Hoyhm* accepta le Titre de Maitreſſe du Roi. Mais ne voulant point que Mr. de

Hoyhm

Hoybm pût l'accuſer d'ingratitude & de trahiſon, elle alla lui annoncer elle-même la réſolution où elle étoit de le quitter. Elle entra un matin dans le cabinet de ſon Mari. „ Je viens, Monſieur, „ (lui dit-elle,) vous remercier de „ toutes les bontés que vous avez „ eues jusques ici pour moi, & „ vous aſſurer que je n'en perdrai „ jamais le ſouvenir. Mais je „ viens auſſi pour vous dire, que „ la ſympathie qui forme les heu„ reux mariages ne ſe trouvant „ point entre nous, mon intention „ eſt de me ſéparer de vous. Le „ Roi m'aime, Monſieur, & je „ ne vous cache point que je ſuis „ réſolue de répondre à l'honneur „ qu'il me fait. Cependant, com„ me je ne veux pas que vous „ puiſſiez vous plaindre de moi, „ je viens vous proposer un Di„ vorce, qui nous rendant libres „ l'un & l'autre, mettra votre „ gloire à couvert. C'eſt le par-

„ ti,

„ ti, Monſieur, qui me paroît „ vous convenir le plus. Si vous „ l'acceptez de bonne grace, vous „ pouvez être aſſuré de mon ami- „ tié, & que je contribuerai au- „ tant qu'il me ſera poſſible à votre „ fortune. Si au contraire vous „ cherchez à me chagriner, vous „ ne me ferez point changer de „ réſolution, & vous me forcerez „ d'oublier que je vous ai des „ obligations, pour mieux me „ ſouvenir que vous vous ſerez „ oppoſé à ma fortune.„

Il eſt impoſſible de ſe repréſenter combien Mr. de *Hoyhm* demeura ſurpris de ce compliment. Il voulut ſe répandre en plaintes & en reproches; mais ſa Femme l'interrompant: „ Je ſai, Mon- „ ſieur, (lui dit-elle,) tout ce que „ vous pouvez me dire; ainſi vous „ pouvez vous épargner la peine „ de combattre une réſolution „ que rien ne peut détruire. Ex- „ pliquez-vous donc, s'il vous

„ plait, & donnez-moi une ré-
„ ponſe poſitive, afin que je puiſ-
„ ſe prendre mes meſures. „

Mr. de *Hoyhm*, qui ſe trouvoit ſi étrangement preſſé par une Femme qu'il adoroit, & qu'il étoit ſur le point de perdre d'une maniere ſi extraordinaire, ſentit dans ſon cœur tous les mouvemens que le dépit, la rage, & le deſeſpoir peuvent faire naitre. Il ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre, levoit les yeux & les mains au Ciel, & paroiſſoit accablé de douleur. Madame de *Hoyhm* attendoit cependant tranquillement ſa réponſe. Comme elle vit qu'il ne diſoit pas un mot: „ Je vois bien, Monſieur, conti-
„ nua-t-elle,) que vous manquez
„ de réſolution, & qu'il faut vous
„ donner le tems de penſer à ce
„ que vous avez à faire. Je vous
„ prie toutefois de vous ſouve-
„ nir, qu'il dépend maintenant
„ de vous d'établir, ou de détrui-
„ re

„ re votre fortune.„ Elle ſortit ſans attendre ſa réponſe.

Mr. de *Hoyhm* demeura dans un état d'affliction, qui ne ſe peut exprimer. Il ſe tourmentoit, ſe levoit, s' aſſeyoit, & ſe ſentoit ſi accablé, qu'il ne ſavoit à quoi ſe réſoudre. Son eſprit, peu accoutumé à ſuccomber, ne s'inquiétoit pas tant d'avoir le Roi pour Rival, que des ſentimens trop tendres que Madame de *Hoyhm* avoit pour le Monarque. „ Ah! „ perfide Femme, (s'écrioit-il,) „ pourquoi m'avez-vous épouſé? „ pourquoi m'avez-vous témoi- „ gné de la tendreſſe? Helas! ne „ m' avez-vous donné votre foi, „ que pour me tromper, & pour „ me rendre le plus malheureux „ des hommes!„

Mr. de *Fitztuhm* le trouva dans cette agitation d'eſprit. Ce Favori venoit le trouver de la part du Roi. Il lui dit que Sa Majeſté deſiroit qu'il renonçât à

Madame de *Hoyhm*, en consentant que son mariage fût cassé. Il l'assura que le Roi lui tiendroit compte de cette complaisance; au-lieu que s'il s'opiniâtroit à s'opposer à une chose qu'il ne pouvoit point empêcher, le Roi en garderoit un ressentiment dont il éprouveroit tôt ou tard les effets. Mr. de *Hoyhm* se voyant pressé de la sorte, consentit enfin à ce qu'on exigeoit de lui. Il demanda pour toute grace, qu'il lui fût permis de s'absenter pour quelques mois de la Cour; ce que Sa Majesté lui accorda.

Fitztuhm ayant porté au Roi la réponse de Mr. de *Hoyhm*, ce Prince courut tout transporté de joye chez sa Maitresse, & lui annonça cette agréable nouvelle. „ Je suis donc à vous, Sire? „ (s'écria-t-elle.) Que mon bon- „ heur puisse durer toujours! „ Elle fit mille caresses à Mr. de *Fitztuhm*, & lui dit qu'elle n'oublie-

blieroit jamais le ſervice qu'il venoit de lui rendre. Elle lui préſenta une Tabatiere d'or enrichie de diamans, & le pria de la recevoir comme un foible témoignage de ſa reconnoiſſance. Le Roi demanda à voir cette boîte; il l'ouvrit, & y trouvant le Portrait de Madame de *Hoyhm*, il le baiſa. „ Non, non, *Fitztuhm*, (lui „ dit-il,) ceci eſt trop beau pour „ toi, & jamais d'autre que moi „ n'aura ce Portrait. Va, laiſſe-„ le moi, & contente-toi de „ vingt-mille écus dont je te fais „ préſent.„

Le Conſiſtoire de Dresde ayant éte aſſemblé, Mr. & Madame de *Hoyhm* y comparurent par Procureur, demandant que leur mariage fût caſſé. Leurs raiſons parurent bonnes à ce Tribunal, qui déclara leur mariage diſſous, permettant à l'un & à l'autre de ſe remarier. Le Roi confirma cette Sentence, qui le même jour fut af-

fichée à toutes les portes des Egliſes.

Madame de *Hoyhm* quitta le nom de ſon Mari, & ſe fit appeller Madame de *Coſel*. Comme elle avoit de l'ambition, elle voulut être titrée; & le Roi la fit faire Comteſſe de l'Empire par l'Empereur. Cet honneur lui attira une groſſe Cour, & beaucoup d'envieuſes.

Comme, par le Divorce, le Roi ſe trouvoit dans une entiere liberté de faire les galanteries & l'éclat qui pouvoient ſatisfaire ſa paſſion, il la fit connoitre par-tout. Il logea Madame de *Coſel* dans le voiſinage du Palais, de maniere que par une Gallerie couverte qu'il fit faire, il pouvoit ſe rendre chez elle ſans être vu de perſonne. Quelque tems après, il lui fit bâtir un Palais, où il fit des apartemens pour toutes les Saiſons. Les uns, revêtus de marbre, étoient pour l'Eté; les autres, lambriſ-

briſſés, parquetés, & remplis de la plus belle Laque de la Chine, & de glaces, étoient pour l'Hiver; il y mit pour deux-cens-mille écus de meubles; & ceux qui y entroient, croyoient voir un enchantement. Ce n'étoit que Vaiſſelle de vermeil, Vaſes de cryſtal, Tableaux, Lits de brocard en broderie: tout y étoit d'un goût ſi exquis & ſi particulier, qu'il n'y avoit rien qui ne pût ſervir de modele.

Madame de *Coſel* voyant ſa faveur établie, penſa à éloigner du Roi ceux qu'elle ſoupçonnoit de lui être oppoſés. Le Chancelier *Beichling* fut le premier qu'elle immola à ſon deſir de regner. Il avoit parlé fort librement ſur ſon compte, & avoit repréſenté au Roi, que les ſommes qu'il dépenſoit pour elle, pouvoient être mieux employées. C'en étoit aſſez pour le faire trouver coupable. Elle l'accuſa de Malverſation & de Péculat. Le Roi le fit arrêter, con-

duire à Königſtein, & lui confisqua ſes biens qui étoient conſiderables. Par cette action d'éclat, Madame de *Coſel* établit ſon autorité, & fit connoitre combien il étoit dangereux de l'offenſer.

Après la diſgrace du Chancelier, Mr. de *Fitztuhm* ſe trouva être le ſeul Favori, ou plutôt le ſeul Confident des Amours du Roi; car il ne ſe mêloit d'aucune autre affaire. Ce Favori étoit fort grand, & de belle taille; il avoit la phyſionomie aimable, & les manieres d'un homme de qualité; il étoit complaiſant, ſouple, affable & honnête. Il reſpectoit le Roi comme ſon Maitre, & l'aimoit comme ſon Ami.

Le Prince de *Furſtemberg*, & le Feldt-Maréchal Comte de *Flemming*, étoient bien conſiderés comme Favoris; mais tous ceux que la faveur ou les affaires approchoient du Roi, ne pouvoient s'y maintenir qu'en ſe ſoumettant à Ma-

Madame de *Coſel*. Elle gouvernoit avec un empire ſi abſolu, qu'on peut dire qu'elle étoit Maitreſſe du Roi & de l'Etat.

Tandis que toute la Cour fléchiſſoit devant elle, un Miniſtre Lutherien oſa la braver en Chaire. Il la compara à Bethſabée; & pour que perſonne ne s'y trompât, il la depeignit auſſi bien qu'auroit pu faire le plus habile Peintre. Elle le ſut, & en fut extrêmement irritée. Elle en fit des plaintes ameres, & demanda que le Prédicateur fût ſévèrement puni de ſon indiſcretion. Mais le Roi, qui a toujours été ennemi des violences, & qui en ſecret ne pouvoit diſconvenir que la comparaiſon du Miniſtre ne fût juſte, n'eut pas la complaiſance de la ſatisfaire: il lui dit que les Prédicateurs avoient une heure, tous les Dimanches & les jours de Fête, pendant laquelle ils étoient en droit de dire tout ce qu'ils vou-

lolent; qu'il faloit les laiſſer dire: mais que ſi un d'eux s'aviſoit de lui manquer de reſpect ou de mal parler d'elle hors de-là, il le puniroit comme il le méritoit.

Cependant, le Roi devant aller en Pologne, pria Madame de *Coſel* de demeurer à Dresde: mais elle craignoit trop de le perdre, pour le laiſſer aller ſeul. Elle lui répondit, qu'il n'y avoit que la mort qui pût la ſéparer de lui; & il falut qu'il prît le parti de l'emmener.

Madame de *Teſchen*, apprenant que le Roi revenoit à Varſovie & qu'il menoit avec lui Madame de *Coſel*, quitta cette Capitale & ſe retira auprès du Cardinal-Primat ſon Oncle, bien réſolue de fomenter la haine de ce Prélat contre *Frederic-Auguſte*. Mais cet eſprit de vengeance l'abandonna, après qu'elle eut reçu une Lettre que lui écrivit ce Prince. Dans cette Lettre il lui rappelloit le ſou-

ſouvenir de leurs Amours. „ Eſt-
„ il poſſible, Madame, (lui mar-
„ quoit-il,) que la haine puiſſe
„ ſucceder à l'amour? Quant à
„ moi, j'ai toujours pour vous
„ ces ſentimens d'eſtime & d'a-
„ mitié, qui forment les liaiſons
„ ſolides; votre bonheur fait le
„ mien, & je ſuis toujours prêt
„ de contribuer en toute choſe à
„ votre ſatisfaction. Pourriez-
„ vous penſer autrement pour
„ moi, vous dont je connois la
„ bonté de cœur, vous qui m'a-
„ vez aimé, vous enfin à qui je
„ n'ai connu que des ſentimens
„ généreux? Prendriez-vous par-
„ ti contre moi, en faveur d'un
„ Roi qui vous eſt inconnu & qui
„ ignore ce que c'eſt que de ré-
„ vérer le Beau-Sexe? Non,
„ Madame, je ne le puis croire.
„ Toutes les Dames, j'oſe m'en
„ flater, prendroient mon parti
„ contre vous, & vous blâme-
„ roient de préférer les interêts
„ d'un

„ d'un Roi ſauvage, à ceux d'un „ Prince qui vous a toujours ad- „ mirée. Soutenez donc mes in- „ terêts, Madame, auprès de Mr. „ le Cardinal-Primat votre Oncle: „ faites qu'il ne ſe départe point „ de la foi qu'il m'a promiſe, „ qu'il demeure uni à mon Parti, „ afin que nous obtenions une „ Paix glorieuſe pour une Nation „ dont vous êtes un ſi digne or- „ nement, & pour un Roi à qui „ ſes chagrins ne peuvent faire „ oublier qu'il vous fut cher au- „ trefois.„

Le Roi envoya cette Lettre par un Gentilhomme à Madame de *Tſchen*. Elle n'en put faire la lecture, ſans répandre des larmes. Elle oublia l'infidelité du Roi, & ne ſe ſouvint plus que de l'avoir aimé. Dans la réponſe qu'elle lui fit, elle ne lui cacha pas qu'elle s'étoit retirée auprès de ſon Oncle dans l'intention de lui nuire: „ Mais je ſens bien, Sire, (lui „ di-

„ disoit-elle,) qu'il ne dépend „ pas de moi de vous haïr. Je „ ferai voir à Votre Majesté, „ que je ne suis pas indigne de „ la confiance dont elle m'hono- „ re; & il ne tiendra pas à moi „ que mon Oncle ne se conforme „ à vos commandemens.

Elle fit en effet tout ce qu'une Femme habile pouvoit faire, pour maintenir son Oncle dans le Parti du Roi; mais ce Cardinal avoit résolu de détrôner ce Prince. Il eut pour cet effet une entrevue avec le Roi de Suede, & Madame de *Teschen* ne put jamais le détourner de ce pernicieux dessein. Elle en donna avis au Roi, qui ne trouvant de ressource que dans son propre courage, s'arma de constance, & manda son Armée de Saxe, pour l'opposer au Roi de Suede qui s'avançoit à grands pas vers Varsovie. Quoique le Roi fût accablé d'affaires, il ne laissoit pas de continuer ses galan-

teries.

teries. Madame de *Coſel* faiſoit toujours ſa principale paſſion: mais il lui échapoit quelquefois, & il adreſſoit ſes vœux à quelque Beauté du tiers ordre.

Il y avoit à Varſovie un Marchand de vin, François de Nation, nommé *Duval*, qui avoit une Fille extrêmement aimable: on l'appelloit *Henriette*. Tout ce qu'il y avoit de brillante Jeuneſſe lui faiſoit la cour, & il n'y avoit point de Beauté qui fût plus fêtée. Elle les recevoit tous avec une égale politeſſe, & l'on ne pouvoit diſtinguer quel étoit l'Amant favoriſé. Cette jeune Fille faiſoit le ſujet ordinaire de converſation de ce qu'on appelloit les Galands de la Cour. Ils étoient un jour une troupe, qui en parloient au lever du Roi. Le Monarque les entendit; il eut la curioſité de leur demander qui étoit la Belle dont ils s'entretenoient. Mr. de *Rantzau*, Aide de Camp du Roi, lui ré-

répondit que la perſonne dont ils parloient, étoit la Fille d'un Marchand François, & une des plus aimables créatures qui fût dans le Royaume. Le Roi ne repliqua pas un mot; mais lorsqu'il fut habillé, il ordonna à Mr. de *Rantzau* de le ſuivre dans ſon Cabinet; il s'informa plus particulierement d'*Henriette*, & lui dit qu'il vouloit qu'il le conduisît chez elle. Cette viſite fut arrêtée pour la nuit prochaine. Le Roi dit qu'il ſe déguiſeroit, & qu'il ne vouloit pas que la Fille ni perſonne pût le connoitre. Il défendit à Mr. de *Rantzau* de parler de cette courſe nocturne à Madame de *Coſel*. Le nouveau Mercure promit le ſecret, mais il ſupplia le Roi de vouloir bien auſſi ne le point expoſer au reſſentiment de ſa Maitreſſe. Le Monarque lui dit de ne rien craindre, & lui commanda de ſe trouver à l'entrée de la nuit dans ſon antichambre. Il paſſa

enſuite chez Madame de *Coſel*, à qui il dit qu'on lui propoſoit une entrevue ſecrete pour la nuit prochaine avec le Comte *Tobianski*, Neveu du Cardinal-Primat: mais que ce Seigneur étant connu de tout le monde, il n'oſoit le faire venir dans le Château; qu'ainſi il lui avoit donné rendez-vous dans une maiſon particuliere, où ils ſe rendroient tous deux déguiſés. „ Je prendrai *Rantzau* avec moi, „ (ajouta le Roi;) je croi pou„ voir compter d'autant plus ſur „ ſa fidelité, qu'il vous eſt allié, „ & que c'eſt vous qui me l'avez „ donné „ Le Roi prononça ces paroles d'un air de bonne foi, qui impoſa à la pénétration de Madame de *Coſel*. „ Quoique mon „ Couſin ait l'honneur de vous „ accompagner, Sire, (reprit-el„ le,) je ne laiſſerai pas d'être „ bien inquiete. Il peut vous „ arriver mille accidens; Varſo„ vie eſt plein de Traitres qui „ ont

„ ont juré votre perte; il n'en „ faut qu'un qui vous reconnoiſ- „ ſe, pour mettre vos jours en „ danger.„ Le Roi lui répondit en riant, qu'il pardonneroit ces vaines frayeurs à tout autre: mais qu'il ne pouvoit les excuſer en elle. „Helas! Sire, (repliqua-t-el- „le en le regardant tendrement,) „ on peut être intrépide, & „ trembler pour ce qu'on aime.„ Le Roi répondit à ſes marques de tendreſſe, par bien des careſſes: mais il ſe trouva fort embaraſſé par une fantaiſie de Madame de *Coſel*, à qui il tomba dans l'eſprit de l'accompagner dans ſa courſe nocturne. „Souffrez, Si- „re, (lui dit-elle,) que je vous ſui- „vé, que je ſois votre garde. Si „ quelqu'un oſe attenter à votre „ perſonne, *Rantzau* & moi nous „ vous défendrons; & avant qu'on „ parvienne jusqu'à vous, il fau- „dra qu'on m'ait ôté la vie.„ Le Roi fut touché de toutes les mar-

ques d'amour que lui donnoit ſa Maitreſſe; il ſe reprochoit de la tromper, & fut tenté de lui avouer la vérité: mais penſant enſuite que cet aveu ne ſerviroit qu'à l'affliger, il crut devoir ſe l'épargner. Il la pria de ne point penſer à le ſuivre, & dit qu'il aimeroit mieux renoncer à l'entrevue, que de l'expoſer au hazard de quelque avanture fâcheuſe. Madame de *Coſel* ceda, parce qu'elle ne s'étoit point encore attribué ce vouloir abſolu, qu'on lui a vu emploier dans la ſuite.

La nuit étant venue, le Roi ſe déguiſa de ſon mieux, prit Mr. de *Rantzau* avec lui, & ſe rendit à pied à la maiſon de *Duval*. Ils ſe firent donner une chambre en particulier; & quelque tems après, Mr. de *Rantzau*, qui étoit un des meilleur chalands de la maiſon, fit venir la jeune *Henriette*, & lui préſenta le Roi, comme s'il eût été un Officier de ſes amis. La

jeune

jeune Fille, qui n'avoit vu le Roi qu'en paſſant, & qui ne s'attendoit point qu'il dût lui rendre viſite, fut aiſément trompée. Cependant, après quelques momens de converſation, comme le Roi lui diſoit mille jolies choſes, elle le regarda avec plus d'attention. „Plus je vous regarde, (lui dit-„elle,) plus je vous trouve de reſ-„ſemblance avec le Roi... Il eſt „vrai (reprit-il) que pluſieurs per-„ſonnes m'ont dit comme vous, „que j'avois l'honneur de lui reſ-„ſembler; mais je voudrois bien „que ce fût plutôt par la puiſſan-„ce, que par la figure, afin d'être „en état de vous faire une fortu-„ne brillante.... Ce n'eſt point „l'interêt (répondit-elle) qui me „gouverne; & ſi le Roi m'aimoit, „je ſens que je pourrois l'aimer „bien plus par rapport à tout le „bien qu'on m'en a dit, que parce „qu'il me feroit ma fortune.... „Ah! Mademoiſelle, (s'écria le

„Roi) ſi cela eſt, aimez-moi donc „en faveur de la reſſemblance que „j'ai avec Sa Majeſté.... Tout „beau, Monſieur, (reprit-elle,) „vous avez un air de reſſemblance „avec le Roi: mais c'eſt à ſavoir ſi „vous avez ce cœur tendre qu'on „vante en lui, & qui ſeul peut „me charmer .... Oui, Made„moiſelle, (repliqua le Roi, a„vec un tranſport dont il n'étoit „plus le maitre,) j'ai ce cœur „tendre, j'ai toutes les qualités „qu'a ce Prince; enfin, je ſuis „le Roi lui-même.„ Il jetta en même tems un ſurtout & une perruque blonde qui cachoit ſes cheveux, & lui fit voir l'Etoile de l'Ordre de l'Eléphant brodée ſur ſon juſte-au-corps. La jeune *Henriette* demeura confuſe, dans la crainte d'avoir peut-être manqué au reſpect qu'elle devoit au Roi: mais ce Prince la raſſura. Il lui dit qu'il lui demandoit pardon de ce qu'il la ſurprenoit ainſi; mais qu'a-

qu'ayant entendu parler de ſes charmes, il avoit voulu voir par lui-même ſi la vérité répondoit à la renommée. Qu'il en trouvoit plus qu'on ne lui en avoit dit, & qu'il ſentoit qu'il ne la quitteroit pas auſſi libre qu'il l'étoit venu trouver. *Henriette* baiſſa les yeux, & répondit avec reſpect : mais elle étoit ſi interdite, qu'elle ne ſavoit pas trop ce qu'elle diſoit. Le Roi profitant de ſon trouble, lui fit offre de ſon cœur ; & *Henriette* n'eut pas la force de le refuſer. Dans l'excès de joye qui le transportoit, il oublie que Madame de *Coſel* l'attend, & il paſſe la nuit à rire & à badiner avec *Henriette*, qui ſe raſſurant peu à peu, reprit ſon enjouement naturel. Elle chantoit & folâtroit ; le Roi auroit bien voulu qu'elle eût fait autre choſe : mais la jeune Fille n'étoit point de cet avis, & il fallut que le Monarque ſe conformât à ſes volontés. Ils ſe quit-

terent enfin, avec promeſſe de ſe revoir la nuit ſuivante.

Il étoit presque jour, quand le Roi rentra dans le Palais. Il trouva Madame de *Coſel* auprès du feu. Comme il étoit tout rempli de l'image d'*Henriette*, il lui demanda avec un aſſez grand froid, pourquoi elle n'étoit pas couchée. „Je vous attendois, Sire, (lui „dit-elle triſtement;) & j'étois „inquiete pour vous.... Vous „devez pourtant vous accoutu„mer à ne m'avoir pas toujours „auprès de vous, (reprit le Roi;) „& lorsque je ſerai à la tête de „mon Armée, il n'y a pas appa„rence que vous puiſſiez me ſui„vre...., Pourquoi non? (ré„pondit-elle:) je vous ſuivrai par„tout, auprès de vous je n'aurai „peur de rien. Mais que vous „eſt-il arrivé? (continua-t-elle:) „vous me paroiſſez chagrin.... „Rien, (répondit le Roi:) mais „je ſuis fâché de vous trouver „en-

„ encore levée. „ La froideur avec laquelle il parloit, donna des ſoupçons à Madame de *Coſel:* mais elle jugea devoir les diſſimuler, juſqu'à ce qu'elle fût éclaircie de ſes doutes. Elle ſe coucha; & le Roi, qui ſe repentoit de lui avoir donné de l'inquiétude, ne voulut point la quitter. Ils ſe donnerent tous deux des marques de la plus vive tendreſſe, qui ne purent cependant étouffer les ſoupçons de Madame de *Coſel.*

Le Roi s'étant levé pour aller tenir ſon Conſeil, elle profita de ſon abſence, pour avoir une converſation avec Mr. de *Rantzau.* Elle l'interrogea, & voulut ſavoir de lui où avoit été le Roi. Ce Confident, ſans ſe déconcerter, lui dit qu'il avoit été en conference avec le Comte *Tobianski.* „ Je „ vous croi, (lui dit-elle:) mais „ prenez garde de me tromper, „ car très aſſurément je vous en „ ferois repentir. „

Mr. de *Rantzau* donna avis au Roi de la converſation qu'il avoit eue avec Madame de *Coſel*. „Je „vous avoue, (dit ce Prince,) „que votre Couſine me fait de la „peine. Je l'aime: c'eſt une „deſeſperée, capable de tout en„treprendre. Cependant, *Hen*„*riette* ne m'eſt point indifferen„te. Que ferai-je?... Sire, (ré„pondit Mr. de *Rantzau*,) il „faut vous attacher à celle qui „vous plait davantage, & ne „plus penſer à l'autre.„ Le Roi ne répondit rien, & alla chez ſa Maitreſſe. Il la trouva qui pleuroit. „Qu'avez-vous, Madame, „(lui dit-il,) & pourquoi cette af„fliction où je vous vois? .... „Helas! Sire, (répondit-elle,) „je ne ſai: mais mon cœur me „dit que vous m'êtes infidele.... Le Roi lui dit là-deſſus mille choſes pour la raſſurer, & la conjura de ne le point accabler par des ſoupçons qu'il ne méritoit pas. Et pour

pour la détourner de ſes penſées affligeantes, il lui parla de l'état de ſes affaires, & lui dit qu'il devoit encore revoir ſecretement le Comte *Tobianski*. „Je ne m'y „ oppoſe point, Sire, (répon- „ dit-elle;) mais je crains bien „ que ce ne ſoit pas le Comte *To-* „ *bianski* que vous irez chercher.„ Le Roi, que cette récidive fâchoit, lui dit qu'il n'aimoit ni les ſoupçons, ni les reproches.

Cependant, dès qu'il fit nuit, il retourna voir *Henriette*. Il la trouva moins réſervée: elle avoit fait confidence à ſa Mere, de ce qui s'étoit paſſé entre le Roi & elle, & en avoit reçu des leçons, qui l'avoient rendue plus habile, & avoient éloigné les ſcrupules qui lui reſtoient encore. Le Roi triompha de ſa pudeur; mais ce ne fut pas ſans bien des larmes verſées du côté d'*Henriette*; & jamais Virginité mourante n'a pouſſé de plus doux ſoupirs. Ces

deux Amans ſe dirent plus d'une fois qu'il s'aimoient, & ſe le dirent de differentes manieres.

La nuit étoit bien avancée, lorsque le Roi ſe retira. Avant que de ſe ſéparer de la belle *Henriette*, il la pria de trouver bon que leur amour demeurât caché. Il lui promit de la voir ſouvent, & ils convinrent qu'elle iroit trouver le Roi habillée en Homme, & que Mr. de *Rantzau* ſeroit ſon conducteur.

Comme le Roi ſe retiroit avec ce Confident, il eut une Avanture qui faillit à faire découvrir toute ſon intrigue. Un Chevalier-Garde étoit éperdument amoureux d'*Henriette*, & penſoit à l'épouſer. Il avoit été deux jours ſans pouvoir lui parler, lorsqu'une Servante lui dit qu'*Henriette* avoit paſſé deux nuits de ſuite avec Mr. de *Rantzau* & un autre Officier. Le Chevalier-Garde devint jaloux & furieux; il réſolut d'ôter la vie à celui

celui qui lui enlevoit ſa Maitreſſe; & pour y réuſſir plus ſurement, il prit avec lui ſon Frere, Chevalier-Garde comme lui, & tous deux attendirent Mr. de *Rantzau* à quelque diſtance de la maiſon de *Duval*. D'auſſi loin qu'ils le virent, ils lui crierent de mettre l'épée à la main: mais Mr. de *Rantzau*, qui appréhendoit de découvrir le Roi, & qui crut que ceux qui le menaçoient pouvoient bien ſe méprendre, puiſqu'il ne ſavoit point avoir de querelle avec perſonne, prit le parti de ſe nommer & de leur dire, que ſi en effet c'étoit à lui qu'ils en vouloient, il étoit prêt de les ſatisfaire: mais qu'il les prioit de lui donner une demie-heure pour aller rendre compte au Roi, d'une commiſſion dont Sa Majeſté l'avoit chargé. „Non, non, (lui cria „le Chevalier-Garde,) vous ne „m'échaperez pas: défendez-„vous. Vous m'avez enlevé ma Mai-

„ Maitreſſe ; je veux vous ôter „ la vie, ou vous me l'ôterez. „ Mr. de *Rantzau* ſe ſentant ſi vivement preſſé, mit l'épée à la main. Le Roi le laiſſa faire, tant que l'autre Garde demeura ſpectateur comme lui. Mais lorsqu'il le vit ſe joindre à ſon Camarade pour accabler Mr. de *Rantzau*, il courut à ſon ſecours l'épée à la main, & fondant ſur le ſecond Garde ; il lui porta un coup ſi violent ſur le bras, qu'il lui fit tomber ſon épée. Dans le tems qu'il la relevoit, il paſſa un Caroſſe avec des Laquais qui portoient des flambeaux. Le Garde desarmé reconnut le Roi ; il cria à ſon Frere d'arrêter, & ſe jettant à genoux : „ Sire, (lui „ dit-il,) j'ai mérité la mort ; je „ ſerois trop heureux ſi je la rece- „ vois de la main de Votre Ma- „ jeſté. Je ne lui demande point „ de grace, parce que je reconnois „ que ma faute eſt impardonna- „ ble. . . . Vous vous trompez, „ (ré-

„ (répondit le Roi;) avec moi
„ toutes les fautes ſont pardon-
„ nables, dès que ce n'eſt pas un
„ mauvais principe qui les a fait
„ commettre. J'excuſe celle que
„ vous venez de faire, perſuadé
„ que ce n'eſt point à moi que
„ vous en avez voulu. Mais je
„ vous ordonne à tous deux de
„ faire des excuſes à *Rantzau*
„ de ce que vous l'avez inſulté,
„ & d'avoir à l'avenir pour lui le
„ reſpect que vous lui devez. „ Il leur fit encore une mercuriale ſur leur maniere d'agir, il leur dit d'être plus conſiderés à l'avenir, & leur défendit ſous peine d'encourir ſon indignation, de parler de cette Avanture, & de dire qu'ils l'euſſent rencontré. Il ſe retira enſuite, laiſſant les deux Gardes ſi effrayés, & en même tems ſi étonnés de ſa bonté, qu'ils ne purent l'en remercier.

Le lendemain, les deux Gardes ſe croyant perdus, s'adreſſerent à

Mr.

Mr. de *Rantzau*, & après lui avoir demandé pardon de ce qui s'étoit paſſé, ils le prierent de leur obtenir leur congé, ne pouvant croire qu'après la faute qu'ils avoient commiſe, ils pûſſent eſperer de l'avancement dans le Service. Mr. de *Rantzau* en parla au Roi. Ce Prince fit venir les Gardes: „Je vous ai dit, (leur „dit-il,) que je vous pardonnois; „& ſi je vous fais venir aujourd'hui, ce n'eſt que pour vous „reprocher le peu de confiance „que vous avez en ma parole. „Je ne veux point que vous quittiez mon Service. Conduiſez-„vous en honnêtes-gens, & ſoyez aſſurés que j'aurai ſoin de „votre fortune.„ Il les congédia, en leur donnant ſa main à baiſer; & lorsqu'ils furent ſortis, il leur envoya à chacun cent Ducats de gratification.

Cependant, Madame de *Coſel* s'apperçut aiſément que le Roi n'a-

n'avoit plus les mêmes empreſſemens pour elle. Elle ne douta pas que quelque nouvelle Maitreſſe ne cauſât ce changement: mais quelques ſoins qu'elle ſe donnât, elle ne put la découvrir. Après de longues perquiſitions, un Valet de chambre du Roi lui apprit, que le Roi paſſoit ſouvent pluſieurs heures avec un Jeune-homme, qui par ſa grande beauté & l'air myſterieux avec lequel il étoit introduit dans la chambre du Roi, lui faiſoit croire que ce pourroit bien être une Fille traveſtie. Cet avis l'éclaircit tout d'un coup ſur mille doutes qui la tourmentoient. Sa ſituation n'en devint guere meilleure. Comme elle étoit naturellement fiere, elle eut bien de la peine à prendre le parti de la douceur: mais elle n'avoit point encore eu de démélés avec le Roi, & elle jugea en perſonne habile, qu'elle ne devoit point éclater contre lui, ſi elle ne pouvoit le con-

convaincre. Elle étoit à rêver à ce qu' elle avoit à faire, lorsque le Roi entra chez elle. Comme il la trouvoit triſte, il lui dit qu'elle lui paroiſſoit affligée, & que depuis quelque tems il ne la voyoit que pleurer. Elle répondit par un paſſage d'une Tragédie:

Il faut bien que je pleure,
Mon inſenſible Amant ordonne que
je meure.

Le Roi rougit à ces mots, & la regardant d'un air tendre: „ Que „ voulez-vous donc me dire (re„ pliqua-t-il) par des reproches „ ſi peu mérités?„ Elle s'en expliqua auſſi-tôt, avec beaucoup de vivacité & de larmes. Le Roi, ſurpris de la voir ſi bien informée, ſe retrancha ſur des aſſurances que rien au monde n'étoit plus faux. Il lui dit que la prétendue Fille dont on lui avoit parlé, étoit un Neveu de *Brebendofski* Caſtelan de Culm,

Culm, que ce Sénateur lui envoyoit pour l'avertir des trames des Polonois rebelles: Qu'il étoit vrai qu'il l'avoit retenu dans ſa chambre, mais que ce n'avoit été qu'autant de tems qu'il lui en avoit falu pour répondre au Caſtelan: Que depuis il n'avoit entendu parler de ce Garçon; & que ſi c'eût été une Fille traveſtie pour laquelle il eût eu de l'inclination, il ne lui auroit pas été impoſſible de la retrouver: Mais qu'apparemment, on lui vouloit donner des armes pour ſe détruire elle-même, puiſqu'il ne haïſſoit rien davantage que les éclairciſſemens & les tracaſſeries. La Comteſſe, piquée de le voir ſi ferme ſur le desaveu de ſon infidelité, s'emporta avec excès. „Eh bien, (lui dit-elle,) „ je vous croi. Mais je vous „ avertis, Sire, que je ne veux „ pas avoir le ſort de vos au„ tres Maitreſſes. J'ai quitté pour „ vous un Mari, je me ſuis perdue

„ de réputation, & le tout parce „ que vous m'avez juré une fide- „ lité éternelle. Vous ne m'abu- „ serez pas, ſans qu'il vous en „ coûte la vie: je vous caſſerai la „ tête d'un coup de piſtolet, & „ le tournant enſuite vers moi-mê- „ me, je me punirai par ma mort „ de la foibleſſe que j'aurai eue de „ vous aimer. „

Quelque extravagant que fût cet emportement de la Comteſſe, le Roi en eut pitié: il l'appaiſa un peu, & ne la quitta que fort tard. Il penſoit aux moyens de calmer ces excès de jalouſie de ſa Maitreſſe, lorsqu'on lui annonça un Courier qui l'avertit que les Suedois s'avançoient à grandes journées vers Varſovie. D'autres ſoins l'occuperent alors. Il faloit fuir, les Polonois étant aſſez lâches que de préférer le joug de *Charles XII.* au doux regne de *Frederic-Auguſte*. Ils l'abandonnoient; & ceux qui lui demeuroient fideles, n'étoient

pas

pas en état de le maintenir ſur le Trône, & ne vouloient toutefois point conſentir qu'il fît venir à ſon ſecours ſon Armée de Saxe. Ce Roi magnanime ne trouva de reſſource que dans lui-même: il employa tout ce que la Politique la plus rafinée peut mettre en œuvre, pour arrêter les progrès de ſon Ennemi. Il ſe retira à Cracovie, il y aſſembla un Corps d'Armée, & fit venir les Saxons; & lorſqu'il ſe vit en état de meſurer ſes forces avec celles de l'implacable *Charles*, il marcha à ſa rencontre, réſolu de s'en rapporter à la déciſion d'une Bataille. Mais avant que de ſe mettre à la tête de ſon Armée, il renvoya Madame de *Coſel* en Saxe. Cette ſéparation fut tendre, & pourtant exempte de foibleſſe. Madame de *Coſel* conjura le Roi de trouver bon qu'elle demeurât auprès de ſa perſonne. „Je prendrai des habits d'hom„me, lui diſoit-elle:) je com-

„ battrai à vos côtés. Je compte „ mon ſang & ma vie pour peu „ de choſe, & je ſuis prête à don- „ ner l'un & l'autre pour vous... „ Non, Madame, (répondit le „ Roi ;) vos jours me ſont trop „ précieux : conſervez-les. Ne „ prétendez pas que je mette au „ hazard d'un Combat, tout ce „ que j'ai de plus cher, vous & „ ma Couronne. Partez pour Dref- „ de ; que je vous ſache en ſure- „ té, j'en combattrai avec plus „ d'ardeur ; & comme le plaiſir „ de vous revoir ſera le premier „ prix de la Victoire, j'oſe me la „ promettre. „ La Comteſſe n'o- ſant point inſiſter davantage, con- ſentit à partir : mais comme les ſoupçons qu'elle avoit conçus à Varſovie ne l'avoient point a- bandonnée, elle profita des mo- mens tendres qui précéderent ſon départ, pour demander au Roi ſi en effet ſes doutes avoient été fondés. Le Monarque, qui ne pen-

penſoit plus à *Henriette* qui étoit demeurée à Varſovie, lui avoua toute l'Avanture. Madame de *Coſel* n'en parut point irritée: mais ſon cœur n'en étoit pas moins dépité, & elle ſe promit bien de ſacrifier Mr. de *Rantzau* à ſa vengeance.

Elle partit enfin pour Dresde, où l'on peut dire qu'elle gouvernoit plus que le Prince de *Furſtenberg*, qui cependant étoit *Stadthalter* où Vice-Roi de Saxe. Le Roi marcha au-devant de *Charles XII.* Ces deux Monarques parurent en préſence l'un de l'autre, dans la Plaine de Cliſſau. La Bataille ſe donna. Ils y firent tous deux des prodiges de valeur; mais enfin l'aſcendant de *Charles* prévalut, il remporta une Victoire complette. *Frederic-Auguſte* ſe retira à Cracovie: mais le Vainqueur l'y ayant ſuivi, il abandonna cette Place & ſe retira à Lublin, où il aſſiſta à la tenue d'une Diete qui ne termina rien.

Il paſſa enſuite en Saxe. Lorsqu'il arriva à Dresde, il trouva Madame de *Coſel* en travail d'enfant. Cela ne l'empêcha pas de courir chez elle. Sa préſence la ſoulagea, & quelques momens après elle accoucha d'une Fille, que l'on porta au Roi, qui la baiſa & l'appella ſa Fille. Madame de *Coſel* avoit tant ſouffert & étoit ſi foible, qu'elle ne put parler au Roi; elle lui ſerroit les mains, & le regardoit tendrement. Le Roi fut ſi touché, que les larmes lui vinrent aux yeux. Les douleurs de cette Favorite étant un peu appaiſées, elle lui dit tout ce que l'imagination peut inſpirer de plus tendre. Le Roi lui demanda ſi elle l'aimoit encore, depuis qu'il étoit vaincu. „Je vous aimerois, „(s'écria-t-elle avec plus de force „que ſon état ne le permettoit,) „fuſſiez-vous chargé de fers.„

Pendant les quarante jours qu'elle garda le lit, le Roi paſſoit les jours

jours à ſon chevet, & il n'y eut ſortes d'attentions qu'il n'eût pour elle. Un jour qu'ils cauſoient enſemble, Mr. de *Boſe*, Miniſtre & Secretaire d'Etat, vint faire rapport au Roi de certaines Dépêches qu'il venoit de recevoir, & lui préſenta une Lettre qui venoit de Varſovie. Le Roi, en l'ouvrant, ſourit & rougit. Madame de *Coſel* lui demanda de quoi il s'agiſſoit, & ſouhaita de voir la Lettre. Il refuſa de la lui montrer. La curioſité de Madame de *Coſel* en augmenta, & comme le Roi tenoit la Lettre à la main, elle ſauta hors du lit, & la lui arracha. Elle fit voir en cette occaſion, au Roi & à Mr. de *Boſe*, ce qu'une Femme modeſte ne laiſſe voir que difficilement à ſon Mari. Elle trouva que la Lettre étoit d'*Henriette*, qui notifioit au Roi qu'elle étoit accouchée d'une Fille, & qui lui demandoit ce qu'il ordonnoit qu'elle fît de cet Enfant.

„Qu'elle la noye, (s'écria Ma„dame de *Coſel*;) & que ne puis„je noyer la Mere auſſi! „ Le Roi rit beaucoup de cette extravagante ſaillie; mais Madame de *Coſel* prenant la choſe fort ſérieuſement, lui dit que s'il répondoit à cette Créature, & qu'il reconnût l'Enfant dont elle diſoit être accouchée, elle prendroit la poſte, ſe rendroit à Varſovie, & étrangleroit la Mere & l'Enfant. Le Roi, pour avoir la paix, lui promit qu'il ne penſeroit ni à *Henriette*, ni à ſa Fille. Cependant, cette Enfant qu'on mépriſoit tant alors, a été depuis reconnue par le Roi; elle lui a été la plus chere de ſes Enfans; il lui a donné le titre de Comteſſe d'*Orzelska*, & l'a mariée à un Prince Cadet de la Maiſon de *Holſtein-Beck*.

Cependant, cette Maitreſſe ſi jalouſe ne laiſſoit pas d'avoir des Adorateurs, de qui l'encens ne lui étoit pas desagréable. Il eſt vrai qu'el-

qu'elle ne les recevoit que comme des Victimes, qu'elle immoloit au Roi, & à ſon interêt propre. Un de ces Amans étoit le Comte de *Lecherenne*, Gentilhomme Savoyard, que le beſoin de chercher fortune avoit conduit, avec un ſien Frere Chevalier de Malthe, à Dresde. Les deux Freres s'étoient d'abord attachés à Madame de *Coſel;* c'étoit le moyen de parvenir, car elle diſpoſoit ſouverainement des honneurs & des graces. Elle les fit recevoir Gentilshommes de la Chambre du Roi. Pendant qu'elle avoit été ſeule à Dresde, ces Meſſieurs s'étoient fort inſinués dans ſa faveur; mais le Comte l'emportoit ſur le Chevalier: il étoit d'une taille fort élevée, & fort bien fait: il avoit un eſprit agréable, ſouple, complaiſant, fin, & qui ne ſe trouvoit borné par aucun ſcrupule. Les diſtinctions que Madame de *Coſel* lui témoignoit, furent mal inter-

pretées par ſes Ennemis. Comme ils ne pouvoient lui nuire qu'en la mettant mal avec le Roi, ils firent leur poſſible pour lui perſuader qu'il y avoit une extrême difference entre l'amour qu'il avoit pour elle, & le peu de retour qu'elle faiſoit paroitre dans l'occaſion. Cette corde étoit bien délicate à toucher; mais, outre que les perſonnes qui la manioient avoient l'oreille du Roi, ils s'y prenoient ſi adroitement, que leur deſſein ne pouvoit être découvert, ni leur ruſe aucunement ſoupçonnée. Pour faire mieux réuſſir leur entrepriſe, ils repréſenterent au Roi le peu de déférence que Madame de *Coſel* avoit eu en telle & telle rencontre, & ils ſembloient faire leur rapport avec tant de desintereſſement, que le Roi, tout éclairé qu'il étoit, eut bien de la peine à ne le pas laiſſer tromper par ces apparences de ſincerité.

Tou-

Toutes ces paroles n'ayant fait qu'une legere impreſſion ſur ſon eſprit, les Ennemis de Madame de *Coſel*, à la tête desquels étoit le Prince de *Furſtemberg*, lui nommerent le Comte de *Lecherenne*, comme le Rival qu'il devoit redouter. Il alla chez ſa Maitreſſe, dans le deſſein d'avoir un eclairciſſement. Il la trouva dans ſon Cabinet, occupée à conſiderer un Tableau de la Cérémonie de ſon Sacre. „Eh quoi! „Madame, (lui dit-il d'un air „un peu mépriſant,) daignez-„vous encore attacher vos yeux „ſur mon Portrait? ou eſt-ce „quelque autre objet que vous „conſiderez dans ce Tableau? „... Je croi, Sire, (répondit-„elle,) que ce n'eſt pas une per-„ſonne faite comme vous, qui „doive craindre qu'on puiſſe at-„tacher les yeux ſur tout autre „que vous-même; & quand mê-„me vous auriez à faire à la plus

„vo-

„volage des Femmes, votre mé-
„rite éclatant devroit toujours
„vous mettre au deſſus des ſoup-
„çons .... Jusques à préſent,
„(reprit le Roi,) je m'en étois
„flaté; mais ſouvent on s'abuſe,
„& ceux qui ne jugent que ſur
„les apparences, ſont fort ſujets
„à être trompés.„ Ces paroles
firent connoitre à Madame de
Coſel, que le Roi étoit jaloux;
elle en ſentit une ſecrete joye,
c'étoit une preuve qu'il l'aimoit.
Cependant, affectant de ſe trouver
offenſée: „Je ne ſai ce que vous
„voulez dire, Sire, lui dit-elle,
„par ces termes envelopés; &
„tandis que vous ne parlerez
„pas plus clairement, vous ne
„devez point vous attendre que
„je me juſtifie.... Il ſeroit peut-
„être plus difficile que vous ne
„penſez, (reprit le Roi, avec
„un air ſerieux, qui commen-
„çoit à inquiéter Madame de *Co-*
„*ſel*;) & je puis peut-être vous
„con-

„convaincre de choſes, que ſans „doute vous n'avez pas ſouhaité „qui vinſſent à ma connoiſſance.„ Elle ne répondit à ces paroles que par des marques d'une tendreſſe extraordinaire: elle mit en uſage tout ce que l'amour le plus paſſionné lui put inſpirer, & les larmes qui accompagnerent tous ſes transports, toucherent le cœur de cet Amant irrité. Lorsqu'elle le vit appaiſé, elle le pria de lui dire ce qui avoit occaſionné les diſcours qu'il lui avoit tenus; elle lui jura qu'elle lui avoueroit la vérité de toutes choſes; & ajouta, que quand même elle ſe ſentiroit criminelle, elle avoit aſſez de confiance en lui & ſe flatoit qu'il l'aimoit aſſez, pour lui pardonner ſi elle eût été capable d'une foibleſſe. Le Roi lui avoua tout ce qu'on lui avoit dit à ſon desavantage. Elle ne lui nia point que le Comte de *Lecherenne* ne lui eût parlé d'amour: mais elle

ne

ne convint point qu'elle l'eût écouté. Elle dit qu'elle l'auroit banni de chez elle; mais que comme elle lui avoit trouvé beaucoup d'esprit, & qu'elle s'ennuyoit mortellement pendant son absence, elle avoit cru ne point faire un crime de le voir; ce qu'elle n'avoit fait qu'après lui avoir défendu de lui parler d'amour. Le Roi la consola, & lui promit de n'avoir dorénavant aucun égard à tous les rapports qu'on pourroit lui faire; que jamais on n'effaceroit de son ame, par des craintes ridicules & mal fondées, l'affection qu'il lui avoit jurée; & qu'elle pouvoit entierement se reposer de cela sur sa parole. „Ah! „Sire, (lui dit-elle en pleurant,) „si Votre Majesté souffre que „la médisance aille si proche du „Trône, il est à craindre qu'el„le n'épargne pas même dans la „suite votre personne, & qu'el„le ne viole ce qu'il y aura „de

„de plus ſaint.... Vivez en re-
„pos, (reprit le Roi;) j'y mettrai
„ordre.„ Elle le pria encore beaucoup de lui nommer ceux qui lui avoient donné ces avis: mais le Roi n'en voulut rien faire. „Qu'il vous ſuffiſe, (lui dit-il,) „que je les regarde comme de „méchantes langues, que je ne „croirai jamais.„ Il la quitta, fort convaincu de ſon innocence, & très prévenu contre les donneurs d'avis, & contre *Lecherenne*, à qui il fit ordonner de quitter ſon ſervice & de ſortir de Dresde.

Ce Gentilhomme disgracié voulut, avant que de partir, voir Madame de *Coſel:* il fut à ſa porte; mais elle lui fit dire, qu'elle ne pouvoit pas recevoir ceux que le Roi banniſſoit de ſa préſence. Cependant, pour lui faire connoître qu'elle le voyoit partir à regret, elle lui envoya une bague qu'il y avoit peu que le Roi lui

avoit

avoit donnée, avec laquelle le Comte partit. Quelques jours après, comme elle s'habilloit, le Roi remarqua qu'elle n'avoit point cette bague; il lui en demanda la raiſon. Elle parut étonnée de ne la pas avoir, & la demanda à ſes Femmes, lesquelles par malheur, ou faute d'être bien inſtruites, répondirent qu'il y avoit quatre ou cinq jours qu' elles ne l'avoient vue. Ce tems étant préciſément celui du départ du Comte de *Lecherenne*, le Roi ne douta point qu'elle ne lui eût donné la bague en lui diſant adieu. Cette penſée réveilla ſi vivement ſa jalouſie, qu'il s'emporta contre ſon ordinaire, & lui fit mille reproches, que la Comteſſe écouta avec plus de patience qu'elle n'auroit fait ſi elle eût été innocente.

Pendant que ces petits démêlés occupoient le Roi & ſa Maitreſſe, *Charles XII*, qui avoit fait couronner à Varſovie *Stanislas Leczinski*

zinski Palatin de Posnanie, s'avançoit vers la Saxe avec ce nouveau Roi, Trophée éclatant de ſes Victoires. Le Roi, qui n'avoit point d'Armée à leur oppoſer, fut contraint de ſigner la Paix telle qu'il plut à ſon implacable Ennemi de la lui prescrire. Cela n'empêcha pas que le Roi de Suede n'entrât en Saxe, où il leva des Contributions immenſes. Tout le monde ſait que ce Prince ne ſortit de ce Païs, que dans le deſſein de détrôner le Czar; le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe; & comme il fut lui-même l'exemple le plus mémorable de l'inconſtance de la Fortune, & de l'inſtabilité des Grandeurs humaines.

Frederic-Auguſte parut toujours grand, dans le cours de ſes adverſités. On ne l'entendit jamais ſe plaindre de ſon mauvais ſort, & de l'ingratitude des Polonois. Madame de *Coſel*, appréhendant toutefois qu'il n'eût des ennuis ſe-

crets, mettoit tout en uſage pour le diſſiper: c'étoit journellement quelque nouvelle Fête. Le Roi aimoit les plaiſirs, mais il ne s'y abandonnoit pas: la Guerre avoit pour lui des charmes; & comme ſes affaires ne lui permettoient point de la porter en Pologne contre l'Uſurpateur de ſa Couronne, il l'alla chercher en Flandre dans l'Armée des Alliés. Il y garda l'incognito, & ſe ſervit des Equipages du Prince *Eugene de Savoye*. Toutes les Nations qui compoſoient cette Armée, admirerent ſa grande expérience dans l'Art militaire, & ſon courage. Il s'expoſa pluſieurs fois avec ſi peu de précaution, que le Prince *Eugene* & Mylord-Duc de *Marlborough* prirent la liberté de lui faire des remontrances. Il leur répondoit en riant, qu'à la Guerre il falloit être Calviniſte, & croire la Prédeſtination.

Ce Monarque, après avoir pris une

une entiere connoiſſance de la diſpoſition des Attaques, & prévoyant que le Siege de Lille traineroit en longueur quand même les François ne feroient pas de nouvelles tentatives pour le faire lever, prit le parti de s'en retourner en Saxe. Il paſſa par Bruxelles; & pour éviter le Cérémonial, il entra dans cette Ville ſous le nom de *Comte de Torgau*, à l'heure que les portes ſe fermoient. Il fut encore le même ſoir à l'Opera. Il y avoit une Danſeuſe nommée *Duparc*, qui avoit de la beauté, des graces, & qui étoit ſans contredit une des meilleures Danſeuſes qui fût pour-lors hors de France. Elle plut au Roi: il lui fit offrir à ſouper chez *Vernus*, célèbre Traiteur à *l'Abondance*. La partie fut acceptée. La *Duparc*, & trois Filles de l'Opera, parurent à la fête. Le Roi, ſous le nom de *Comte de Torgau*, étoit accompagné de Mrs. de *Fitztuhm* & de *Bauditz*, & du Comte de

W... qui avoit lié la partie. Comme ils étoient à table, la *Duparc*, qui étoit extrêmement aimable, mais particulierement le verre à la main, acheva de charmer le Roi. Il lui dit cent jolies choſes, & plut beaucoup à la Belle, qui avoit du diſcernement. Mais comme elle avoit cette prévention Françoiſe, de s'imaginer qu'il n'y a que les François qui puiſſent avoir de l'eſprit, elle ne pouvoit ſe perſuader que le *Comte de Torgau* fût Allemand. „ Vous êtes „ François, (lui dit-elle;) vous „ en avez l'eſprit, l'air, la poli„ teſſe. Non en vérité, (répon„ dit le Roi;) je ſuis un bon Sa„ xon, qui dit tout ce qu'il pen„ ſe, & nomme tout par ſon „ nom.... Ah! (reprit la *Du*parc,) vous êtes Saxon? de gra„ ce, faites-moi le portrait de vo„ tre Roi; j'ai ouï dire que c'eſt „ un Prince incomparable.„ Elle ajouta, qu'il y avoit deux ans qu'el-

qu'elle tourmentoit une vieille Tante qu'elle avoit, qui étoit dans la Troupe des Comédiens François à Dresde, de la faire entrer au ſervice du Roi; mais qu'elle lui mandoit toujours, qu'il n'y avoit point de place pour elle. Le Roi lui répondit, qu'aſſurément ſa Tante ne s'y prenoit pas bien, ou qu'elle n'avoit pas envie de la voir, ſans quoi il lui auroit été facile de la faire recevoir pour premiere Danſeuſe: Que ſi elle étoit toujours dans l'intention de paſſer à Dresde, il ſe faiſoit fort de la faire recevoir, & de lui procurer de bons apointemens. La *Duparc* accepta l'offre. Le Roi lui dit qu'il n'y avoit qu'à partir dès le lendemain, & lui offrit une place dans ſon Caroſſe: mais elle le remercia, ſous prétexte que quelques affaires la retenoient à Bruxelles. Elle promit de le ſuivre dans un mois. Le Roi, pour l'engager à tenir ſa promeſſe, lui

donna une bourſe de mille Ducats, pour les fraix de ſon voyage. Il voulut enſuite en exiger quelque reconnoiſſance; mais la *Duparc*, contre l'ordinaire des perſonnes de ſa ſorte, lui dit d'un air enjoué, que s'il avoit l'eſprit d'un François, il en avoit bien auſſi la vivacité; mais qu'elle l'avertiſſoit, que bien qu'elle ne fût pas une Veſtale, elle n'aimoit point à s'abandonner; qu'il faloit que ſon cœur fût pris, qu'alors elle aimoit de bonne foi: mais qu'avant que de s'engager, elle étoit bien aiſe de connoitre le caractere de ceux à qui elle donnoit ſon cœur. Le Roi combattit ces ſentimens, mais inutilement. Son inclination pour cette Fille en devint plus forte. Il la conjura de ne point tarder à ſe rendre à Dresde: elle le lui promit; & en la quittant, il lui mit au doigt une bague de prix.

Le Roi partit le lendemain, & en peu de jours il fut à Dresde.

Il

Il y trouva une ſeconde fois Madame de *Coſel* en couche; c'étoit encore d'une Fille. Cette Favorite lui fit de grandes plaintes contre le Stadthalter Prince de *Furſtemberg*, & le Feldt-Maréchal Comte de *Flemming*, qu'elle accuſoit de lui avoir manqué de déférence. Il étoit vrai que ces Seigneurs ayant des Inſtructions du Roi, avoient refuſé d'obeïr aux ordres que Madame de *Coſel* avoit cru être en droit de leur donner. Le Roi, qui n'aimoit pas les tracaſſeries, & qui auroit ſouhaité que l'union eût regné entre ſa Maitreſſe & ſes Miniſtres, les raccommoda: mais ni Madame de *Coſel*, ni les Miniſtres, ne perdirent pas le deſir de ſe nuire, & ils le firent depuis dans toutes les occaſions.

Le Roi vivoit en bon ménage avec Madame de *Coſel*, aucune jalouſie ne les troubloit, lorſque la *Duparc* vint alterer leur tranquil-

quillité. Elle arriva à Dresde pendant que le Roi étoit à Mauritzbourg; elle demandoit à tout le monde des nouvelles du Comte de *Torgau*, mais perſonne ne pouvoit lui en apprendre. Sa Tante la conduiſit chez Mr. de *Murdachs*, Chambellan, & Directeur des Plaiſirs du Roi. Il lui fit un accueil bien different de celui qu'il avoit accoutumé de faire aux gens de Spectacle; il lui dit qu'il avoit ordre du Roi de la recevoir au nombre des Danſeuſes de la Cour, de la loger, & de lui fournir généralement tous les meubles dont elle auroit beſoin; & que Sa Majeſté ſouhaitoit qu'elle débutât par danſer dans les Agrémens de la *Princeſſe d'Elide*, que les Comédiens répétoient pour la repréſenter au retour du Roi. La *Duparc* fut charmée & ſurpriſe d'une reception ſi gracieuſe; elle en témoigna ſa reconnoiſſance à Mr. de *Murdachs*, & lui demanda par quel bon-

bonheur ſingulier elle avoit l'honneur d'être connue du Roi. Il lui répondit, qu'il croyoit que c'étoit au Comte de *Torgau* qu'elle avoit l'obligation des bontés que le Roi avoit pour elle. La Demoiſelle n'en put ſavoir davantage. Elle ſe retira avec ſa Tante, & toutes les deux étoient dans un étonnement extrême, de tout ce qu'elles avoient entendu. Elles penſoient qui pouvoit être le Comte de *Torgau;* mais elles n'oſoient nommer le Roi, bien qu'elles ſoupçonnaſſent que ce fût lui: l'une craignoit d'en trop dire, & de trop flater ſa Niece; & l'autre appréhendoit de ſe tromper, & de paſſer pour trop vaine. „ Mais ſi c'étoit le Roi, (ſe di-„ ſoit-elle,) pourquoi ſe cacher? „ pourquoi ne ſe point faire con-„ noitre? quelles meſures peut-„ il avoir à garder avec moi?„ Elle demeura ainſi dans l'inquiétude, ſe diſant, *C'eſt le Roi, ſans dou-*

doute; & un moment après, *Non, ce ne l'eſt pas;* juſqu'au jour que le Roi parut à la Comédie.

Ce même jour, à ſon réveil, on lui porta une caiſſe garnie de velours cramoiſi avec des gâlons d'or, & on lui dit que c'étoit de la part du Comte de *Torgau.* Les porteurs de cette caiſſe n'en voulurent pas dire davantage: elle eut beau les interroger, ils demeurerent muets, & ne lui répondirent que par ſignes. Lorsqu'elle ouvrit le coffre, elle y trouva deux habits ſuperbes, un pour le Théâtre, & l'autre pour la Ville: ils étoient accompagnés de toutes les garnitures, ou petite-oye, de ſorte que rien n'y manquoit: il y avoit juſqu'à des ſouliers. Les poches étoient pleines de bijoux de prix, parmi leſquels elle trouva des Tablettes garnies d'or; elle les ouvrit, & trouva ſur la premiere feuille, des excuſes du Comte de n'avoir pu encore trouver le

mo-

moment de la voir: il la prioit d'accepter les habits qu'il lui envoyoit, comme des avant-coureurs du bien qu'il vouloit lui faire; & finiſſoit par lui dire, qu'il comptoit de ſouper avec elle. La *Duparc* fut dans une joye extrême, de voir qu'elle alloit enfin connoitre le véritable état de ſon Amant.

Elle s'habilla avec toute l'attention d'une perſonne qui médite une grande Conquête, & enfin elle parut au Théatre, plutôt en Reine qu'en Danſeuſe, tant ſa parure étoit brillante. Toutes ſes Compagnes l'admiroient, & ne pouvoient comprendre où elle avoit pris des ajuſtemens ſi magnifiques.

Le Roi ſe fit attendre: mais enfin il arriva avec Madame de *Coſel*. La *Duparc*, qui avoit une extrême impatience de le voir, ſe tenoit dans une des couliſſes à l'oppoſite de la loge du Monarque. Mais quelle fut ſa joye, de

voir

voir que ſon Amant étoit le Roi lui-même! Jamais Pſyché n'en ſentit une pareille, lorsqu'elle reconnut que c'étoit l'Amour qui l'avoit enlevée au Rocher funeſte. Cette joye la ſaiſit tellement, qu'elle en tomba dans une ſorte de foibleſſe. Le Roi qui la voyoit, cria à *Beltour* Comédien de la ſecourir, & lui donna de ſa loge un flacon d'Eau des Carmes. Madame de *Coſel* trouva cet empreſſement du Roi mauvais; elle lui en fit des reproches. „ Il me ſemble, Si-„ re, (lui dit-elle d'un air dédai-„ gneux,) que vous prodiguez „ vos bontés, en en témoignant „ de ſi extraordinaires à une „ Créature qui vous eſt inconnue, „ & qui mérite ſans doute peu „ vos attentions.„ Le Roi, qui ſe ſentit piqué, lui répondit avec un peu d'aigreur, „ qu'il étoit „ vrai qu'on lui pouvoit repro-„ cher depuis longtems un excès „ de bonté, envers des perſonnes

„ qui

„ qui en abuſoient: mais qu'il eſ-
„ peroit que la *Duparc* auroit plus
„ de retenue.„ Madame de *Coſel*, qui ſe ſentit apoſtrophée, s'emporta, & lui dit qu'il n'aimoit que les *Abandonnées. Le Roi, ne voulant point rendre la Cour témoin de leurs démêlés, ſe leva, & paſſa dans la loge de la Reine, où étoit avec cette Princeſſe le Margrave de *Brandebourg-Bareith* ſon Frere. Madame de *Coſel* ne pouvant digerer ſon chagrin, feignit de ſe trouver mal, & ſortit de la Comédie. Le Roi n'eut pas la complaiſance de la ſuivre, & n'envoya pas ſavoir de ſes nouvelles; elle en penſa mourir de dépit. Le Roi ayant été quelque tems avec la Reine, appella Mr. de *Murdachs*, & lui dit à l'oreille, qu'il avoit ordonné à ſes Officiers de porter ſon ſouper chez lui, & qu'il invitât la *Duparc* avec trois autres Actrices, qu'il lui nomma.

Après la Comédie, il alla chez

Mr.

Mr. de *Murdachs*. La *Duparc* y parut, dans les atours de Ville que le prétendu Comte de *Torgau* lui avoit envoyés. Le Roi courut au-devant d'elle, d'auſſi loin qu'il la vit: mais elle tomba à ſes genoux, & le remercia de l'excès de ſes bontés. Le Roi la releva en l'embraſſant, & lui dit que ce n'étoit point elle, qui devoit ſe trouver à ſes pieds; qu'il ne l'y ſouffriroit pas, quand même il n'auroit pas conçu pour elle ces ſentimens tendres qui égalent toutes les conditions. Ce préambule fut ſuivi de mille démonſtrations de joye & de tendreſſe. La *Duparc* ne pouvoit revenir de ſon étonnement; elle croyoit que c'étoit un ſonge, de ſe voir un Roi pour Amant, & de plus un Roi aimable, poli, généreux, & qui lui parloit avec autant d'égards que ſi elle eût été Princeſſe.

Le ſouper ne fut pas auſſi gai qu'on avoit cru. Le Roi & la

Du-

Duparc ſe parloient bas ; & au Deſſert, ils paſſerent dans une chambre voiſine. Les autres Dames étoient interdites, & quoiqu'accoutumées de faire les Reines & les Princeſſes, elles ne ſavoient trop quelle contenance tenir à la table d'un Roi. Mais elles devinrent de meilleure humeur, lorsque la *Duparc*, qui les vint rejoindre avec le Roi, leur dit que Sa Majeſté leur donnoit à chacune un habit; & le Roi y ajouta cent piſtoles de gratification, par tête.

Depuis ce jour, la *Duparc* fut la Maitreſſe privée du Roi; car Madame de *Coſel* demeura toujours la Maitreſſe regnante, le Roi ne pouvant ſe ſouſtraire à l'aſcendant qu'elle avoit pris ſur lui. Elle s'appercevoit bien néanmoins que le Roi voyoit la *Duparc ;* mais ſoit qu'elle ne la regardât pas comme une Rivale redoutable, ou qu'elle appréhendât de rebuter

en-

enfin le Roi par des jalousies trop outrées, elle ne lui en faisoit que de légers reproches. „ Vous vous „ forgez des chimeres pour les „ combattre, (lui répondoit le „ Roi;) car après tout, de quoi vous „ plaignez-vous? me voyez-vous „ moins d'empressement, de libe- „ ralité, d'ouverture de cœur pour „ vous? Où prenez-vous que j'aime „ la *Duparc?* Ne puis-je donc voir „ une Femme, ou lui parler, sans „ en être amoureux? Je ne vous „ le cache point: si je ne vous ai- „ mois plus que je ne le puis di- „ re, je vous quitterois par rap- „ port à vos méfiances. „ Madame de *Cosel* étoit charmée de la peine que le Roi prenoit de se justifier; elle lui repliquoit en badinant: „ Je sai bien que je vous „ fatigue de mes reproches: mais „ je sai bien aussi que je ne sau- „ rois être trop attentive sur vos „ galanteries, & que vous trou- „ verez toujours le moyen de me „ trom-

„ tromper, & trente autres Mai-
„ treſſes auſſi méfiantes que moi.„
C'eſt par ces petits reproches & par ces juſtifications, que le Roi & Madame de *Coſel* ranimoient leur amour, que le tems auroit peut-être détruit, ou rendu languiſſant.

Ce fut dans ce tems, que *Frederic IV.* Roi de Dannemarc, que l'envie de revoir l'Italie qu'il avoit vue, & où il s'étoit plu dans ſa jeuneſſe, avoit porté à quitter ſon Royaume, revint de ſon Voyage. En retournant dans ſa Capitale, il vint rendre viſite au Roi de Pologne & à Son Alteſſe Royale Mere du Roi, & ſa Tante. Le monarque Danois fut reçu avec toute la magnificence & toutes les cérémonies qui ſe pouvoient faire dans une pareille occaſion. Le Roi envoya au-devant de lui les Princes du Sang, le Prince de *Furſtemberg*, les Comtes de *Flemming*, & de *Pflug*, avec pluſieurs Cham-

bellans, Gentilshommes de la Chambre, & Officiers de la Cour. Il alla lui-même à deux lieues au-devant du Roi de Dannemarc, & lui fit une Entrée ſuperbe. La Reine & Son Alteſſe Royale l'attendoient au pied du grand Eſcalier, & après l'avoir ſalué, elles le placerent au milieu d'elles. Le Roi de Pologne marchoit ſeul. On le conduiſit dans le grand Apartement, où la Reine lui préſenta les Dames les plus diſtinguées de la Cour. Madame de *Coſel* ne s'y trouva point, le Roi n'ayant pas voulu donner la mortification à la Reine de l'obliger à la préſenter au Roi de Dannemarc, & n'ayant pas jugé convenable de la préſenter lui-même en public à ce Prince. Le Roi de Dannemarc, après s'être entretenu quelques momens avec la Reine & Son Alteſſe Royale, paſſa avec le Roi dans l'apartement qui lui étoit deſtiné, & de là les deux Rois fu-

furent chez Madame de *Cosel*. Ils y demeurerent jusqu'à l'heure du souper, qui fut des plus superbes, & où toutes les grandes cérémonies qui se peuvent pratiquer dans de pareilles occasions, furent employées. Le Roi de Dannemarc étoit placé entre le Roi & la Reine. Lorsqu'il but pour la premiere fois, on tira vingt-quatre coups de canon. Il y avoit un grand Concert de Musique. Parmi les Dames qui étoient à l'entour de la table, Madame de *Cosel* paroissoit toute éclatante de diamans. Le Roi de Dannemarc ne voulut point qu'elle se tînt debout, il pria le Roi de la faire asseoir: on lui donna un tabouret, ce qui mit toutes les autres Dames de très mauvaise humeur.

Les jours suivans se passerent en Fêtes, & les quarante jours que le Roi de Dannemarc séjourna à Dresde furent tous signalés par quelque Spectacle nouveau,

dont la magnificence & le merveilleux excitoient la ſurpriſe & l'admiration. Madame de *Coſel* étoit toujours le principal objet de ces Fêtes: on voyoit par-tout ſes Chiffres & ſa Deviſe, & les deux Rois lui faiſoient l'honneur dans toutes les Courſes de porter ſes couleurs. Jamais Maitreſſe du Roi ne reçut de plus grandes diſtinctions.

Les deux Rois furent enſemble à Lichtenberg, rendre viſite à Son Alteſſe Royale. De là ils paſſerent à Pretſch, où la Reine les régala avec magnificence. Ils partirent enſemble de ce Château pour ſe rendre à Potzdam auprès de *Frederic I.*, Roi de Pruſſe, qui par la reception qu'il leur fit, ſoutint dignement le ſurnom de Magnifique qu'il s'étoit acquis. Les deux Rois ſe montrerent également galands envers les Dames de la Cour de Pruſſe, & bien que le Roi de Dannemarc n'eût pas

cette

cette figure avantageuſe de *Frederic-Auguſte*, il aimoit autant le Beau-Sexe, & étoit rarement ſans Maitreſſe. Il y avoit de très belles perſonnes à la Cour de Pruſſe; mais elles n'avoient pas cet eſprit de galanterie des Dames de Saxe, & elles parurent inſenſibles à celle des deux Rois. La Comteſſe de *Wartenberg*, Femme du Grand-Chambellan & Premier-Miniſtre du Roi de Pruſſe, auroit bien voulu que le Roi de Pologne ſe fût attaché à elle; il n'y eut point d'avances qu'elle ne lui fît: mais comme, au teint près, elle étoit ſans beauté, & que ſon eſprit ſe ſentoit de la baſſeſſe de ſon extraction *, le Roi ne put prendre du goût pour elle. Il ſavoit que Mylord *Rabbi* ** Ambaſſadeur d'Angleterre étoit ſon Amant; cela fut cauſe qu'il ré-

* Elle étoit Fille d'un Batelier d'Emmeric.

** Aujourd'hui Comte de *Straffort*.

répondit au Comte de *Fitztuhm*, qui lui faiſoit remarquer toutes les choſes que la Comteſſe faiſoit pour lui plaire, *qu'elle auroit beau faire, mais qu'elle ne le brouilleroit pas avec les Puiſſances Maritimes.* La Comteſſe étoit au deſeſpoir de ſa froideur: comme elle étoit la Femme du monde la plus vaine & la plus prévenue en ſa faveur, elle s'étoit flatée que la conquête du Roi ne pouvoit lui échaper. Elle cherchoit les occaſions de lui parler en particulier, & le Roi les évitoit avec ſoin. Enfin la fortune favoriſa la Comteſſe. Le Roi de Pologne étoit venu à la Cour de Pruſſe, dans le deſſein d'engager *Frederic I.* à lui prêter ſon ſecours pour remonter ſur le Trône. L'occaſion paroiſſoit favorable: *Charles XII.* étoit enfoncé dans la Moſcovie, & ſans un miracle, ne pouvoit manquer d'être vaincu par le Czar. Le Roi de Dan-

Dannemarc lui avoit promis d'attaquer la Suede; & ſi le Roi de Pruſſe ſe déclaroit pour lui, il ne pouvoit manquer de recouvrer ſa Couronne. Il trouva les Miniſtres Pruſſiens fort peu inclinés à prendre parti dans ſa querelle. Il n'ignoroit pas qu'en gagnant le Comte de *Wartenberg* qui gouvernoit abſolument ſon Maitre, il gagnoit tout. Comme il connoiſſoit le foible de ce Miniſtre pour ſa Femme, il crut la devoir mettre dans ſes interêts. Il faloit pour cela lui rendre viſite, & il avoit de la peine à s'y réſoudre; mais il falut enfin prendre ce parti. Il envoya Mr. de *Fitztuhm* chez la Comteſſe, pour lui dire qu'il ſe rendroit chez elle dans l'après-dînée; & que comme il avoit à lui parler d'affaires, il la prioit de ſe trouver ſeule. La Comteſſe n'eut garde d'y manquer. Il la trouva couchée ſur un lit de repos, comme ſi elle

eût été indiſpoſée. Il n'y avoit qu'autant de jour dans la chambre, qu'il en pouvoit paſſer à travers des rideaux de taffetas cramoiſi qui étoient tirés devant les fenêtres. Elle avoit un deshabillé de taffetas vert & argent; & ſous prétexte du chaud qu'il faiſoit, elle s'étoit découvert les bras & le ſein, qu'elle avoit véritablement très beaux. Elle fit d'abord des excuſes au Roi, de ce qu'elle le recevoit couchée; elle lui dit, que ſi ce n'avoit été pour avoir l'honneur de recevoir ſes commandemens, elle ne ſeroit pas ſortie de ſon lit, tant elle ſe ſentoit accablée d'une violente migraine. Le Roi lui dit qu'il étoit très fâché qu'elle ſe fût incommodee pour lui, qu'il n'abuſeroit pas de l'attention qu'elle lui témoignoit, & qu'il alloit lui dire en peu de mots ce qui le conduiſoit chez elle. Il lui parla de ſes deſſeins, & la pria de vouloir diſpo-

ſer

ſer ſon Mari à faire entrer le Roi de Pruſſe dans ſes vues. La Comteſſe promit tout, & accompagna ſa réponſe de tant de proteſtations de tendreſſe, que tout peu ſcrupuleux qu'étoit *Frederic-Auguſte*, il en fut ſcandaliſé. Cependant, la ſituation de ſes affaires l'obligeant d'avoir des égards pour elle, il lui répondit avec ſa politeſſe ordinaire, ſe tenant toutefois réſervé ſur tout ce qui pouvoit l'engager dans une galanterie. La Comteſſe, qui vouloit abſolument tirer parti de cette converſation, ſe jetta à ſon cou, & le ſerrant entre ſes bras, le tira ſur le lit avec elle. Le Monarque, qui ne ſe ſentoit que du mépris pour cette Femme, ne ſavoit comment ſe tirer de cette Avanture; lorſqu'heureuſement pour lui, Mylord *Rabbi* Ambaſſadeur d'Angleterre vint le tirer d'embaras. Quoique Madame de *Wartenberg* eût défendu à ſes gens de laiſſer

entrer perſonne tandis que le Roi de Pologne ſeroit auprès d'elle, ils crurent qu'un homme auſſi important que l'Ambaſſadeur, à qui jamais l'entrée n'avoit été refuſée, étoit toujours excepté: ainſi ils le laiſſerent entrer, ſans même lui dire que le Roi étoit avec la Comteſſe. L'Ambaſſadeur appercevant le Roi entre les bras de Madame de *Wartenberg*, voulut par reſpect ſe retirer; mais le Roi l'appella: „ Venez, venez, My„ lord, (lui cria-t-il,) vous n'ê„ tes point de trop ici.„ Jamais cependant préſence ne fut plus importune, que le fut dans ce moment celle de l'Ambaſſadeur à la Comteſſe. C'étoit une choſe aſſez plaiſante, que de voir l'embaras de ces deux perſonnes. Le Roi eut la malice de s'en divertir quelque tems; enſuite il les laiſſa ſeuls, & depuis il évita ſoigneuſement de ſe trouver tête à tête avec Madame de *Wartenberg*, qui

en

en fut ſi outrée, que pour ſe venger, elle porta ſon Mari à engager *Frederic I.* à ne point entrer dans l'Alliance du Roi de Pologne.

Les Rois de Dannemarc & de Pologne demeurerent dix-huit jours tant à Potzdam qu'à Berlin, après quoi l'un retourna à Copenhague, & l'autre à Dresde. Le Roi de Pologne y apprit peu de jours après ſon retour, la défaite de *Charles XII.* près de Pultowa, & qu'il n'avoit plus d'ennemis en état de lui diſputer la Couronne. La Princeſſe de *Teſchen* & Madame de *Brebentau* lui rendirent des ſervices importans dans cette occaſion, par le nombre des Seigneurs Polonois qu'elles ramenerent dans ſon Parti. Avant que le Roi ſe rendît en Pologne, il eut une entrevue à Leipzig avec *Frederic I.*, Roi de Pruſſe, & une autre avec le Czar à Marienbourg. Après qu'il eut reçu les hommages

ges des Seigneurs Polonois, il retourna à Dresde, où Madame de *Cosel* & la *Duparc* étoient demeurées. Il trouva la Comtesse extrêmement brouillée avec tous les Ministres; mais particulierement avec le Prince de *Furstemberg*, & le Feldt-Maréchal Comte de *Flemming*. Le dernier étoit d'une hauteur à vouloir que tout fléchît devant lui; & s'il n'exigeoit pas la même chose de Madame de *Cosel*, il ne pouvoit aussi se résoudre à plier devant elle: & c'étoit néanmoins ce que cette Favorite impérieuse osoit prétendre. Le Roi voulut encore les raccommoder; il les obligea de se parler: mais toutes ses peines furent inutiles, la Maitresse & Favori en vinrent aux invectives en sa présence, & quelque chose qu'il pût leur dire, ils se séparerent en se jurant une haine immortelle.

Depuis ce jour, ils ne cesserent de former des Cabales pour se détrui-

truire. Le Prince de *Furſtemberg*, quoique d'ailleurs peu uni avec Mr. de *Flemming*, travailla de concert avec lui à la ruïne de la Comteſſe. Ils étoient dans ces diſpoſitions, lorsque le Roi partit pour Varſovie. Madame de *Coſel* étant enceinte, demeura à Dresde, & le Comte de *Flemming* fut du Voyage. Ce fut une faute eſſentielle que fit Madame de *Coſel*, de conſentir qu'il ſuivît le Roi. Ce Seigneur étant à Varſovie, y conſulta avec ſa Couſine Madame de *Brebentau*, ſur les moyens de faire oublier au Roi ſa Maitreſſe. Ils convinrent qu'il faloit lui en donner une autre, & après avoir bien conſulté, leur choix tomba ſur la Comteſſe de *Denhoff*, Fille du Grand-Maréchal *Bielinski*. „ Elle eſt aſſez aimable, diſoit „ Madame de *Brebentau*, pour „ pouvoir plaire; mais elle n'a „ pas aſſez d'eſprit pour penſer „ à gouverner.„ Le tout conſif-

ſiſtoit à rendre le Roi amoureux, & à vaincre les ſcrupules de la Dame. Cette derniere difficulté leur parut peu importante ; Madame de *Brebentau* ſe rendit caution de réduire Madame de *Denhoff*. „ Si elle „ s'obſtine, (diſoit-elle,) je la „ ferai mettre à la raiſon par la „ Grande-Maréchale ſa Mere, „ mon Amie intime, & qui pré„voyant la triſte ſituation où el„le & ſa famille pourront être „ réduites après la mort du Grand„ Maréchal, ſera charmée de „ trouver cette occaſion pour ré„ tablir les affaires de ſa Mai„ ſon.„ De rendre le Roi amoureux, leur paroiſſoit une choſe bien plus difficile ; car quoiqu'il fût naturellement inconſtant & galant, toutes les Femmes ne lui convenoient pas ; il lui falloit de la vivacité & du feu, & c'eſt ce qui manquoit à Madame de *Denhoff*, qui avec un air natu-

rel-

rellement languiſſant, affectoit une modeſtie de Vierge, & dont l'humeur étoit abſolument oppoſée au caractere que le Roi demandoit dans ſes Maitreſſes. Madame de *Brebentau* & le Comte de *Flemming* conçurent bien qu'elle n'étoit point le fait du Monarque; mais ils ne voyoient pas une perſonne de la Cour qui convînt mieux, & ils eſperoient d'attirer le Roi dans leurs filets, pourvu qu'ils pûſſent y engager Mr. de *Fitztuhm*, que le Roi avoit fait Comte de l'Empire pendant qu'il en avoit été lui-même Vicaire, après le décès de l'Empereur *Joſeph*. Ils lui parlerent. Mr. de *Fitztuhm* leur répondit, qu'il ne s'oppoſeroit point à leur deſſein, mais qu'il ne les ſeconderoit pas auſſi; qu'il vouloit continuer à ſe conduire comme il avoit toujours fait, c'eſt à dire, ne donner ni n'ôter de Maitreſſe au Roi, & reſpecter toutes celles à qui ce Prince donneroit ſon cœur. Ce

Ce refus de Mr. de *Fitztuhm* ne put décourager la Grande-Tresoriere: elle parla au Roi de la Comteſſe de *Denhoff*, comme de ce qu'il y avoit de plus parfait en Pologne. Le Roi deſira de la voir. Elle étoit avec ſon Mari dans ſes Terres; on lui dépêcha auſſi-tôt un Courier, & elle arriva peu de jour après à Varſovie. La Grande-Maréchale & Madame de *Brebentau* lui dirent de quoi il étoit queſtion, & ce qu'elle avoit à faire; & après avoir pris toutes ces précautions, elles la firent voir au grand jour. C'étoit à un ſouper, que la Grande-Tréſoriere donnoit au Roi. La Comteſſe y parut, accompagnée de la Grande-Maréchale ſa Mere, & de la Staroſtine *Cherinska* ſa Sœur. Madame de *Brebentau* l'ayant préſentée au Roi, il la ſalua avec cet air gracieux qui lui étoit naturel & qui lui attiroit tous les cœurs; il s'entretint quelque tems avec

elle,

elle, d'une maniere galante, mais ſans que ſon cœur fût atteint d'aucun ſentiment particulier. On danſa après le ſouper; le Roi prit Madame de *Denhoff:* il trouva qu'elle danſoit mal; & en général, il ne lui parut pas qu'elle répondît aucunement au portrait que lui en avoit fait Madame de *Brebentau.*

Le Roi ſe trouvant ſeul avec le Comte de *Fitztuhm*, „ On veut „me rendre amoureux, (lui dit-„il;) mais tandis qu'on n'aura „que la Comteſſe de *Denhoff* à „me préſenter, je doute que je „faſſe infidelité à Madame de „*Coſel*.... Il n'eſt pas queſtion, „(répondit en riant Mr. de *Fitz-*„*tuhm*,) que Votre Majeſté ou-„blie Madame de *Coſel:* elle „pourroit aimer Madame de „*Denhoff* à Varſovie, & Mada-„me de *Coſel* à Dresde; & ce ſe-„roit même un conſeil que j'oſe-„rois prendre la liberté de lui

„donner. Car comme Votre Ma-
„jesté a deux Maisons, dont l'u-
„ne est en Saxe, & l'autre en
„Pologne; il seroit juste aussi,
„pour que tout fût complet,
„qu'elle eût une Maitresse dans
„chacun de ses Etats. Par-là el-
„le satisferoit les deux Nations.
„Maintenant les Polonois crient,
„parce que Votre Majesté a une
„Maitresse Saxonne. Si vous
„l'abandonniez, Sire, pour pren-
„dre une Maitresse Polonoise,
„les Saxons se plaindroient: au-
„lieu que si vous aimiez six mois
„en Pologne & six mois en Saxe,
„les deux Nations seroient satis-
„faites.... Vous raillez à votre
„aise, (reprit le Roi,) parce que
„votre Maitresse vous laisse en
„repos: mais si, comme moi,
„vous receviez tous les Ordinai-
„res une Lettre, par laquelle
„on vous accuse d'inconstance &
„de perfidie, & que d'un autre
„côté on vous tourmentât ici
„pour

„pour vous rendre infidele, vous „ne laiſſeriez pas d'être fort em„baraſſé.... Non en vérité, Si„re, (répondit Mr. de *Fitztuhm*;) „je ſuivrois mon penchant, & „je laiſſerois crier ceux qui vou„droient crier.„

Cependant la Grande-Maréchale, qui vouloit abſolument que le Roi devînt amoureux de ſa Fille, l'invita à ſouper. La compagnie fut moins nombreuſe & plus choiſie que chez la Grande-Tréſoriere; on chanta pendant le ſouper; la Staroſtine *Cherinska*, & la Comteſſe de *Denhoff*, firent entendre leurs voix: elles chanterent la Scène d'*Atys* & de *Sangaride*. Madame de *Denhoff*, qui chantoit la partie de Sangaride, regardoit ſans ceſſe le Roi, & lui adreſſoit avec des regards languiſſans toutes les paroles tendres de ſon rôle. Ses efforts ne furent point inutiles; le Roi s'attendrit, & commença à lui dire cent jolies choſes,

ſes, auxquelles elle ne répondoit que par des regards tendres & languiſſans. Sa Mere & ſa Sœur parloient pour elle; de ſorte qu'on pouvoit dire que le Roi faiſoit l'amour à trois perſonnes en même tems. Comme il s'amuſoit beaucoup dans la maiſon de la Grande-Maréchale, il y alloit ſouvent; & enfin, à force de voir Madame de *Denhoff*, & par les avances qu'elle lui faiſoit, il conçut de l'attachement pour elle.

Pendant qu'il ſe livroit à ſes nouvelles Amours, Madame de *Coſel* étoit accouchée d'un Fils à Dresde. Elle n'eut pas ſi-tôt appris le revers dont elle étoit menacée, qu'elle prit la réſolution de partir pour Varſovie, dans le deſſein de ſe conſerver le cœur du Roi, ſoit par ſes pleurs, ou par les armes. Mais le Prince de *Furſtemberg*, informé de ſon départ, dépêcha un Exprès au Comte de *Flemming* pour lui notifier cet-

cette nouvelle, & pour l'avertir de prendre garde qu'il ne fût la dupe de ſon intrigue. Cet avis cauſa une grande conſternation parmi les partiſans de Madame de *Denhoff*. Ils ſe raſſemblerent tous chez la Grande-Tréſoriere, parce qu'étant presque toujours incommodée, elle ne ſortoit point de ſon lit. Jamais Diete ne fut plus unanime; tous les Membres de cette illuſtre Aſſemblée convinrent qu'il ne falloit pas laiſſer arriver Madame de *Coſel*, & que Madame de *Denhoff* devoit obtenir un ordre du Roi pour la renvoyer en Saxe. Comme le danger preſſoit, dès le ſoir même, Madame de *Denhoff* tenta l'entrepriſe. A l'heure que le Roi avoit accoutumé de venir, elle ſe mit ſur un lit; la tête appuyée d'une main, & de l'autre tenant un mouchoir, elle regardoit fixement devant elle, comme une perſonne accablée de triſtes réflexions.

xions. Le Roi la trouvant dans cet état, lui demanda avec empreſſement le ſujet de ſon affliction. La Comteſſe mit ſon mouchoir devant les yeux, & affecta de pleurer au point de ne pouvoir parler. Le Roi attendri lui ſerroit les mains, les baiſoit, & la conjuroit de lui dire le ſujet de ſes larmes. „Helas! Sire, (répon-„dit enfin Madame de *Denhoff*,) „je ſuis menacée de perdre la „vie. Ce ſeroit peu de choſe, „ſi en mourant je pouvois me fla-„ter d'emporter votre tendreſſe: „mais helas! avec la vie on vient „encore m'enlever votre cœur. „Madame de *Coſel* doit arriver à „Varſovie; peut-être y eſt-elle „au moment que je vous parle; „peut-être lui avez-vous déja ju-„ré ma perte, & ne venez-vous „ici que pour m'annoncer que je „dois ceder à cette heureuſe Ri-„vale.... Moi, Madame, (re-„prit le Roi,) vous annoncer une

„une choſe pareille ! m'en croyez-vous capable, & pouvez-vous penſer qu'on puiſſe me faire renoncer à vous? Non, Madame, je vous ſuis attaché par des chaines indiſſolubles; votre douceur, cette égalité d'humeur, enfin ces douces complaiſances que vous avez, & que je ne puis trouver qu'en vous, doivent vous aſſurer que jamais la *Coſel* ne pourra vous nuire.... Ah! mon cher Prince, (s'écria la Comteſſe,) puiſſiez-vous penſer ce que vous me dites; & puiſſiez-vous avoir autant d'amour pour moi, que j'en ai pour vous! Car enfin, je vous déclare qu'il m'eſt facile de mourir, mais qu'il m'eſt impoſſible de me retirer d'un engagement auſſi puiſſant que le vôtre; & que je renoncerai plutôt à la vie, qu'aux charmantes eſperances que vous m'avez données, Ainſi, aimez-moi.

„Si vous ceſſez de m'aimer, je „ſens bien qu'après la perte de „votre cœur, il n'y a plus rien à „faire dans la vie pour moi. ... „Quelle indignité, ma Chere, „(répondit le Roi,) ſi après ce „que je viens d'entendre de vo„tre belle bouche, je vivois pour „une autre que pour vous! ... „Ah! que vous me donnez d'eſpe„rance, Sire! (lui dit-elle.) Mais „je vous avoue que rien ne peut „me raſſurer: ma Rivale s'ap„proche, vous la verrez, & vous „lui laiſſerez reprendre l'empire „qu'elle a eu ſi longtems ſur vo„tre cœur.... Que vous êtes in„juſte, & ingénieuſe à vous tour„menter! (reprit le Roi.) Au „nom de Dieu, dites-moi ce „qu'il faut faire pour vous tran„quilliſer. Laiſſez venir la *Coſel*, „elle verra votre triomphe & ſa „défaite.... Non, Sire, (répon„dit-elle;) Madame de *Coſel* ar„rive, il faut que je quitte Var„ſovie;

„ſovie; je crains trop ſes violen-
„ces.„

Comme elle achevoit de parler, la Grande-Maréchale, qui avoit été aux écoutes, entra comme ſi elle eût ignoré que le Roi étoit avec ſa Fille. „Venez, „Madame, (lui dit ce Prince,) „venez m'aider à raſſurer votre „Fille contre des ſoupçons qui „m'outragent.... Eh de quoi „s'agit-il, Sire? (répondit-elle.) „Si ma Fille a des ſoupçons, „Votre Majeſté ne peut les „prendre que comme des excès „de ſa tendreſſe.„ Le Roi lui conta les appréhenſions de Madame de *Denhoff*. „Ah! Sire, „(reprit la Grande-Maréchale,) „je ne ſaurois blâmer ma Fille; „& Votre Majeſté même doit „redouter Madame de *Coſel*, a„près les menaces qu'elle a oſé „vous faire.... Eh bien, Mada„me, (répondit le Roi,) Mada„me de *Denhoff*, & vous, ſerez

„ſatisfaites; je vais donner mes „ordres pour que Madame de „*Coſel* retourne à Dresde. Ah! „ma Fille, (s'écria la Grande-„Maréchale,) que vous êtes heu-„reuſe d'être aimée d'un Roi ſi „parfait & ſi aimable! Mais, „Sire, (continua-t-elle en s'a-„dreſſant au Roi,) puisque Vo-„tre Majeſté veut bien aſſurer „le repos de ma Fille, oſerai-je „lui dire qu'il faudroit envoyer „un homme de confiance vers „Madame de *Coſel*, qui, impé-„rieuſe comme elle eſt, fera ſans „doute difficulté d'obeïr?„ Le Roi lui dit qu'il la laiſſoit la maîtreſſe d'envoyer qui elle voudroit. La Grande-Maréchale le remercia de l'excès de ſes bontés, & lui propoſa *Montargon*, qui étoit un François venu en Pologne avec l'Abbé de *Polignac* *, & qui s'étant attaché à la Maiſon *Bielinski*, étoit par-

* Aujourd'hui Cardinal.

parvenu à être Gentilhomme de la Chambre du Roi. *Montargon* fut mandé, & le Roi lui donna ſes ordres. „Mais, Sire, (dit le „Gentilhomme,) ſi Madame de „*Coſel* refuſe d'obeïr, que dois-„je faire?„ Le Roi demeura penſif quelques momens; puis il lui dit, qu'il alloit lui donner pour Adjoint *La Haye*, Lieutenant-Colonel dans les Chevaliers-Gardes, qui prendroit avec lui ſix Gardes, leſquels ſans doute ſuffiroient pour mettre Madame de *Coſel* à la raiſon. La Grande-Maréchale & la Comteſſe de *Denhoff* ne ſe poſſedoient pas de joye; elles comblerent le Roi de louanges & de remercimens. L'Amant & la Maitreſſe ſe dirent mille choſes tendres, & ſe jurerent de s'aimer éternellement. Le Roi ayant fait appeller Mr. de *La Haye*, lui donna les mêmes ordres qu'il avoit donnés à *Montargon*, & leur commanda à tous deux de faire diligence.

Les

Les deux Ambaſſadeurs ſe hâterent de raſſembler leur Eſcorte, & partirent en poſte pour leur Ambaſſade. Ils rencontrerent la Comteſſe de *Coſel* à Widawa, petite Ville de Pologne ſur les confins de la Siléſie. D'abord ils feignirent de ſe trouver là par hazard, & demanderent à ſaluer la Comteſſe. Elle les fit venir, leur fit honnêteté, & les retint à dîner avec elle. Sur la fin du repas, Mr. de *Montargon*, Chef de l'Ambaſſade, commença à entrer en matiere. Il parla d'abord comme de ſon chef, & en homme qui donne des conſeils. Mais Madame de *Coſel*, qui n'étoit point d'humeur à les recevoir, le traita avec beaucoup de hauteur, & le menaça de le faire repentir de ſa témérité. Il parla au nom du Roi: elle répondit qu'elle n'obeïroit point; que le Roi s'étoit laiſſé ſurprendre au conſeil de ſes Ennemis, & qu'aſſurément il ne ſeroit pas fâché qu'elle

lui

lui desobéît. *Montargon*, qui étoit naturellement assez doux, & dont les manieres étoient toutes composées, lui dit avec un petit sourire dédaigneux, qu'il la supplioit de ne le point obliger d'en venir à des violences. „ Quoi! „ (lui dit Madame de *Cosel*,) vous „ feriez assez hardi pour en venir „ jusques-là? „ Il lui répondit, qu'il avoit des ordres du Roi de la faire retourner à Dresde, & qu'il étoit obligé d'y obeïr. A ces mots Madame de *Cosel* s'emporte, traite *Montargon* de petit Clerc de Notaire *, & saisissant un pistolet, (car elle ne voyageoit jamais sans armes,) le menace de lui casser la tête. *Montargon*, qui la connoissoit pour Femme à ne point respecter le Droit des Gens en sa personne, se retira, & laissa agir *La Haye* son Collegue. Celui-

* Il étoit Fils d'un Notaire du Village de Chaillot près de Paris.

lui-ci parla au nom du Roi, ſe fit écouter, & s'inſinuant doucement dans la confiance de la Comteſſe dont il plaignit la disgrace, lui perſuada que le meilleur parti dans la ſituation de ſes affaires, étoit de retourner à Dresde; que le Roi devoit s'y rendre en peu, qu'il n'y avoit point d'apparence que la Comteſſe voulût le ſuivre, & qu'elle pourroit alors aiſément ramener le Roi, & triompher de ſes Ennemis. Madame de *Coſel*, ne pouvant faire mieux, prit le parti de s'en retourner. *Montargon* dépêcha un Courier avec cette grande nouvelle à la Grande-Maréchale. Enſuite Mr. *de la Haye* & lui ſuivirent Madame de *Coſel*, arrivant toujours au gîte qu'elle venoit de quitter. Ils l'accompagnerent ainſi jusqu'à une journée au-delà de Breslau, & enfin ils revinrent à Varſovie, recevoir les remercimens de la nouvelle Favorite.

Il reſtoit encore un autre embaras à la Comteſſe de *Denhoff;* c'étoit ſon Mari, qui ayant été informé de ſa conduite, dans ſes Terres où il s'étoit retiré, lui écrivoit ſans ceſſe de le venir joindre. Ce n'étoit nullement l'intention de la Comteſſe, ni de la Grande-Maréchale : auſſi laiſſerent-elles crier longtems le pauvre Comte. Mais enfin, ennuyées de ſes reproches, la Grande-Maréchale entreprit de le mettre à la raiſon. Elle fut le joindre, & lui avoua ſans détour les raiſons qui retenoient Madame de *Denhoff* à Varſovie. „Voyez, Monſieur, (lui „dit-elle,) s'il vous convient que „votre Femme ſoit la Maitreſſe „du Roi: ſinon, conſentez à la „caſſation de votre mariage. Le „Nonce *Grimani* * eſt aſſez de „mes Amis, pour me flater qu'il „nous

* Il eſt mort en 1734, Cardinal-Légat de Pologne.

„ nous obtiendra le consentement „ du Saint Pere. „ Le Comte de *Denhoff* accepta l'offre sans balancer. La Grande-Maréchale revint à Varsovie, elle parla au Nonce, le Divorce fut sollicité à Rome, & *Clément XI.* l'accorda.

La nouvelle Favorite, dès le commencement de sa faveur, perdit son Pere. Ce Seigneur, un des plus magnifiques & des plus aimables qu'ait produit la Pologne, laissa les affaires de sa Maison fort dérangées; mais la Comtesse de *Denhoff* les rétablit en peu de tems. Elle faisoit répandre sur sa Mere, son Frere & sa Sœur, les bienfaits du Roi; c'étoit une Pluye d'or, & la Maison *Bielinski* se vit bien-tôt plus opulente qu'elle ne l'avoit jamais été. Madame de *Denhoff* est peut-être de toutes les Maitresses du Roi, celle qu'il a le moins aimée; mais c'est sans contredit celle qui lui a le plus coûté, & qui se trouva la plus ri-

che

che lorsqu'il l'eut abandonnée. Il eſt vrai que c'etoit graces aux ſoins de la Grande-Maréchale: cette prudente Mere ſachant parfaitement que les ſermens d'amour ne ſont point tenus, ſe précautionnoit ſagement pour l'avenir; elle ne ceſſoit de demander, & demandoit de ſi bonne grace, qu'elle n'étoit jamais refuſée, & ne ſe rendoit pas même importune.

Le deuil de la Maiſon *Bielinski* fut bien-tôt éclairci: à peine le Grand-Maréchal étoit-il enterré, que ſa Veuve, ſes Filles, & ſon Fils, parurent aux Bals, aux Courſes, & aux Spectacles que le Roi donnoit pour conſoler ſa Maitreſſe. Mais tous ces plaiſirs parurent trop peu de choſe à *Frederic-Auguſte*, dans un commencement de paſſion; il en pouvoit donner de plus grands & de plus magnifiques à Dresde, & il invita Madame de *Denhoff* d'en venir être témoin. Elle n'étoit pas op-

poſée à ce Voyage ; mais elle redoutoit la préſence de Madame de *Coſel*. Elle fit part de ſes appréhenſions au Roi, & demanda encore, que ſa Rivale fût contrainte de ſortir de Dresde. Le Roi envoya des ordres pour cet effet au Prince de *Furſtemberg*: mais Madame de *Coſel* refuſa d'obeïr, diſant, que ſi Sa Majeſté la croyoit coupable, elle pouvoit lui donner des Juges & lui faire ſon procès; mais que n'ayant rien à ſe reprocher que d'avoir eu trop d'attachement pour le Roi, elle eſperoit qu'il lui accorderoit la grace de la laiſſer paiſiblement dans ſa maiſon. Le Prince de *Furſtemberg*, ſatisfait de voir Madame de *Coſel* humiliée, ne voulut point inſulter à ſa disgrace, & la laiſſa chez elle. Le Roi, ſollicité par ſa Maitreſſe, envoya Mr. de *Tienen* ſon Aide de Camp à Madame de *Coſel*, & lui fit ordonner très expreſſément de ſortir

de

de Dresde. Madame de *Cosel* se mit à pleurer, à se desesperer: elle dit mille choses touchantes à Mr. de *Tienen*, qui attendrirent le jeune Officier, de sorte qu'il n'usa point de rigueur. Elle lui donna pour marque de sa reconnoissance, une bague de diamans de la valeur de quatre-mille écus, & le renvoya au Roi avec une Lettre fort soumise qu'elle lui écrivoit, pour le supplier de trouver bon qu'elle demeurât dans sa maison. Mr. de *Tienen* rencontra le Roi à une petite journée de Dresde. Ce Monarque fut extrêmement en colere contre son Aide de Camp: il le renvoya sur l'heure même vers le Prince de *Furstemberg* & le Grand-Maréchal Baron de *Löwendahl*, pour leur ordonner de faire sortir Madame de *Cosel* de Dresde, soit de gré ou de force. Le Grand-Maréchal lui en ayant fait le compliment, elle se résolut enfin de partir, &

la veille de l'arrivée du Roi, elle se retira à Pilnitz.

Madame de *Denhoff* fut informée de cette retraite, par un Courier qu'on lui envoya. Elle suivoit à petites journées, & étoit accompagnée de la Grande-Maréchale sa Mere, de la Staroſtine *Cherinska* sa Sœur, de la Grande-Tréſoriere, & de plusieurs autres Dames, que le Roi avoit laſſé à son choix. Elle arriva triomphante à Dresde, escortée par Mr. de *Chatira* Lieutenant-Colonel dans les Chevaliers-Gardes, & par six Chevaliers-Gardes. Elle fut loger chez le Prince de *Furſtemberg;* les Officiers du Roi l'y servirent tout le tems qu'elle fut en Saxe, & Mr. de *Chatira* dirigea sa Maison. Le Roi lui avoit commandé de veiller à la sureté de la Comteſſe, qui affectoit toujours de redouter les violences de Madame de *Coſel.* Il est vrai que si elle n'avoit point

de

de frayeur, le Feldt-Maréchal Comte de *Flemming* tâchoit de lui en inſpirer, dans le deſſein de l'irriter contre la Comteſſe de *Coſel*, dont la diſgrace n'aſſouviſſoit pas encore ſa vengeance. „ Pilnitz „ n'eſt éloigné que de trois lieues „ d'ici, (diſoit-il à Madame de „ *Denhoff.*) Votre Rivale peut „ être ici en deux ou trois heu„ res ; le Roi peut la revoir, & „ retourner vers elle. Croyez„ moi, faites-lui donner des Gar„ des, & aſſurez-vous contre tous „ les événemens qui peuvent arri„ ver. „ Madame de *Denhoff*, plus généreuſe que l'implacable Comte de *Flemming*, lui répondoit, qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à maltraiter ſi fort une Femme de qualité, qui ne lui avoit jamais fait de mal.

Le Comte de *Flemming*, qui en avoit trop fait pour reſter en arriere, & qui vouloit que la perte de Madame de *Coſel* fût pour tou-

jours, conſeilla au Roi de lui faire demander la Promeſſe de mariage qu'il lui avoit donnée autrefois. Il prévoyoit bien, que de l'humeur dont elle étoit, elle refuſeroit de la rendre; & il ne douta pas qu'alors il ne portât le Roi à la faire arrêter. L'événement fit voir qu'il ne s'étoit point trompé. Madame de *Coſel* refuſa de rendre ce Billet; & comme elle ſe doutoit que ſon refus fourniroit un prétexte à ſes Ennemis pour la faire arrêter, elle partit ſecretement de Pilnitz & ſe retira à Berlin. Mais elle n'y trouva pas l'aſyle dont elle s'étoit flatée. Le Roi de Pruſſe lui ayant fait connoitre que ſon ſéjour dans cette Ville ne lui étoit pas agréable, elle ſe retira à Halle. Ses Ennemis ne purent encore l'y ſouffrir; ils en vouloient à ſa liberté, & peut-être à ſes richeſſes: ils l'accuſerent auprès de *Frederic-Auguſte*, d'avoir mal parlé de lui, &

& de fomenter une Conſpiration contre ſa perſonne. Le Roi, toujours plus envenimé, écrivit au Roi de Pruſſe, & lui demanda de lui livrer Madame de *Coſel*. La Cour de Berlin donna auſſi-tôt ordre à *Ducharmoi*, Lieutenant dans le Régiment du Prince d'*Anhalt-Deſſau*, de s'aſſurer de Madame de *Coſel*, de la conduire avec un Détachement de Soldats ſur la frontiere de Saxe, & de la remettre à un Officier qui ſe préſenteroit de la part du Roi de Pologne. Quelle injuſtice ! quelle barbarie ! (s'écria Madame de *Coſel*, lorsqu'elle apprit qu'elle étoit priſonniere.) Puis tombant dans une profonde rêverie, elle ne dit plus un mot. Lorsqu'elle vit le Détachement de Saxons qui venoit pour la recevoir, elle pria *Ducharmoi* d'accepter une Tabatiere & une très belle Montre d'or qu'elle portoit; & ſur le refus qu'il en fit: „ Prenez, Mon-

„ ſieur, (lui dit-elle,) prenez; „ j'aime mieux que vous profi- „ tiez de ces bagatelles, que ces „ indignes Saxons dont je vais „ être l'eſclave.„ Elle donna de l'argent aux Soldats Pruſſiens qui l'avoient eſcortée; mais elle ne dit rien aux Saxons, qui la reçurent & la conduiſirent à Leipzig, d'où elle fut transferée à Pilnitz & enfin à . . . . . , Terre du Comte de *Frieſe* * ſon Gendre. C'eſt là où elle vit encore, avec la liberté, mais dans une grande retraite. Ses Ennemis ne pouvant trouver de prétextes réels pour la calomnier dans le Public, débiterent qu'elle avoit voulu paſſer en Hollande pour ſe rendre Juive. L'artifice étoit groſſier: mais le Vulgaire ne laiſſa pas d'y ajouter foi; & le petit-peuple, plus ſuperſtitieux en Saxe qu'en aucun autre

* Ce Seigneur a épouſé la Fille ainée de Mad. de *Coſel*.

autre Païs du Monde, bénissoit ceux qui avoient empêché un si grand scandale. Cependant Madame de *Cosel* a vu mourir tous ses Persécuteurs, & a survêcu à la faveur de sa Rivale.

La description des Fêtes que le Roi donna à Madame de *Denhoff*, & à toutes les Dames Polonoises de sa suite, demanderoit un volume particulier. Ce Prince se surpassa en magnificence, & en inventions ingénieuses. Cependant Madame de *Denhoff* n'assista à toutes ces Fêtes qu'incognito; elle étoit ordinairement masquée en Chauve-souris, & elle ne parut jamais à visage découvert devant la Reine; elle ne voyoit que des personnes choisies, & l'on n'entroit chez elle que par Billets. Ces airs distingués là faisoient extrémement haïr, d'autant plus qu'elle obligeoit le Roi à se renfermer avec elle; on ne le voyoit presque plus. Cela fit dire à Mr.

de *Kiau*, le *Roquelaure* de Saxe, que l'on devoit bien prier Dieu dans les Egliſes pour la délivrance du Roi, que des Polonoiſes tenoient priſonnier.

Cependant, le Roi s'ennuya bien-tôt de ce train de vie. Il eſt vrai que tout le monde fut ſurpris qu'il le pût ſoutenir ſi longtems. Pour ſe tirer un peu de l'eſclavage, il alla à la Foire de Leipzig. Ce fut là qu'il fit tomber ſes regards ſur Mademoiſelle de *Dieskau*, jeune Fille de qualité, qui, à l'eſprit près, étoit tout ce que la Nature avoit formé de plus parfait. Elle avoit le port & la taille d'une Reine; tous ſes traits étoient réguliers; rien n'égaloit la blancheur & le coloris de ſon teint; ſes yeux bleus étoient grands, & naturellement tendres, car aſſurément elle ne ſavoit pas les gouverner; ſes cheveux, du plus beau blond du monde; ſa gorge, d'une blancheur à éblouir;

& ſes mains, tout ce qu'on pouvoit voir de plus parfait. Mais, quelque belle que fût Mademoiſelle de *Dieskau*, c'étoit proprement une maſſe de neige, rien n'étoit animé, & elle ne répondoit que par des *oui* & des *non*. Le Roi ſe laiſſa ſurprendre par ſa figure; il lui parla à la Redoute, & fut au deſeſpoir de lui trouver ſi peu d'eſprit. „ Si Mademoi„ ſelle de *Dieskau* avoit autant „ d'eſprit que de beauté, (diſoit„ il à Mr. de *Fitztuhm*,) je ſens „ qu'elle me fixeroit pour tout le „ tems de ma vie..... A Dieu „ ne plaiſe que cela fût, Sire! „ (répondit Mr. de *Fitztuhm*;) „ nous ſerions menacés de perdre „ bien-tôt Votre Majeſté... Voi„ là de vos plaiſanteries ordinai„ res, (reprit le Roi;) mais ce „ qui me conſole, c'eſt que vous „ êtes pour le moins auſſi volage „ que moi.... S'il m'étoit per„ mis, Sire, (repliqua le Com„ te,)

„ te,) d'appeller de la Sentence „ de Votre Majeſté, il me ſeroit „ aiſé de lui prouver qu'elle a eu „ dix Maitreſſes, tandis que j'en „ ſuis à ma ſixieme. Véritable- „ ment, cela eſt dans les règles, „ car dans tous les Romans, les „ Chevaliers devancent toujours „ infiniment leurs Ecuyers. Mais „ pour que je m'acquitte bien de „ ma Charge, il me ſemble que „ je dois prendre ſoin de Made- „ moiſelle de *Dieskau*, & culti- „ ver ſon eſprit, afin qu'elle puiſ- „ ſe répondre dignement aux bon- „ tés de Votre Majeſté.... Non, „ non, (reprit le Roi,) je vous „ exempte de cette peine. Vous „ pourriez en devenir amoureux; „ & Madame de *Löwendahl*, que „ j'eſtime, me ſauroit mauvais „ gré d'avoir contribué à lui faire „ perdre votre cœur.„

Cependant, le Roi ne parla point ouvertement à Mademoiſelle de *Dieskau;* ſon heure n'étoit pas

pas encore venue: mais ſon image ne laiſſa pas de s'empreindre dans ſon cœur, & d'y détruire peu à peu Madame de *Denhoff*, qui ſe ſoutint néanmoins encore quelque tems, bien plus par les artifices de la Grande-Maréchale, ſa Mere, que par ſes charmes.

Le Roi ramena Madame de *Denhoff* à Varſovie; mais il demeura peu en Pologne. Après avoir tenu la Diete qui ſe ſépara infructueuſement, il reprit la route de Saxe, feignant que des affaires importantes le rappelloient dans cet Electorat. L'adieu qu'il dit à Madame de *Denhoff*, fut des plus tendres; il lui promit de revenir bien-tôt auprès d'elle, & de lui rapporter un cœur fidele. Je ne ſai ſi elle le crut; mais du moins elle feignit de le croire. Elle lui dit, que ſi elle apprenoit qu'il lui préférât quelque Rivale, elle en mourroit ſans doute; mais que ſi elle ſurvivoit à ſon malheur,

ce ne ſeroit que pour paſſer ſes triſtes jours dans un Couvent. Le Roi, qui étoit accoutumé à de pareils propos, prit ceux-ci pour des ſornettes, & ne s'en embaraſſa nullement. Il ne laiſſa pas de jurer que la mort ſeule le détacheroit d'elle. On ſoupa chez la Grande-Maréchale, & ce fut au ſortir de table, qui étoit le tems que le Roi avoit fixé pour ſon départ, que les pleurs & les cris recommencerent. Madame de *Denhoff* ſe laiſſa tomber dans un fauteuil, elle paroiſſoit ne donner aucun ſigne de vie; la Grande-Maréchale ſanglotoit; la Staroſtine *Cherinska*, qui avoit la voix naturellement aſſez aigre, faiſoit des cris qui perçoient les oreilles; le Comte *Bielinski*, qui venoit d'être fait Staroſte, paroiſſoit fort affligé; & toutes les autres Dames, Amies particulieres de la Maiſon, pleuroient avec une affection vraiment cordiale. Il n'y eut que le Roi,

Roi, & les Comtes de *Fitztuhm* & de *Frieſe*, qui ne témoignerent pas de foibleſſe; ils étoient occupés à conſoler les affligés. Le Roi étoit auprès de la belle évanouïe; il lui jettoit de l'eau, lui faiſoit prendre des Elixirs, il lui baiſoit les mains, l'appelloit ſon Cœur, ſon Ange, la conjuroit de vivre. Elle ouvrit enfin les yeux, & le regarda tendrement & d'une maniere qui exprimoit bien la douleur que lui cauſoit ſon éloignement. Le Roi la conjura de reprendre ſes eſprits. „ Si je vous „ ſuis cher, (lui dit-il,) ſongez à „ vivre: votre mort entraineroit „ la mienne.„ Elle reprit enfin ſes ſens. Nos deux Amans ſe dirent cent fois la même choſe, qu'ils s'aimoient, & qu'ils s'aimeroient toujours. Dès que le Roi parloit de partir, Madame de *Denhoff* jettoit des cris perçans, & diſoit qu'elle alloit mourir: de ſorte qu'il ne la quitta que fort tard.

En-

Enfin il l'appaiſa un peu, & l'ayant bien recommandée aux ſoins de la Grande-Maréchale & de toutes les Dames, il monta en Caroſſe, & partit; tandis que les Dames, après avoir appellé la Raiſon à leur ſecours, ſechoient leurs pleurs, & furent prendre le repos dont elles avoient beſoin.

Le Roi arrivé à Dresde, où toute la Cour s'étoit rendue, en partit après quelques jours de repos, pour l'ouverture de la Foire de Leipzig, où la Reine l'attendoit. Ce fut chez cette Princeſſe qu'il revit Mademoiſelle de *Dieskau*. Elle étoit plus belle que la Mere des Amours. Le Roi ne put défendre ſon cœur contre le pouvoir de ſes charmes; il lui déclara ſes ſentimens: mais la jeune perſonne ne lui répondit point; elle rougit & baiſſa les yeux. Le Roi fut au deſeſpoir de lui trouver ſi peu d'eſprit; puis pour ſe conſoler: „ C'eſt une grande jeu-

„ neſſe,

„neſſe, (ſe diſoit-il,) & une é-„ducation fort retirée, qui la „rend ainſi timide; elle parlera, „elle prendra de l'eſprit, à me-„ſure qu'elle ſera dans le Mon-„de.„ Quelques jours ſe paſſerent, ſans que le Monarque pût pénétrer ſi ſes ſoins étoient agréables à la Belle. Son impatience ne lui permettant pas d'attendre, il s'adreſſa à la Mere de la Demoiſelle, & lui faiſant confidence de l'inclination qu'il avoit pour ſa Fille, il la conjura de lui être favorable. Madame de *Dieskau* ſe ſentit fort honorée de la confidence, & trouva ſa Fille fort heureuſe d'être aimée par un grand Roi. Elle promit de la diſpoſer à répondre aux ſentimens que Sa Majeſté avoit pour elle; mais comme elle n'aimoit pas les longueurs, & qu'elle étoit fort franche & naturelle, elle demanda une ſomme conſiderable pour la Dot de ſa Fille, qui lui fut accordée, &

payée pendant le cours de la Foire.

Mademoiſelle de *Dieskau*, par ſimplicité & par obeïſſance, conſentit à remplir les engagemens que ſa Mere avoit pris pour elle. Le jour deſtiné à la fête, on la mit dans un deshabillé de brocard d'argent, on la couronna de fleurs, telle qu'une Mariée qu'on conduit à l'Autel. Le Roi la trouva plus belle que Vénus, il ne pouvoit aſſez la regarder; & comme elle ne s'oppoſoit point à ſes regards curieux, il eut tout le tems de contempler les perfections de la Nature.

Cependant, quelque vive que fût d'abord cette paſſion, Mademoiſelle de *Dieskau* fut bientôt ſupplantée par Mademoiſelle d'*Oſterhauſen*, qui ne lui cedoit ni en beauté ni en naiſſance, & qui avoit par deſſus elle plus d'uſage du Monde. Elle étoit ſans Parens, maitreſſe de ſes actions

&

& d'un bien conſiderable; elle paroiſſoit ſouvent à la Cour; & l'on pouvoit dire qu'elle y brilloit infiniment. Rien n'égaloit la beauté de ſa taille, & elle avoit aſſez d'eſprit pour faire trouver de l'agrément dans ſa converſation. Elle joignoit à cela beaucoup de douceur, un air de modeſtie, avec des manieres extrêmement engageantes; elle étoit ſerviable, bienfaiſante & généreuſe; aimant la magnificence, les plaiſirs & la dépenſe; elle s'exprimoit toujours d'une maniere à faire croire qu'elle demandoit le cœur. Le Roi la vit chez la Reine; & dès le premier jour, il prit de l'inclination pour elle.

La premiere nouvelle qu'elle apprit du commencement de ſa bonne fortune, lui fut portée par Madame de *Watzdorff*, qui jugea de la paſſion du Monarque ſur ce que, dans une Aſſemblée de perſonnes du premier rang, il

s'enquit du mérite particulier de Mademoiſelle d' *Oſterhauſen*, il prit un plaiſir extrême à en entendre dire du bien, & dit lui-même, qu'aſſurément une perſonne ſi belle & ſi ſpirituelle étoit digne d'un attachement conſiderable, & qu'il n'étoit point ſurpris qu'elle eût fait ſoupirer tant de monde.

Jamais nouvelle n'a cauſé tant de transports de joye, que celle qui apprit à Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* les ſentimens qu'elle avoit inſpirés au Roi. Elle demeura pendant près d'un quart-d'heure ſans pouvoir répondre à Madame de *Watzdorff*, qui venoit de la lui apprendre; tellement que celle-ci ſurpriſe de ſon ſilence, & le prenant pour une marque d'indifference ou d'inſenſibilité, lui dit: „Hé quoi! Mademoiſelle, le „Roi vous aime, & vous n'y ê„tes pas ſenſible?... Ah! (re„prit Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* „en pouſſant un ſoupir du fond

du

„du cœur,) je la ſuis, & plus „que vous ne pouvez vous l'ima„giner. Mais je crains que vous „ne me flatiez d'une fauſſe eſpe„rance; je crains enfin de n'a„voir pas aſſez de mérite pour „pouvoir conſerver ma bonne „fortune.„ Elle pria enſuite Madame de *Watzdorff* de lui apprendre tout ce que le Roi lui avoit dit, & ce qu'il falloit qu'elle fît pour ménager ce commencement de bonheur. Madame de *Watzdorff* ne lui refuſa point ſes avis, & Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* les mit ſi bien en pratique, qu'en peu de jours elle fut aſſurée de poſſeder le Roi; qui, pour la mieux perſuader qu'il n'aimoit qu'elle, maria Mademoiſelle de *Dieskau* avec Mr. de *Loos* Maréchal de la Cour, & depuis Grand-Ecuyer. Je ne rapporterai point ici toutes les choſes paſſionnées & tendres, que le Roi & Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* ſe dirent dans ces commen-

cemens de leurs Amours; il eſt difficile de trouver des termes pour exprimer leurs raviſſemens mutuels: ils n'étoient jamais plus ſatisfaits, que lorsqu'ils ſe parloient ſans témoins; c'étoit toujours nouvelles preuves d'amour & de tendreſſe.

Le Roi vit d'abord Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* avec des ménagemens pour ſa réputation: mais il étoit difficile que l'ambition du côté de la Maitreſſe, & l'amour de celui de l'Amant, laiſſaſſent ignorer longtems un ſecret de cette nature. Les Courtiſans s'en apperçurent, & elle voulut bien être reſpectée en Favorite. Elle en eut tous les émolumens; mais il eſt certain que ſa généroſité l'empêcha d'en profiter. Satisfaite d'être aimée du Roi, elle ſe contentoit de préſens très médioeres: jamais elle ne demanda pour elle; & le Roi, que l'âge commençoit à rendre plus œconome

avec

avec ſes Maitreſſes, ne donna à celle-ci que très peu de choſe, en comparaiſon des dons immenſes dont il avoit comblé les autres.

Ce fut pendant le grand feu des Amours du Roi pour Mademoiſelle d'*Oſterhauſen*, que le Comte de *Flemming* arrêta à Vienne le mariage du Prince Royal, Fils unique de *Frederic-Auguſte*, avec l'Archiducheſſe *Marie-Joſephine*, Fille ainée de l'Empereur *Joſeph*. Le Prince avoit eu pour Rival le Prince Electoral de Baviere, aujourd'hui Electeur; mais l'Empereur préféra le Prince de Saxe, à cauſe des engagemens que le feu Empereur ſon Frere avoit pris avec le Roi de Pologne. La Princeſſe Electorale fut reçue à Dresde avec une magnificence ſi extraordinaire, que l'on peut dire ſans exageration, que tout ce qui ſe fit à cette occaſion tenoit du merveilleux, & que jamais Roi magnifique, & même prodigue,

n'avoit approché de tout ce que fit *Frederic-Auguſte*. Ce fut lui-même qui fut l'Inventeur & l'Ordonnateur de toutes les Fêtes, qui furent ſans nombre, & toujours ſi diverſifiées, qu'elles n'avoient aucune reſſemblance l'une avec l'autre. On prétend que le Roi y employa près de quatre millions d'écus. Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* y brilla beaucoup, & y eut bonne part; mais ce furent cependant ces Fêtes, qui rallentirent l'amour du Roi. Le Monarque ſe trouva occupé pendant pluſieurs mois, à ordonner lui-même tous ces préparatifs extraordinaires; cela le diſſipoit, & le tenoit éloigné de ſa Maitreſſe. Elle lui en faiſoit des reproches; mais le Roi lui diſoit, qu'il ne pouvoit ſe repoſer du ſoin de toutes ces Fêtes ſur perſonne que ſur lui-même; qu'il les faiſoit pour lui procurer quelques amuſemens dignes d'elle, qu'elle en étoit le premier princi-

pe,

pe, & qu'elle en ſeroit le principal ornement. Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* demeuroit contente de ſes raiſons: elle croyoit bien que le Roi pouvoit devenir inconſtant en aimant ailleurs; mais elle ne croyoit pas qu'il pût ceſſer de l'aimer pour demeurer oiſif.

C'eſt pourtant ce qui arriva: le Roi, diſſipé par l'ordonnance des Spectacles, par l'arrivée de l'Archiducheſſe, & par l'obligation où il étoit de faire les honneurs de ſa Cour, remplie pourlors d'un grand nombre d'Etrangers de diſtinction, s'habitua peu à peu à ſe paſſer de Maitreſſe. Il ne voyoit plus Mademoiſelle d'*Oſterhauſen*, que par maniere d'acquit. Elle s'en deſeſperoit, elle lui faiſoit des plaintes, lui écrivoit des Billets; mais le Roi ſe contentoit de lui faire faire des excuſes, lui promettant de la voir le lendemain, & de lui dire les raiſons qui l'avoient empêché d'al-

d'aller chez elle. Il la faiſoit aſſurer qu'elle lui étoit toujours chere, & la prioit de ne ſe point inquiéter de ſon abſence. Il continua d'en agir de cette maniere, tant que durerent les réjouïſſances pour l'arrivée de la Princeſſe Royale. Il partit enſuite brusquement de Dresde, ſans dire adieu à Mademoiſelle d'*Oſterhauſen*, qui en fut longtems inconſolable; mais enfin, le tems qui guérit de tous maux, contribua à la conſoler.

Elle reparut à ſon ordinaire, chez la Princeſſe Royale; mais elle en fut reçue avec tant de froideur, qu'elle en fut ſenſiblement mortifiée. Elle avoit cependant le foible de ne pouvoir renoncer à la Cour: peut-être ſe flatoit-elle qu'en s'y montrant au retour du Roi, ce Monarque retourneroit vers elle. Son étude fut de gagner les bonnes graces de la Princeſſe Royale; & comme elle

elle crut parvenir à ſon but en ſe faiſant Catholique, elle abjura le Lutheraniſme dans la Chapelle du Palais. La Princeſſe Royale lui fit compliment ſur ſon changement; mais elle lui dit, que ce n'étoit point aſſez que de porter le nom de Catholique, qu'il falloit l'être encore par ſa foi & par ſes œuvres; & que ſi elle vouloit la convaincre de ſa converſion, il falloit qu'elle ſe retirât pour un an ou deux dans un Couvent, & qu'elle s'y occupât à ſuivre les préceptes de la Religion qu'elle venoit d'embraſſer. Mademoiſelle d'*Oſterhauſen*, qui ne s'étoit point attendue que la Princeſſe Royale dût lui faire cette propoſition, fut d'abord interdite; mais faiſant de néceſſité vertu, elle répondit, que c'étoit ſon deſſein, & qu'elle eſperoit que Son Alteſſe Royale voudroit bien lui nommer un lieu où elle pourroit ſe retirer. La Princeſſe lui indiqua

qua Prague, & Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* promit de s'y rendre.

Elle partit en effet peu de jours après, chargée de Lettres, & particulierement recommandée à la Comteſſe de *Collobradt*, Fille de la Comteſſe de *Hirſſau*, Dame-d'honneur de la Princeſſe Royale. Toute la Nobleſſe de Prague la reçut avec de grandes marques de diſtinction. On la regardoit comme une autre *Magdeleine;* toutes les Communautés venoient la complimenter, & la féliciter ſur ſa converſion. Elle paſſa pluſieurs mois, avant que de pouvoir ſe réſoudre d'entrer dans un Couvent: enfin elle prit un apartement chez les Urſulines dans la Nouvelle Ville. Mais elle ne faiſoit qu'y coucher, & paſſoit le jour dans le Monde & dans les plaiſirs.

Il y avoit deux ou trois mois qu'elle menoit cette vie péniten-

te,

te, lorsqu'il se présenta un Gentilhomme Polonois, qui demanda à l'épouser. C'étoit Mr. de *Stanislafski*, Chambellan du Roi de Pologne, qui étant peu partagé des biens de la Fortune, croyoit en faire une éclatante en épousant Mademoiselle d' *Osterhausen*. Elle ne le laissa pas soupirer longtems : le plaisir de retourner à Dresde & de reparoitre à la Cour, ne lui permit pas de consulter si le caractere de Mr. de *Stanislafski* lui convenoit. Le Mariage fut célébré dans la maison de Madame de *Collobradt;* & peu de jours après, les deux Epoux partirent pour Dresde, où je les laisse, pour rejoindre le Roi en Pologne.

Ce Monarque y étoit sans passion ; la Tendresse paternelle lui tenoit lieu d'Amour. Il l'avoit laissé tomber sur la Fille d'*Henriette*, que le Fils de *Fatime* lui avoit fait connoitre. Ce jeune

Seigneur, que le Roi avoit fait Comte de *Rotofski* en le reconnoiſſant pour ſon Fils, avoit été touché de l'état obſcur dans lequel vivoit la Fille d'*Henriette;* il l'avoit retirée chez lui, en attendant qu'il trouvât l'occaſion de la préſenter au Roi. Cette occaſion ne tarda gueres. Le Roi, après avoir fait la revue de ſon Régiment aux Gardes, ſe promenant dans les Jardins de ſon Palais, dit qu'il étoit fort content de la maniere dont ſes Gardes avoient fait l'Exercice. Le Comte *Rotofski* lui répondit, qu'il avoit une Fille chez lui, qui faiſoit mieux les évolutions militaires que le premier Maitre. Le Roi demanda à la voir. Elle vint, habillée en Homme, dans une Uniforme de Grenadier aux Gardes. Le Roi en la voyant, ſe ſentit attendri: ſes traits lui aſſuroient qu'elle étoit ſa Fille. Il l'embraſſa, l'appella ſon Enfant, & lui donna le

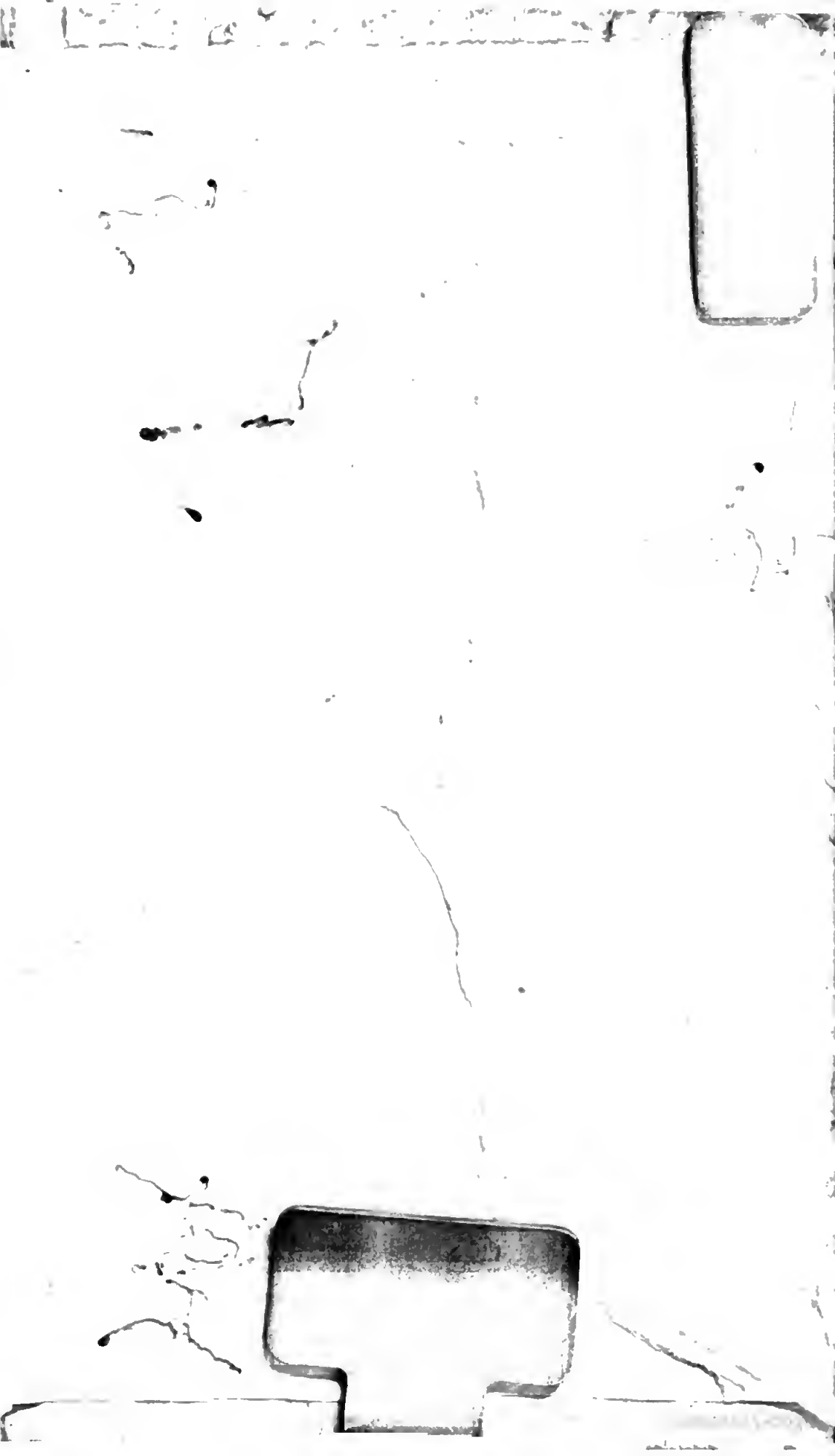
titre

titre de Comteſſe *Orzelska*. Quelques jours après, il lui aſſura de groſſes penſions, & lui fit préſent d'un magnifique Palais, dont les meubles étoient ſuperbes. Lorsqu'elle fut ainſi logée, le Roi paſſoit les ſoirées chez elle; toute la Cour y étoit; elle jouïſſoit de tous les honneurs de Fille légitime. Le Roi la conduiſit en Saxe, & fit briller à ſes yeux toute ſa magnificence. Beaucoup de Dames s'empreſſerent à gagner le cœur du Monarque, mais inutilement; l'Amour paternel avoit étouffé en lui tout Amour étranger. Uniquement occupé du ſoin d'établir une Fille ſi chere, il la maria à un Prince de *Holſtein-Beck*. Les Noces furent célébrées avec une pompe vraiment royale; les Fêtes & les réjouïſſances furent ſans nombre, toujours également galantes & magnifiques; & la Cour de *Frederic-*

Auguſte fut, jusqu'à la mort de ce grand Roi, la plus brillante Cour de l'Europe.

F I N.

2956916 A

B.17.7.113

B.N.C.F.